Éditions diverses

Archytas of Tarentum, Pythagorean, Philosopher and Mathematician King, ed. Carl A. Huffman : Cambridge, Cambridge University Press, 2005, 665 pages.

Après son remarquable *Philolaus of Croton, Pythagorean and Presocratic*, 1993, qui, tout en renouvelant les études sur Philolaos, a considérablement éclairé ce que les Anciens eux-mêmes entendaient lorsqu'ils parlaient des « pythagoriciens », Carl A. Huffman livre ici au public une édition complète et commentée d'un autre grand philosophe pythagoricien, Archytas de Tarente (peut-être lui-même élève de Philolaos). L'œuvre et la dimension d'Archytas ont été particulièrement négligées par les études sur la philosophie antique : cette « redécouverte » n'est pas l'un des moindres mérites de cette imposante somme de plus de six cents pages.

Avec Pythagore et Philolaos, Archytas (435/410-360/350) est la troisième figure majeure du pythagorisme : comme le soulignent le titre de l'ouvrage et les commentaires des fragments, Archytas n'est pas seulement l'un des trois grands philosophes pythagoriciens, il est aussi un mathématicien, et une figure politique de premier plan, dont C. A. Huffman montre, de façon nouvelle et convaincante, qu'il a nourri son action à la tête de Tarente — en tant que stratège à maintes reprises — d'une réflexion théorique sur l'éthique et la politique. Cette édition s'ouvre sur un essai d'une centaine de pages, qui traite d'abord de la vie, des écrits d'Archytas, puis de sa philosophie, et enfin de la question de l'authenticité des fragments : si l'on excepte l'ouvrage de Gruppe, remontant à 1840, qui conclut à l'inauthenticité des fragments qui nous sont parvenus, et les commentaires partiels de l'œuvre d'Archytas (Frank, 1923 ; Timpanaro Cardini, 1958-1964 ; Bowen, 1982 ; Barker, 1989, 1994 ; Lloyd, 1990 ; Cambiano, 1998), cette petite monographie, tout à fait remarquable, donne, pour la première fois, une vue d'ensemble d'une œuvre dont la réception est malheureusement très fragmentaire. Suivent tous les fragments (deuxième partie de l'ouvrage), dont l'ensemble n'était jusqu'à présent accessible que dans le recueil Diels-Kranz, *Die Fragmente der Vorsokratiker*, puis les témoignages sur la vie et l'œuvre du philosophe (troisième partie), traduits dans un anglais très clair. Le texte de chaque fragment est suivi d'une discussion de l'authenticité du texte en question, d'un examen du contexte, d'une réflexion sur le titre du livre d'Archytas dont le passage est extrait, et, pour finir, de deux commentaires. Le premier montre l'importance du passage, le second en fait un commentaire linéaire qui souligne, notamment, la pertinence et l'originalité du vocabulaire épistémologique d'Archytas : le commentaire p. 149-152 éclaire ainsi le sens du verbe διαγνώμεν/διαγνῶναι, qui résume l'essentiel de l'activité intellectuelle selon Archytas, et le met notamment en relation avec le *Corpus hippocratique*.

L'auteur n'étant pas lui-même, comme il le reconnaît, un spécialiste des mathématiques, l'interprétation des passages très techniques, pour claire qu'elle soit, ne se veut pas exhaustive, et s'adresse à un public « profane ». Le livre se clôt sur deux appendices, le premier est une liste commentée des ouvrages et témoignages douteux, et le deuxième propose une courte étude linguistique du nom « Archytas » ; il est complété de quatre figures, la première illustrant la démonstration de la duplication du cube, les trois autres illustrant une théorie générale du mouvement qui associe celui-ci aux proportions mathématiques. Si l'édition de C. A. Huffman se fonde sur la numérotation des fragments réalisée par DK (6ème édition, 1951-52), le texte qu'il adopte en diffère sur des points importants, et, surtout, les fragments

proprement dits sont accompagnés d'une cinquantaine de témoignages. Pour l'établissement du texte, l'auteur a suivi les éditions déjà existantes, à l'exception du commentaire de Porphyre à l'*Harmonique* de Ptolémée, pour lequel il a fait sa propre collation des manuscrits. Le premier fragment, transmis par différentes sources, essentiellement néoplatoniciennes, et, au premier chef, par le commentaire de Porphyre à l'*Harmonique* de Ptolémée, expose la partie des théories acoustiques d'Archytas sur l'origine du son ; il provient probablement de l'ouvrage le plus important du pythagoricien, l'*Harmonique*. Du même livre serait issu le deuxième fragment, rapporté lui aussi par Porphyre, et par Jamblique dans son *Commentaire* à l'*Introduction à l'arithmétique* de Nicomaque, et qui porte sur les intervalles en musique. L'interprétation du troisième fragment, sans doute extrait de l'ouvrage intitulé *Sur les sciences* (cité par Stobée et Jamblique) est plus complexe. C. A. Huffman prend fermement position en montrant, contre ses prédécesseurs, que le texte tire une forte cohérence du lien étroit qu'il établit entre épistémologie et théorie politique (on devrait alors abandonner l'hypothèse selon laquelle on aurait affaire à un texte composé de deux passages hétérogènes, reliés par une partie intermédiaire qui aurait aujourd'hui disparu) : cette lecture du fragment est l'une des thèses marquantes de l'ouvrage. Le quatrième fragment, transmis lui aussi par Stobée, est un éloge de la « logistique » et de son importance pour la vie humaine, car, à la différence de la géométrie qui se présente comme une étude théorique des formes en général, la logistique s'intéresse au monde sensible et permet ainsi de passer du raisonnement pur à l'action. L'analyse du fragment en lui-même permet à C. A. Huffman de donner une explication du titre, apparu souvent inexplicable, de l'œuvre dont il est issu : les *Diatribes*, qu'il faudrait entendre, en relation avec l'application de la logistique à l'éthique, comme des « Sermons sur la valeur de la science de la logistique pour la vie heureuse ». Pour établir l'authenticité des fragments, C. H. se fonde sur des arguments convaincants, différents de ceux de DK : il s'appuie notamment sur la terminologie, et sur les textes qui éclairent les positions d'Archytas par rapport à Platon et Aristote. Les témoignages qui complètent les fragments sont regroupés selon qu'ils portent sur : I. La vie, les écrits et la réception d'Archytas ; II. La philosophie morale et le caractère du philosophe ; III. La géométrie : la duplication du cube ; IV. La musique ; V. La métaphysique ; VI. La physique ; VII. Les témoignages variés.

Le commentaire des textes (fragments et témoignages) et l'ordre de présentation des témoignages reflètent une recherche constante, de la part de l'auteur, pour mettre en valeur la cohérence de l'œuvre du pythagoricien. On en trouve un exemple dans le rapprochement entre l'interprétation du fragment 3 et celle du fragment 4, qui s'éclairent réciproquement : le fragment 4, qui fait de la logistique la science qui détermine les nombres gouvernant le monde du concret et du particulier, et qui transforme la théorie en pratique, ne se comprend ainsi vraiment qu'à la lumière du lien entre épistémologie et éthique, souligné dans le commentaire du fragment 3. De même, le témoignage A12, provenant de la *Rhétorique* d'Aristote, qui rappelle l'importance accordée par Archytas à la capacité intellectuelle ou philosophique d'établir des *relations* entre des choses apparemment sans lien, n'est pas à classer, comme l'ont fait DK, dans les témoignages sur la vie d'Archytas, mais dans ceux sur la métaphysique : il faut en effet le rapprocher étroitement du texte A 22 concernant la méthode de définition prescrite par Archytas et qui repose, comme celle de ses prédécesseurs pythagoriciens, sur des *similarités*.

Plusieurs mises au point font de cette édition une œuvre de très grand intérêt. On notera que C.H. présente ici un authentique travail d'historien de la philosophie, dans la mesure où il remet en question les catégories de recherche

ou de description qu'il utilise lui-même : exactement comme il l'avait fait pour l'édition de Philolaos, il s'interroge à plusieurs reprises sur les notions (antiques et modernes) de « pythagorisme » et de « pythagoriciens », et relève, à très juste titre, un travers de méthode, consistant à voir la tradition pythagoricienne comme un bloc monolithique (p. 46). Dans cette — nouvelle — perspective, se pose alors bien sûr la question du « pythagorisme » d'Archytas : C. A. Huffman montre qu'on n'a pas de raisons fondées pour penser qu'il aurait été un expert en théurgie ou un astronome, ou qu'il aurait été lié à la branche mystique du pythagorisme ; il arrive même qu'Aristote le dissocie de ce qu'il appelle les « pythagoriciens ». Ainsi, la *Métaphysique* laisse apparaître qu'Archytas innove par rapport aux autres pythagoriciens, car sa méthode ne consiste pas à associer directement une chose et un nombre : il s'intéresse plutôt à la *relation entre* ses deux principes métaphysiques, le limitant et l'illimité, et à la *similarité* entre cette relation primordiale en un objet donné, et les autres expressions de cette relation primordiale découvertes en d'autres réalités. C. A. Huffman montre qu'en recherchant des similarités de deuxième niveau (qui mettent en relation les principes d'une chose avec les principes d'une autre) Archytas anticipe la définition aristotélicienne fondée sur le rapport forme/matière. C'est cette image d'un Archytas indépendant sur bien des points du « courant pythagoricien » (notamment Pythagore) qui émerge de l'ouvrage. Un autre trait saillant des analyses de l'auteur concerne le rapport entre Archytas et Platon, réévalué à partir d'un examen minutieux de tous les témoignages ; ce rapport est réutilisé par C. H. pour discuter de l'authenticité de certains textes attribués à Archytas, mais aussi pour éclairer la « solution » d'Archytas au problème de la duplication du cube. C. H. donne ainsi une interprétation tout à fait passionnante de la polémique qui aurait opposé Platon et Archytas sur ce problème précisément (p. 399) : Platon aurait reproché à Archytas non pas de donner au « problème délien » une solution purement pratique, mais de résoudre de façon purement mathématique un problème qui trouve son origine dans le monde physique ; toujours selon Platon, Archytas aurait eu aussi le tort de ne pas faire de ses solutions harmoniques et mathématiques un moyen d'accéder à la transcendance et au souverain bien. On soulignera d'autres caractéristiques de la réflexion scientifique d'Archytas, particulièrement intéressantes et bien mises en relief par C. H. : Archytas a donné une importance prééminente à la preuve déductive ainsi qu'à la notion de « distinction » du tout et des parties ; son travail en tant que physicien a consisté à donner une description mathématique des réalités physiques plutôt qu'à rendre compte des propriétés physiques spécifiques de celles-ci ; ou encore, comme on l'a vu pour les fragments 3 et 4, il a accordé à la pensée scientifique elle-même un rôle prépondérant non seulement pour l'épistémologie, mais aussi pour la conduite de l'homme dans son ensemble. Enfin, le rapport d'Archytas avec les atomistes se trouve pour la première fois très bien éclairé (p. 485).

Sophie Van der Meeren.

Titus Maccius Plautus, *Asinaria*, edidit Rupertus Marius Danese, (*Editio Plautina Sarsinatis II) :* Sarsinae et Urbini, QuattroVenti, 2004, 98 pages.

L'édition des comédies de Plaute dans une collection dirigée par C. Questa se poursuit avec l'*Asinaria*. R. M. Danese applique les normes édictées par C. Questa : liste aussi complète que possible des éditions et commentaires (plus de trois cents titres) ; sigles des manuscrits avec indices pour les différentes mains et comprenant des manuscrits tardifs tels que le *Vindobonensis lat*. 3168, rarement

utilisé par les précédents éditeurs ; texte très soigneux (mais une coquille au vers 407 : *siti* pour *sit*) ; double apparat, le premier portant sur les rubriques et l'attribution aux personnages, le second indiquant les variantes des manuscrits et les conjectures et sacrifiant la lisibilité à la précision ; liste des *testimonia* et *conspectus metrorum*.

Les *Editiones Plautinae Sarsinates* sont sans doute appelées à devenir, grâce à leur rigueur philologique, l'édition de référence du théâtre plautinien. Toutefois l'absence de traduction et d'annotation ne permet pas toujours de justifier le choix des leçons et le progrès par rapport aux prédécesseurs. Confrontée aux éditions de Leo, de Lindsay, de Havet et d'Ernout, l'édition de R. M. Danese présente de nombreuses différences (plus de cent avec l'édition Ernout), elles sont toujours mineures et n'affectent pratiquement pas le sens.

Jean Christian Dumont.

Tito Maccio Plauto, *Vidularia*, a cura di Roberto Calderan : Urbino, QuattroVenti, 2004, VII+ 171 pages.

Titus Maccius Plautus, *Vidularia et deperditarum fabularum fragmenta*, edidit Salvatore Monda : Sarsinae et Urbini, QuattroVenti, 2004, 122 pages.

La *Vidularia*, la vingt-et-unième des comédies de Plaute dites « varroniennes », ne nous est plus connue que par quelque 90 lignes du palimpseste ambrosien très abîmées et des fragments de provenance diverse équivalant à une trentaine de vers. Longtemps après les déchiffrements du palimpseste et les restitutions fournis par Studemund, Goetz et Leo, en 1892, R. Calderan en a donné une remarquable édition (Tito Maccio Plauto, *Vidularia, Introduzione, testo critico e commento a cura di* R. Calderan, Palerme ; il n'en n'a pas été rendu compte dans la *REL*). C'est cette édition que, après la mort de R. Calderan, l'équipe plautinienne de l'université d'Urbino a eu l'heureuse initiative de publier à nouveau, revue par les soins de S. Monda, essentiellement enrichie des *corrigenda* qui avaient suivi la première publication et de ceux que l'auteur avait inscrits sur son exemplaire. Après un recensement de la bibliographie touchant la *Vidularia*, R. Calderan retrace l'histoire du texte (p. 9-43). Il réfute l'opinion de Ritschl, selon qui la *Vidularia* aurait été perdue assez tôt dans l'Antiquité, puis indique les étapes successives de l'identification des fragments, de la découverte du palimpseste et de son déchiffrement. Pour reconstruire l'intrigue (p. 45-73), R. Calderan note que les analogies avec celle du *Rudens* ne sauraient autoriser à postuler une complète similitude entre les deux pièces. Il s'efforce de reconstituer la place occupée par la *Vidularia* dans le palimpseste, pour savoir comment ordonner les passages subsistants et les scènes réclamées par l'intrigue, comme celle de la reconnaissance ou de l'arbitrage. Calderan, ce faisant, tire argument de la condition libre de Cacistus, en quoi il se trompe forcément : entre autres raisons qui font de Cacistus un esclave de toute évidence, le pugilat qui l'oppose à un autre esclave ne se terminerait pas par un simple séquestre de l'objet litigieux et un arbitrage s'il était lui-même de condition libre, mais par l'emprisonnement et un châtiment grave de son adversaire. La question de l'original (p. 75-93), sans aucun doute la *Schedia* de Diphile (bonne démonstration p. 76-79), ramène aux rapports du *Rudens* avec la *Vidularia*, Calderan considérant, ce qui est le plus vraisemblable, que Diphile a composé deux pièces plus ou moins avec la même thématique, et donc, que ce qui dans la *Vidularia* est analogue du *Rudens* peut être attribué à Diphile. Un excursus sur la date de la *Schedia* et de la *Vidularia* a pour mérite de souligner la fragilité de toutes

les propositions émises à ce sujet pat les érudits (p. 97-99). CALDERAN a procédé à une autopsie du palimpseste, peut-être moins illisible qu'on ne le dit couramment, mais ne permettant pas de mettre en doute les lectures d'abord de STUDEMUND, puis de GOETZ, l'*Apographum* de STUDEMUND restant la base de toute édition. L'édition proprement dite, extrêmement soigneuse, n'accepte que les intégrations certaines, signalant les autres conjectures dans l'apparat critique. Celui-ci est précédé d'un autre apparat donnant l'origine et le contexte des fragments. Le texte est suivi d'un commentaire (p. 119-168) autant littéraire que grammatical et philologique : réflexions sur la nature du titre, sur le nom des personnages (mais CALDERAN ne tient pas compte de la redécouverte d'une partie du *Dis Exapatôn* : Plaute ne garde qu'exceptionnellement le nom des personnages du modèle), sur le type du prologue ; discussion des conjectures et justification du texte retenu. CALDERAN a donné de la *Vidularia* une édition de référence, utilisée par toutes les études postérieures sur cette comédie : je lui suis personnellement redevable pour l'édition que j'aimoi-même fournie pour remplacer celle d'A. Ernout dans le tome VII de l'édition de Plaute dans la CUF (troisième tirage, 2001 ; édition non répertoriée dans la liste fournie par S. MONDA).

Parallèlement, S. MONDA a lui même procuré une édition de la *Vidularia* et des fragments des pièces perdues dans la collection *Editio Plautina Sarsinatis*, dont les normes ont été fixées par C. QUESTA, « Per un'edizione di Plauto », dans *Giornate Filologiche « Francesco Della Corte «* , II, Gènes, 2001, p. 61-83, mais les particularités de la transmission soit de la *Vidularia*, soit des fragments, exigent des dispositions particulières : un apparat double, le premier, pour le texte dépendant du palimpseste, concernant l'attribution des vers aux personnages, pour les fragments attribuables soit à la *Vidularia*, soit à des pièces perdues le contexte dont ils sont extraits ; le second comportant les conjectures et, dans le premier cas, les divergences ou incertitudes de lecture, pour les fragments, les variantes des manuscrits. Des *conspectus* donnent une liste qui se voudrait exhaustive des éditions et commentaires de la *Vidularia*, ainsi que des éditions et manuscrits des auteurs contenant les fragments. Le texte de la *Vidularia* présente quelques différences avec celui qu'avait adopté CALDERAN, si les principes semblent les mêmes : v. 3, *potentiam inime[..]rum* CALDERAN : *potentiaminime[..]rum* MONDA (les deux éditeurs pèchent sans doute ici par excès de prudence, la conjecture de Leo, *potentiam inimi*corum, s'imposant) ; v. 16 *il[lum a]udite* C. : *ill.....e* M. ; v.1,7 *u<i> su rup<u>it* C. (après MARIOTTI) : *usu rupit* M. ; v. 39 *abset* C. : *abs te* M. ; v. 41 *qui fidelior* C. : *qui fide ...peior* M. ; v. 66 *me<d> hic* C. (après STUDEMUND) : *me|hic* M. ; v. 72 : *e mari* C. (après GOETZ sur l'avis de STUDEMUND) : *immin* : M (selon l'apograhe de STUDEMUND) ; v. 77 *mirum est* C. : *mirumst* M. ; *u]squa[m* (après STUDEMUND) C. ; *s..... qua* M. ; v. 80 *puer isishi* C. : *pueri shi* M. Ces divergences ont-elles pu être suscitées par une nouvelle autopsie du palimpseste ? Il est regrettable que les normes de la collection ne laissent pas la place à des notes qui justifieraient le choix des leçons retenues. L'édition des fragments est extrêmement soigneuse. Ils sont classés comme par la plupart des éditeurs en fragments accompagnés d'un titre de comédie, fragments de pièces indéterminées, fragments douteux : on ne saurait guère faire autrement, même si la distinction entre les deux dernières catégories est parfois incertaine. Il est peut être abusif d'avoir maintenu parmi les *fragmenta dubia* une série de mots donnés par les lexicographes sans référence à Plaute et attribués à celui-ci par la seule autorité de REITZENSTEIN. Un appendice comprend six fragments (un seul mot pour les cinq premiers) provenant de comédies conservées ou d'autres auteurs : l'apparat ne donne plus le contexte de la citation, ce qui aurait mieux justifié la présence de ces fragments. Un *conspectus metrorum* porte non seulement sur la *Vidularia*, mais sur l'ensemble des frag-

ments. Une table donne la concordance entre les numérotation des fragments dans cette édition et dans celles de Goetz, Goetz-Schoell, Leo, Lindsay, Calderan.

Jean Christian Dumont.

Terence, *The Comedies*, translated by Frederick Clayton, introduced by Matthew Leigh : Exeter, University of Exeter Press, 2006, 290 pages.

Après une introduction de M. Leigh, brève mais efficace, sur Térence, ce volume assure la publication posthume d'une traduction versifiée par F. W. Clayton des six comédies de Térence. Le rythme est uniforme : des vers de dix ou onze syllabes contenant quatre accents avec des rimes plates, chaque vers anglais correspondant en principe à un vers latin. Comme on peut le voir par l'exemple suivant, les contraintes métriques imposent bien des inexactitudes et des chevilles :

Simo. Vos istaec intro auferte : abite. Sosia,
Ades dum : paucis te uolo.
Sosia. *Dictum puta :*
Nempe ut curentur recte haec ?
Si *Immo aliud.*
So. Quid est
Quod tibi mea ars efficere hoc possit amplius ?
Si. Nil istac opus est arte ad hanc rem quam paro,

Si. Inside with that lot ! Sharp ! You, Sosia, stay.
I have a few words
So. — Which you needn't say
« See them well cooked », I know my range, my purview,
So to speak
Si. —You are wrong
So. How else can my art serve you ?
Si. For what I have in mind, it's not your art

Cette traduction n'en a pas moins le mérite, même si la versifications latine quantitative et la versification anglaises accentuelle obéissent à des principes différents, de donner au texte un rythme poétique, et, de plus, ses qualités de vivacité lui feraient sans doute bien passer la rampe.

Jean-Christian Dumont.

Giampiero Scafoglio, *L'*Astyanax *di Accio. Saggio sul background mitografico, testo critico e commento dei frammenti* (Coll. Latomus, vol. 295) : Bruxelles, Latomus, 2006, 157 pages.

L'édition d'Accius (C.U.F., 1995) procurée par J. Dangel, à qui il rend un juste hommage liminaire (« una grandiosa riscoperta »), a incité G. Scafoglio à scruter plus attentivement les fragments de deux tragédies, *Astyanax* et *Troades*, qui n'en sont peut-être qu'une seule (problème toujours en suspens). La matière est mince : pour *Astyanax*, 13 fragments (24 vers, dont 4 incomplets) ; pour les *Troades*, 2 fragments (3 vers). Même en y joignant les deux fragments *Inc. inc.* XXXVIII &

XXXIX Ribb.-Klotz (= Cic., *Tu.* I 37 ; 5 sept. troch.), qui pourraient se rapporter à une apparition de l'ombre d'Achille et appartenir aussi à l'*Astyanax*, cela ne fait pas beaucoup, mais a suffi à G. Sc. pour concevoir un livre entier.

Comme l'indique son titre (où me choque le 'background' dissonant), l'ouvrage se divise en deux parties équilibrées. Une copieuse introduction (p. 15-75) suit la légende d'Astyanax (autour duquel gravitent, du côté troyen, Andromaque, Hécube et Polyxène ; du côté grec, Agamemnon, Ulysse, Néoptolème, Calchas) d'Homère à Accius, en passant, entre autres, par Sophocle (*Polyxène*, frgts), Euripide (*Andr.*, *Hec.*, *Tro.*) et Ennius (*Andr.*, *Hec.*). À cette étude érudite, ces analyses précieuses des divers aspects du mythe, on se réfèrera pour toute recherche sur le personnage et les malheurs du jeune fils d'Hector.

La seconde partie (p. 77-127) est l'édition commentée des fragments. Le texte adopté diffère peu de l'édition C.U.F., et dans ce cas reprend une solution antérieurement proposée (III 2, suppression du *ex* de Dangel ; IX 4 au *refertur* de Dangel est substitué le *repertus* de Mercier ; XI 1 revient au *prorepens* de Bothe). La seule innovation, malencontreuse, est en *Tro.* I un *frendere* qui fait un vers faux (anapeste irrégulier au pied V du sénaire). De ces fragments on aurait souhaité une traduction.

Le commentaire de chacun d'eux est abondant, mais d'une prolixité peut-être excessive. L'accent est mis sur la recherche de la *persona loquens* et la place du fragment dans la pièce. Le locuteur est assez souvent facile à situer dans un camp ou dans l'autre (captives troyennes/guerriers grecs), mais pas toujours (ainsi p. 94, à propos du frg. VI : « La *persona loquens* può essere Ecuba o Andromaca o anche un'altra delle donne iliache (...) ; oppure è un araldo (magari Taltibio...), se non lo stesso Ulisse... » : sage prudence, mais voilà qui ne nous avance guère !). Quant au déroulement de l'intrigue, il reste conjectural, comme suffit à le montrer la confrontation des deux éditions, C.U.F. et celle-ci : aux frgts I à XIII de G. Sc. correspondent, dans l'ordre, les frgts I, XIII, XI, VI, II, III, V, VII, VIII, IX, X, IV, XII de Dangel ; on ne s'engagera pas dans la discussion, ce serait refaire le livre. Le commentaire de G. Sc. s'intéresse en outre au vocabulaire, au pathétique, aux effets stylistiques et phoniques.

Grammaire et métrique restent les parentes pauvres. Elles font parfois l'objet de bonnes remarques (p. 93 sur *concilium*/*-silium* ; p. 86 sur *domuitio* — mais *quid* de la prosodie ?) ; on en attendait autant sur I *populauit*, VIII *satias*. À propos de IX 4 *fortuna*/*forte* (p. 99), l'expression archaïque *fors Fortuna*, *forte fortuna* n'est pas signalée ; en IX 3, on eût aimé une discussion sur le texte et le sens de *si est quem* (Sc.)/*quam* (D) *exopto*. Les licences prosodiques (*-s* caducs, synizèses) ne sont pas relevées ; la prosodie probable *Accherunte* (*Inc. inc.* XXXVIII-XXXIX) est passée sous silence (et l'app. crit. est inexact : *ab* (*Acherunte*) 'addidi ego', dit G. Sc., mais cf. déjà les app. crit. de Ribbeck et de Warmington), alors que le problème aurait eu sa place dans la discussion sur la provenance du fragment (la prosodie plautinienne *Acch-* est-elle plausible au temps d'Accius ?). Rien non plus sur la colométrie des anapestiques (*frgt* IX), sur les césures de certains sénaires (VI 1, XIII 2), sur celle des octonaires. Ne revenons pas sur le malencontreux *frendere*. Certes l'aspect philologique n'était visiblement pas ce qui intéressait G. Sc. Mais la brièveté (et la difficulté littérale) des textes étudiés, le large cadre d'un livre entier appelaient un commentaire plus attentif à toutes les directions de recherche.

L'ouvrage s'achève sur une conclusion aussi claire que prudente qui résume l'essentiel, une longue bibliographie et un utile 'Indice dei passi di autori antichi', où l'on aurait aimé trouver aussi les auteurs anciens simplement nommés dans l'ouvrage (Arctinos, Ibycos, Simonide...) sans référence à un passage précis.

G. Scafoglio suscitera-t-il des imitateurs pour d'autres, voire les quelque cinquante tragédies d'Accius ? À terme, cela promettrait plusieurs milliers de pages d'exégèse érudite. Mais serait-ce bien raisonnable ?

Jean Soubiran.

Cicéron, *De la divination*, Présentation et traduction par José Kany-Turpin, Paris, GF Flammarion, 2004, 389 pages.

Après la parution de plusieurs éditions, texte, traduction et commentaires, du *De diuinatione* (Timpanaro ; Schaübling ; Freyburger-Scheid), cette nouvelle édition est la bienvenue, par la qualité de l'introduction et de la traduction. Elle s'appuie sur le texte de R. Giomini (Teubner, 1975) pour une œuvre qui ne pose pas de graves problèmes de paléographie (voir, par ex., l'apparat critique de Schaübling, p. 279 s.). Les *loci desperati*, les lacunes, rajouts suspects ont été bien répertoriés par J. Turpin.

L'Introduction est d'une très grande qualité. Tout au plus sera-t-on moins convaincu par un préambule qui est un peu un bilan anticipé sur le dessein du traité (p. 7-8) : il reste allusif sur « l'imagination humaine » et la dimension historiographique. La mise au point sur la date de l'œuvre et son contexte politique résume bien les thèses (p. 9) ; on fait la part de l'improvisation, liée au traumatisme des ides de mars, et le *prooemium* du livre II explicite bien la convergence entre l'entreprise philosophique et la vocation politique fondamentale. Mais la référence à la « vie politique » d'origine aristotélicienne, assez sommaire, simplifie un peu le débat majeur de Cicéron ; de surcroît, pour l'encadrement « politique » du traité, la tripartition théologique de Varron paraît plus probante.

Le lecteur cultivé, mais non spécialisé, appréciera « la brève présentation des différents types de divination » (II, p. 11 s.), structurée par les distinguos cicéroniens. Excellent sur l'art augural, et sur l'haruspicine, ainsi que sur les livres sibyllins, le « bréviaire » minore un peu la dimension étruscologique de la divination, bien illustrée par Cicéron ; la formule « ce qui n'exclut pas... » pèche un peu par agnosticisme : et si l'annalistique avait tendance à post-dater l'emprise de l'Etrurie sur la Rome archaïque ? Voir R. Bloch, *Les prodiges* ... La divination par les *sortes* n'est-elle pas « officielle » ? je pense qu'il s'agit de l'enjeu privé, et non public, de la consultation. On ajouterait volontiers à la présentation de l'astrologie chaldéenne (p. 22 s.) que l'on distingue fondamentalement, pour l'horoscope, thème de naissance et thème de conception : voir les mises au point de J. Bayet sur l'horoscope d'Auguste. Mais les remarques sur l'ambiguïté du vocabulaire astral de Cicéron (p. 25, note) sont des plus judicieuses.

On ne peut qu'admirer l'exploration minutieuse des sources philosophiques, explicites, ou reconstituées par la *Quellenforschung* (p. 29 s.). J. Turpin connecte l'analyse des sources avec les avatars de l'érudition, et les excès du dogmatisme. Posidonius est ramené à sa juste proportion, pour un livre I axé sur le conformisme — une des faces de l'académisme, avec le scepticisme carnéadien, à savoir le conformisme du sens commun. J'avouerai ne pas être totalement convaincu par le refus d'une « compilation académique » (p. 45). Que Cicéron n'ait nul besoin de ce « bréviaire » pour la critique carnéadienne, fort bien reconstituée (p. 43-44), est l'évidence, mais cela n'exclut pas que l'Académisme, initiateur dans le *De Natura Deorum*, I et III, d'une histoire des religions comparatiste et réductrice, ait apporté une doxographie commode. De surcroît, au-delà de l'apport épistémolo-

gique, la dimension doctrinale n'est pas si facile à cerner : il n'est pas incontestable que le livre II, carnéadien pour l'essentiel, « présente une réfutation systématique de la divination » (p. 51) ; l'auteur ne méconnaît pas par ailleurs que la pensée cicéronienne a pour constante de séparer religion et superstition (du *De Natura Deorum* à notre traité), et qu'une réintégration politique, excluant moins la divination que ses déviations, est essentielle pour la politologie cicéronienne (p. 69 s.). On ne peut, malgré les pointes acérées des *Ménippées*, contester la convergence de Cicéron et de Varron dans le domaine de la « théologie civile ». L'unité de la religion et de la politique, malgré les divers niveaux de la conscience théologique, n'est pas seulement un résidu « archaïque » (note 1, p. 69) ; seule la théologie mythique, depuis le dialogue précédent, justifie les attaques d'un rationalisme intransigeant. Il faut bien admettre, sans taxer Cicéron de duplicité quasi-voltairienne, que l'équilibre entre une théologie de la grandeur romaine et une réduction rationaliste des « fables » est difficile à trouver. Cette remarque souligne, par opposition à la richesse des sources « philosophiques », une certaine sécheresse des « sources non philosophiques » (p. 28), annalistiques, et liées à une doctrine historiographique bien constituée en 44 av. J.-C., ou poétiques et littéraires (toute une anthologie poétique des pionniers de la Muse latine) ; les unes et les autres s'insèrent, d'une manière dialectique, dans une trame « rhétorique » qui n'a pas échappé à l'auteur : le *docere* historique et le *delectare* poétique ne sont-ils que la « thèse » conformiste, à dépasser dans l' « antithèse » sceptique ? On retrouve là encore, l'écartèlement d'une pensée entre la religion positive de la Cité et l'exigence rationaliste.

Ces quelques critiques ne visent pas la démarche de l'auteur : Cicéron a en partie masqué l'étendue de ses doutes et de ses certitudes.

Ce qui est le mieux établi, c'est la profondeur de la réflexion métaphysique sur l'ordre du monde, dont le décryptage de la « sémiologie » fournit la clef. Les analyses sur la sémiologie stoïcienne et son apport à l'herméneutique augurale (p. 53-68) sont remarquables, et, pour conclure provisoirement dans un débat toujours ouvert, J. Turpin a bien dégagé le sens éminemment politique d'une démarche de critique religieuse moins destructrice que relativiste.

La traduction proposée est presque toujours excellente, notamment dans la recherche — délicate — des équivalents philosophiques. Par fidélité au texte, elle manque parfois de relief, pour les *prooemia*. Il arrive qu'elle majore le texte, par ex. I.118 (« faire recette ») ; II.4 (« ... à ne laisser aucun domaine *inaccessible et à faire briller*... »). Les équivoques sont rares, par ex., dans II.90 : « il ne faut pas qualifier toute erreur de sottise » ; il faut entendre « de simple sottise » - malgré le sens très fort de *stultitia* dans les polémiques d'écoles. Relevons encore, dans I.34, « les Anciens », pour traduire *ueteres (res)* ; ici et là, la traduction de *furor* par « délire » : « délire inspiré ». Les narrations sont très bien traduites, tout comme les extraits poétiques, fragments d'Ennius du livre I, ou la séquence homérique traduite par Cicéron (II.63).

L'édition de J. Turpin, comme celle de Freyburger-Scheid, constitue un apport de qualité, dans la compétition européenne qui s'est instaurée autour du *De Diuinatione*.

Jean-Marie André.

CICERO, *Speech on Behalf of Publius Sestius* — Translated with Introduction and Commentary by Robert A. KASTER (Clarendon Ancient History Series) : Oxford, Clarendon Press, 2006, 493 pages.

Chacun connaît le principe de cette collection : fournir aux étudiants en histoire, plus ou moins avancés, un accès commode aux grands textes anciens à caractère plus ou moins historique, sous la forme d'une traduction (sans le texte latin), précédée d'une introduction (41 p. ici) et suivie par un ample appareil de notes ponctuelles, sans appel, mais avec reprise des termes qui y sont expliqués (ici, p. 107-392) et par une imposante bibliographie (ici, p. 438-462). L'index mêle noms propres et notions ; s'y ajoute une liste, à part, des noms de personne, qui fait un peu doublon. Le commentaire ligne à ligne est complété, dans ce volume, par quatre Appendices : une chronologie cicéronienne 58-56 remarquablement détaillée et accompagnée d'un utile calendrier romain de ces trois années ; un développement intitulé *Clodius' 'Incest'* (insulte politique ou réalité ?) ; le problème du point de départ des 400 milles imposés à Cicéron exilé (à partir de l'Italie ou de Rome ?) ; et enfin les variantes de texte adoptées par le traducteur par rapport à l'édition sur laquelle il se fonde en général : la Teubner de T. MASLOWSKI (1986).

C'est par ce point que nous commencerons. En effet, si gênante que soit, pour un philologue français habitué aux bilingues de la C.U.F., l'absence du texte latin, on peut néanmoins, grâce à la traduction anglaise et aux indications fournies par l'éditeur, reconstituer le texte qu'il a utilisé. À l'intention des familiers de la C.U.F., voici, sauf erreur ou omission, les points divergents, étant entendu que J. COUSIN n'avait pu, lui, consulter que la vieille édition Teubner, d'A. KLOTZ (1919) :

§	Texte de J. COUSIN.	Texte de A. KASTER
6	*grauissimae antiquitatis uiris Albini / -o*	*grauissimis antiqu<ae seuer>itatis u. Albani / -o*
12	*Apuliae callis*	*Italiae c.*
14	*offerunt insolenter*	*o. insectantur*
16	*insani*	*exsanguis*
22	*putaui. Nequam esse hominem opinione [errore] sermo nobis*	*putaui, nequam esse [hominem] o. errore helluationis*
24	*armati tum* (uel *totam* ; cf. p. 101) *rem p.*	*a. nudatam r. p.*
59	*(lacuna* XVI litt.) *tulit gessit*	*<is igitur qui bellum in>tulit*
71	*primum iter*	*prius i.*
72	*inridentes Brocchum* (id. 82)	*i. Gracchum* (id. 82)
82	*Quintium*	*Quintum*
85	*magistratus*	*<alii> magistratus*
130	*auctoritate P. Seruili, < tum illius incredibili> quadam*	*auctoritate <senatus, tum> P. Seruili <incredibili> quadam*
144	*T. Milonem*	*Milonem*
145	*fortunae uexatae, dissipati liberi*	*f. dissipatae, uexati l.*

Sans discuter une par une ces leçons divergentes, dont une seule (§ 85) est de R. A. KASTER, disons que celles qui portent sur les noms propres nous paraissent toutes pertinentes.

Nous ne parlerons pas de la traduction, sinon pour dire qu'elle nous a semblé supérieure à celle de Shakleton Bailey (1991), parce qu'elle ne morcelle pas la phrase cicéronienne ; le *Pro Sestio* est en effet l'un des discours où la phrase est la plus longue (33 mots en moyenne). Le glossaire politico-institutionnel qui suit les Appendices souffrirait, pour un non-anglophone, du parti pris du « tout anglais », si l'éditeur n'avait eu la bonne idée de le faire suivre d'une liste des termes latins correspondants, avec leur traduction anglaise, généralement pertinente ; on est quand même un peu surpris de voir *bonus, boni* traduit par « patriot(s) » et, pour *dignitas*, « honour » nous paraîtrait préférable à « worthy standing ».

L'introduction, claire et dense à la fois, remonte au 05/12/63, qui fut pour Cicéron un jour comparable au 04/09/57. L'analyse historique des événements est irréprochable. On saura gré à R. A. Kaster de ne pas être tombé dans quelques erreurs qui déparent l'édition de J. Cousin : il distingue le M. Tullius qui attaqua d'abord Sestius de l'accusateur P. Abinovanus et rétablit correctement le nom du consul L. Calpurnius Piso Caesoninus (et non Frugi). Le commentaire ligne à ligne rend parfaitement compte des aspects juridiques, politiques, historiques et institutionnels du discours. L'inconvénient du morcellement inhérent à ce type de commentaire est quelque peu pallié par le rappel, dans l'introduction, des endroits où les principaux points sont discutés. Les inconditionnels de Cicéron n'apprécieront pas la critique radicale de l'*otium cum dignitate*, qui paraît à R. A. Kaster au mieux une baudruche, au pire une hypocrisie, mais on ne peut que souscrire à son analyse des entorses à la vérité qui, dans le discours, témoignent du talent de l'avocat Cicéron.

Le point faible de ce commentaire est la relative indifférence aux aspects littéraires, rhétoriques, stylistiques et philologiques du texte, tout comme à l'intertextualité théâtrale. Il est significatif que les seules lacunes qu'on puisse relever dans la bibliographie portent sur cet aspect ; on n'y trouve pas les noms d'A. Michel, d'A. Haury, d'A. Arcellaschi, d'A. Desmouliez, etc. Certes, les figures de style ne sont pas inconnues du commentateur (ex. p. 110 ou 378), mais les clausules, si nombreuses dans ce discours, sont passées sous silence. Un mot enfin sur le découpage du discours : après avoir rappelé (p. 22 sq.) les grandes divisions rhétoriques de l'*oratio*, l'auteur propose (p. 25), un découpage du *Pro Sestio* où les paragraphes 14 à 92 sont considérés comme un bloc suivi (§ 93-96), par une conclusion partielle et une transition, avant l'*excursus* sur *optimates / populares* (§ 96-135). Ce découpage a l'inconvénient de gommer la coupure manifeste qui se manifeste après le paragraphe 67 ; non seulement « the tide turns », comme le dit l'auteur, mais surtout, à partir du paragraphe 71, le nom de Sestius reparaît enfin pour ce qu'on pourrait à la rigueur appeler une *argumentatio* (§ 71-96).

Pour nous résumer, l'historien de Rome trouvera dans ce livre un excellent outil de travail. Le littéraire y trouvera de quoi combler toutes ses lacunes historiques, juridiques, institutionnelles à propos de ce discours. Ne serait-ce que pour cela, il lui faudra avoir ce livre dans sa bibliothèque. Mais il ne faudra pas demander plus à ce commentaire, qui ne vise pas le public des philologues.

Paul M. Martin.

Propertius, *Elegies book 4*, edited by G. Hutchinson : Cambridge, Cambridge University Press, 2006, 259 pages.

Ce livre consiste en une édition du livre IV de Properce précédée d'une introduction et suivie d'un commentaire d'environ 190 pages.

L'introduction présente des réflexions sur la discontinuité du livre IV, l'environnement historique, le contexte propertien, le lien entre les poèmes et quelques brèves remarques sur les manuscrits et l'état du texte.

En ce qui concerne le texte du livre IV présenté par G. Hutchinson, il faudrait, pour se faire une véritable opinion, avoir une idée plus précise de l'édition de S. Heyworth, qui est annoncée depuis une vingtaine d'années, mais dont nous ignorons l'état actuel, puisqu'elle n'est pas publiée. Or G. Hutchinson s'en réclame avec une insistance sans égale, même s'il se permet de ne pas suivre Heyworth, par exemple en IV, 1, 129, lorsque celui-ci corrige *multi* en *pauci*. Mais ce n'est pas l'essentiel : je pense sérieusement que si l'on a la volonté d'exclure une grande partie d'un texte — aux multiples passages mis entre crochets droits, s'ajoutent des *cruces* et des *adulterinos suspicatus est Hutchinson* —, cela signifie que l'on n'a pas saisi le fonctionnement du texte lui-même et qu'il vaudrait mieux renoncer à l'éditer.

Le commentaire est au contraire très utile lorsqu'il s'agit de localisations ou de précisions historiques. Quelques remarques cependant : je ne vois pas bien en quoi la lettre d'Aréthuse est « modern » à la différence du monologue de Tarpeia (p. 124) ; et il n'y a pas de raison pour amender IV, 3, 56. En IV, 4, 94, pourquoi *iniustae* devrait-il disparaître devant *incesti* et *quod non uis* pourrait-il être une mélecture de *perpetuam* en IV, 5, 2 ? Il semble aussi difficile d'admettre qu'en IV, 7, 47, *imago* désigne une statue de Cynthie : la comparaison s'impose avec Plaute, *Pseudolus*, 56 : *expressam in cera ex anulo suam imaginem* ou Ovide, *Tristes*, I, 7, 1 et suiv. : *si quis habes nostri similes in imagine uultus*... On peut supposer ici que l'amant a offert à sa maîtresse un petit portrait en or. P. 179 le raisonnement est erroné, car c'est le poison contenu dans le vin qui est censé faire blêmir en IV, 7, 36. Pour IV, 8, 41, je crois que *Magnus* est une bonne leçon : le surnom donné au nain est ironique. En outre, malgré l'affirmation trois fois répétée (p. 10, 12 et 231) de G. Hutchinson, je pense, comme P. Fedeli, que IV, 11 ne peut pas être une inscription ; le vers 36 appelé à la rescousse par l'auteur évoque seulement une inscription à venir ; et il est difficile d'imaginer que les propos de Cornélie concernant une éventuelle seconde épouse de Paullus, par exemple, puissent être gravés dans la pierre.

De plus, la tendance à banaliser le texte de Properce, donc à édulcorer son caractère propre, va de pair avec une tendance à supprimer les images dans les traductions proposées. Je n'aime pas critiquer une traduction avancée dans une autre langue que la mienne ; mais je le ferai ici en deux cas au moins : p. 176, *oculos euntes* a un sens beaucoup plus précis que « my eyes as they lost vision », car il s'agit en IV, 7, 23, du regard qui s'enfuit du moribond ; de même, p. 193, pour IV, 8, 8, « hurls hisses » ne rend pas *sibila torquet* ; c'est une image déconcertante, propre à Properce, où le mouvement s'associe au bruit et à laquelle les poètes épiques postérieurs assureront une fortune méritée.

La bibliographie de langue française se borne aux ouvrages de Rambaux et de Coutelle, sans doute parce qu'ils apparaissent dans des catalogues belges bilingues.

C'est un travail dont l'utilisation demande des précautions nombreuses.

Simone Viarre.

I frammenti degli oratori romani dell'età augustea e tiberiana. Parte prima : Età augustea (Minima Philologica. Serie Latina 1), a cura di Andrea Balbo : Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2004, 295 pages.

A. Balbo se propose de réaliser pour le début du principat un travail comparable à celui qu'a procuré E. Malcovati avec ses *ORF* pour la période républicaine en éditant les fragments des orateurs ; car il n'existe pas de recueil comparable pour le principat. Ce premier volume concerne le règne d'Auguste. Dans l'introduction, l'auteur précise les principes qui fondent son édition : il a choisi de retenir ceux qui ont eu réellement une activité d'orateur attestée, en laissant de côté les déclamateurs. Pour chaque orateur, la présentation est la suivante : une bibliographie spécifique et des éléments de biographie, viennent ensuite les *testimonia* attestant de l'activité oratoire, puis les éventuels fragments des discours. Chaque fragment est d'abord cité isolément, ensuite est reproduite la source avec la citation du contexte qui contient le fragment puis est donné un apparat critique détaillé ; une traduction est proposée pour le fragment et son contexte. Ces fragments sont accompagnés d'un commentaire qui pose les questions liées à l'établissement du texte, mais apporte aussi les éclaircissements historiques, politiques, rhétoriques permettant de caractériser brièvement l'art de l'orateur et ses choix. Un appendice regroupe des fragments jugés douteux. Cette brève présentation suffit à laisser voir la précision du travail et le caractère minutieux de l'analyse. La documentation concernant ces orateurs est inégale : réduite à une citation pour L. Cornificus, à quelques *testimonia* pour Passienus le père, elle est beaucoup plus abondante pour T. Labienus, C. Albucius Silus ou Cassius Severus. Grâce aux indications fournies par Sénèque le Père, Quintilien ou Suétone, il est possible d'avoir une idée précise de leur personnalité et leur art. Mais pour tous ces orateurs, les fragments et des témoignages, accompagnés des commentaires attentifs de l'auteur permettent de mieux connaître une vie oratoire, qui ne se réduit pas à la déclamation, de retrouver les échos des problèmes politiques, qui ne se laissent pas oublier, et de se représenter plus précisément la vie judiciaire de cette époque. A. Balbo donne ainsi un travail important et solide : il faut souhaiter qu'il soit prolongé par la parution rapide du volume suivant.

Michèle Ducos.

M. Valeri Probi Beryti *Fragmenta*, ed. J. Velaza : Universitat Barcelona, coll. Aurea Sæcula n° 15, 2005, xxviii-152 pages.

Une grande sobriété — voire une certaine sécheresse — caractérise cette nouvelle édition des fragments de Probus de Beyrouth, célèbre grammairien du premier siècle. La brève préface en latin de l'éditeur catalan rappelle que près d'un siècle de recherches rend nécessaire un rafraîchissement du corpus auparavant consultable dans l'édition Aistermann (1910), laquelle n'invalidait cependant pas complètement celle de Steup, remontant à 1871. Suit une bibliographie dont on peut regretter qu'elle taise des travaux sans doute plus généraux sur la grammaire antique, mais qui cherchent à cadrer l'influence durable qu'y exerça le maître de Beyrouth : bref, la bibliographie de la *Probus-Frage* est pour ainsi dire délaissée (comme d'ailleurs la mention de l'édition du *De grammaticis et rhetoribus* de la CUF). Plus prudent que ses deux devanciers, l'auteur a restreint le corpus aux fragments qu'il juge sûrs — comprenons à ceux qu'il n'estime pas attribuables au mystérieux Probus « junior » (celui du t. 4 des *Grammatici Latini* de Keil), d'où

un abandon massif des citations qu'on trouve chez les grammairiens tardifs : on en trouvera la liste au bas de la page IX. Ce qu'il édite est réparti en quatre sections (sans table des matières ni titres courants) : les fragments d'un commentaire de Virgile (nº 1 à 43, mais le nº 2 inclut les nº 15, 16 et 19) ; ceux d'un commentaire de Térence (nº 43 à 53) ; les restes de la *silua obseruationum sermonis antiqui*, comme l'auteur intitule plaisamment, en reprenant l'expression de Suétone, la section regroupant les nº 54 à 69 (selon quel ordre ?) ; enfin quarante-huit *dubia* (numérotés de 1* à 48*) concernant des questions proprement grammaticales et non plus lexicologiques : toujours la crainte d'éditer l'autre Probus, crainte qui n'a pas autant retenu AISTERMANN (cf. le 31*, etc.) ! On y relève quatre fragments inconnus des deux recueils précédents : 17*, 26* et 27* d'après Donatus Ortigraphus, et 47* d'après l'*Anonymus ad Cuimnanum*. Une table de concordance avec les deux autres éditions, un index des auteurs anciens, un autre des *nominum* (modernes) *et rerum notabilium* rendent très aisée la consultation d'un livre que de rares fautes d'impression (p. 6, l.8) ne suffisent pas à déparer.

L'édition que procure J. VELAZA est un bon outil, mais l'image qu'elle reflète de Probus est peut-être incomplète à force de scrupules : à vouloir éliminer le témoignage incertain des artigraphes tardifs, on aura effacé un aspect de l'activité du grammairien : celle justement d'un technicien, qui expliquerait le prestige dont il a bénéficié plus tard dans ce milieu professionnel.

Guillaume BONNET.

SÉNÈQUE, *De otio, de brevitate vitae*, éd. par G. D. WILLIAMS, Coll. Cambridge Greek and Latin Classics : Cambridge University Press, 2003, 271 pages (avec Indexes).

Cette édition commentée de deux dialogues axés sur la dialectique de l'action et du loisir, sur la problématique de l'*otium* (plaisir, culture et contemplation), fait regretter l'absence du stade intermédiaire de la réflexion sénéquienne : le *De tranquillitate* ; or la majorité des datations proposées (cf. GIANCOTTI, *Cronologia*...) situent ce troisième dialogue de 57 à 62. Et il est évident qu'il existe une évolution de la pensée sénéquienne inscrite à la fois dans la chronologie et dans la maturation d'une « conscience » — qui s'inscrit dans la « conscience de l'Empire ».

Ce regret ne minore nullement la qualité du travail, aussi bien celle des introductions que celle des commentaires.

L'introduction générale se recommande par sa précision. La datation reste un peu agnostique pour le *De Otio* et le *De Breuitate* (p. 2), qu'on peut dater par rapport à l'extension de l'Aventin (voir commentaire : l'allusion à l'extension claudienne n'est pas ironique !) et, pour le second, par rapport à la chronologie des *Lettres* : cette référence manque un peu. A la « situation » doctrinale, vigoureuse, on objectera peut-être (p. 3 s.) que l'apport idéologique du Moyen Portique, et sa romanité, sont sous-estimés, et que le monarchisme sénéquien pourrait être approfondi, cf. *ANRW*, II.XXX.1 (1982), p. 14 s. Les problèmes de datation et de prosopographie du destinataire seront repris pour chacun des deux traités, à propos du *De Otio* (p. 12 s.), mais en dissolvant un peu les évidences (thèses de GRIFFIN et de MOMIGLIANO) ; on peut mieux cerner la chronologie des *Epistulae* et l'insertion du *De Otio* (entre *epist.* XIV et LXIII), cf. nos *Recherches*, p. 50-51. Les datations trop « historiographiques » négligent la dimension spirituelle évidente : la maturation d'une conscience entre les valeurs intemporelles et les exigences, parfois désespérées, du civisme impérial.

Les commentaires méritent presque tous les éloges : pour les allusions prosopographiques sur Paulinus (et les problèmes frumentaires de Rome, p. 235 s. ; manque peut-être un rappel de l'aménagement claudien d'Ostie) — pour les extensions du *pomoerium* (p. 208-209). D'une manière générale, toute la chronique culturelle des *Dialogues* est très bien éclairée dans le commentaire ; les formes sociologiques de l'*otium* romain et la *luxuria* contemporaine (*Breu.uit.*, VII-XII, p. 154 s.), les déviations intellectuelles, « libérales », ou esthétiques (la « fureur de collectionner ») sont bien analysées ; même remarque pour la chronique des spectacles romains de *Breu.uit.*, XIII. Les renversements paradoxaux de l'*otium*, *iners negotium* et *otium occupatum*, sont assez bien analysés, malgré le fractionnement de la pensée qu'impose un commentaire discontinu. Le *De Otio* est très bien éclairé, qu'il s'agisse des *exempla* historiques (*externa* ou *domestica*) qui engagent les théories historiographiques de Sénèque, ou de la doxographie des « écoles » (pour le *De breuitate*, X sq., p. 174 s.), pour l'ensemble du *De Otio*.

Faut-il ajouter que les problèmes de transmission textuelle et de « composition », notamment pour le *De Otio*, sont examinés avec soin ? On conclura de cette lecture que, prises en elles-mêmes, et un peu trop « sectorisées », ces deux études illustrent la vitalité de la recherche sénéquienne. Dans l'excellente bibliographie (p. 255 s.), on cherche en vain la référence à *ANRW*, II.XXXVI.3 (1989) — bien que cet ouvrage de l'érudition anglo-saxonne élargisse la recherche à l'espace de la philologie européenne.

Jean-Marie André.

Marco Valerio Marcial, *Epigramas*, Introducción de Rosario Moreno Soldevila, Texto latino preparado por Juan Fernández Valverde, Traducción de Enrique Montero Cartelle (« Alma Mater », Colección de autores griegos y latinos) : Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 2004, cxxxiii & 285 pages doubles, Index nominum (p. 287-330), 2 volumes.

La vigueur des études martialiennes en Europe ne se dément pas d'année en année, et cet ouvrage de grande qualité en apporte une preuve supplémentaire.

Particulièrement bienvenu pour le public des universitaires hispanophones, ces deux volumes constituent une édition critique complète des œuvres de Martial, accompagnée d'une traduction espagnole elle-même agrémentée de notes exégétiques et précédée, dans le premier volume, d'une importante introduction générale.

Adoptant un plan de facture très classique mais à l'efficacité éprouvée, cette introduction traite d'abord des éléments de la biographie de Martial, puis de ses œuvres (datation et caractéristiques littéraires), avant d'évoquer leur rayonnement sur la littérature tardo-antique, puis sur la littérature européenne du Moyen Âge au XIX^e^ siècle. Chacun de ces chapitres permet à Rosario Moreno Soldevila non seulement de satisfaire à toutes les obligations d'une introduction générale, mais aussi de faire le point sur les problématiques qui agitent la recherche martialienne la plus récente. Le lecteur y trouvera donc à la fois des connaissances assurées et le reflet, toujours dûment signalé, de l'état actuel des principales questions débattues par les spécialistes de Martial. Citons ainsi celle de la pauvreté matérielle et financière dont l'épigrammatiste se plaint de manière récurrente et dont il est suggéré qu'elle pourrait ressortir davantage à une topique littéraire qu'à une réalité autobiographique. Ce sujet, après un passage plus anecdotique consacré au statut marital de Martial, conduit à celui des poèmes courtisans, auquel R. Moreno Soldevila apporte la lumière des tendances les plus récentes de la recherche. Volontiers

perçues jadis comme scandaleusement flagorneuses, les épigrammes à la gloire de Domitien sont aujourd'hui réévaluées à la lumière de la tradition de la poésie encomiastique à laquelle elles se rattachent. Après avoir évoqué et, à juste titre selon nous, écarté l'hypothèse voulant que les flatteries prodiguées à Domitien soient volontairement et ironiquement minées par leur outrance même, R. Moreno Soldevila se fait l'écho de deux solutions plus satisfaisantes : d'une part, la recherche de la virtuosité poétique sur un thème connu et « obligé » ; d'autre part, l'inscription de ces épigrammes dans la tradition des *specula principis* où c'est avant tout la fonction qui est louée afin d'inciter l'individu qui la revêt à s'y conformer. La littérarité des *Épigrammes* se trouve être, par ailleurs, un thème traité avec beaucoup d'attention par R. Moreno Soldevila : en accord avec les avancées récentes de la recherche martialienne, son introduction se montre très sensible au caractère littérairement codé des tableautins de la vie quotidienne et au caractère topique des vices et des personnages dont les *Épigrammes* font la critique obligée. Par ailleurs, l'accent est fort judicieusement mis sur la réflexion que développe Martial tout au long de son recueil autour de la poétique du genre mineur qu'il pratique et sur ses principales préoccupations auctoriales, notamment celles de la composition organique d'un *libellum* tout entier. Afin de ne pas dépasser les proportions usuelles d'une introduction, tous ces points sont synthétiques, mais ils sont systématiquement accompagnés des renvois bibliographiques qui permettront au lecteur de retrouver dans le détail chacune des positions énoncées. En un mot, il s'agit d'une introduction à la fois dense, érudite, fonctionnelle et, par-là même, hautement recommandable à partir de la première année du cycle de « Master ». Le seul oubli notable que nous ayons à signaler est celui de la poétique épigrammatique développée avant Martial par Loukillios (forme que nous préfé rons, avec N. Holzberg, à celle de « Lucilius », génératrice de confusions) : dans la mesure où Martial héritait directement de l'épigramme gréco-latine de l'époque néronienne, il eût été profitable de dresser, fût-ce à grands traits, un tableau du genre épigrammatique tel qu'il se présentait immédiatement avant que Martial lui donne une nouvelle illustration.

Cette introduction se poursuit par un panorama du rayonnement littéraire de l'œuvre de Martial, de l'Antiquité au XIX^e^ siècle en passant par le Moyen Âge européen. Cette partie permet d'évaluer avec quelle étonnante constance les trois principales facettes de Martial (grivoiserie, peinture morale et sociale, virtuosité et innovation poétique) ont pu nourrir, chacun selon ses préoccupations, les divers auteurs qui se sont inspirés des *Épigrammes*. Comme il est naturel, on trouvera une partie exclusivement consacrée à la (grande) postérité de Martial dans la littérature espagnole, mais il convient de constater qu'aucune nation représentative de la littérature européenne médiévale, renaissante et classique n'a été omise.

L'introduction en vient ensuite à l'exposé des principes ayant guidé l'établissement du texte et sa traduction. Auparavant, il est fait un utile rappel de la tradition manuscrite et éditoriale des œuvres de Martial, où l'on trouvera la filiation et la description des manuscrits de Martial, répartis depuis L. Friedländer et W. M. Lindsay en trois « familles » distinctes. Comme on sait, ces deux éditeurs (auxquels il faut ajouter Heraeus) constituent la légitime source de toutes les éditions scientifiques qui les ont suivies. Toutes sauf une : celle de D. R. Shackleton Bailey pour les éditions « Teubner » en 1990 (et remaniée en 1993 pour la collection « Loeb »). Nul n'ignore que la tentative éditoriale de D. R. Shackleton Bailey, malgré d'indéniables fulgurances, n'a pas été en mesure de rallier les suffrages de la communauté des chercheurs martialiens, principalement en raison de sa tendance prononcée à passer outre la tradition manuscrite pour lui substituer massivement ses propres conjectures. La présente édition, procurée par Juan Fernández Val-

verde, ne retient donc celle de D. R. Shackleton Bailey que pour s'en écarter près de deux cents fois et revenir aux principes éditoriaux de Lindsay et Heraeus [revu par Borowskij]. À ces grandes éditions s'ajoutent les acquis apportés par certaines éditions partielles récentes, comme celle de M. Citroni (Livre I), de F. Grewing (Livre VI) ou de C. Schöffel (Livre VIII) dont la présente édition tire judicieusement parti. Par ailleurs, il faut bien reconnaître qu'à moins de mettre arbitrairement à bas toute la tradition philologique depuis Friedländer, le texte des *Épigrammes* de Martial est aujourd'hui très correctement établi et que la plupart des éditions modernes ne divergent que sur des points mineurs et bien circonscrits ; seul le *Liber spectaculorum*, en raison d'une tradition manuscrite notablement fragmentaire, soulève de réels problèmes éditoriaux.

L'apparat critique signale, lorsqu'il y a lieu, les *testimonia* et les principaux *loci similes*. Dans le souci d'éviter les problèmes d'engorgement en bas de page, l'auteur a voulu alléger sa présentation en optant pour une forme mixte : souvent positive, négative parfois (voire un peu trop souvent à notre goût, mais chaque lecteur en jugera selon ses préférences).

L'appareil de notes exégétiques, dû à Enrique Montero Cartelle (qui s'est également chargé de la traduction) remplit parfaitement les deux fonctions que l'on en peut attendre : il éclaire d'abord la lecture immédiate en donnant des précisions sur les nombreux *realia* rencontrés au fil du texte, en explicitant le sens des tournures allusives, en attirant l'attention sur les échos intertextuels ou sur les correspondances thématiques au sein de l'œuvre, et en témoignant même parfois de l'insatisfaction que ressent tout traducteur face à l'impossibilité de restituer dans la langue de destination la totalité des effets littéraires qu'a obtenus Martial par son travail sur la langue latine ; très au fait des différents développements de la recherche martialienne, les notes orientent ensuite le lecteur, lorsqu'il y a lieu, vers les articles ou les monographies qui lui apporteront davantage de détails sur tel point précis. Nous n'aurions qu'un seul reproche à formuler, encore est-il anecdotique : les références bibliographiques qui apparaissent dans les notes sont systématiquement présentées sous forme abrégée « à l'anglo-saxonne » (nom, année), là encore pour éviter les surcharges en bas de page. Or, dans la mesure où l'on ne trouve la bibliographie complète que dans le volume I, le lecteur se voit contraint d'être en permanence muni de celui-ci, même s'il ne travaille que sur le volume II. La page est alors certes légère, mais le bureau du chercheur rapidement encombré !

La bibliographie en elle-même, qui s'étend sur 52 pages, est remarquablement complète et à jour, offrant ainsi au chercheur un excellent outil de travail.

Pour autant que notre maîtrise imparfaite des subtilités de la langue espagnole nous a permis d'en juger, la traduction nous a semblé à la fois fidèle et vivante, notamment en ce qu'elle s'efforce de respecter le rythme de l'original latin.

En définitive, il s'agit-là d'un ouvrage dont les qualités lui permettront sans doute de dépasser la sphère des seuls chercheurs hispanophones auxquels il se destine en priorité pour intéresser l'ensemble de la communauté scientifique martialienne ; d'abord parce qu'il présente une synthèse des acquis récents de la recherche ; ensuite parce qu'il est susceptible de fournir aux chercheurs français un texte latin philologiquement rigoureux et parfaitement à jour. En effet, l'édition de H. J. Izaac pour le compte de la « cuf » rend encore d'immenses services, mais pour tenir pleinement lieu d'ouvrage de référence, elle aurait besoin d'être complétée par les avancées de soixante-quinze ans de recherche. Le présent ouvrage, par les mises à jour qu'il contient, s'avérerait alors être un très bon complément aux outils scientifiques dont dispose déjà le public français.

Stéphane Itic.

Karla F. L. Pollmann, Statius, *Thebaid* 12. Introduction, Text and Commentary : Paderborn-München-Wien-Zürich, Ferdinand Schöning, 2004, 311 pages.

Publié en Allemagne, mais rédigé en anglais, ce commentaire du livre XII de la *Thébaïde* vient très heureusement combler une lacune. Ce chant est en effet capital dans l'économie de l'œuvre, au même titre que le onzième, déjà commenté par P. Venini : ils constituent la double fin de l'épopée, point de départ de toute interprétation d'ensemble.

On ne s'étonnera pas dans ces conditions que l'introduction ouvre de vastes perspectives sur la création poétique de Stace dans la *Thébaïde*. C'est en particulier le cas du premier chapitre, qui revient sur le choix d'une épopée mythique et son corollaire : le renoncement à une épopée historique, en forme de panégyrique impérial. Mais le mythe a aussi vocation à être actualisé, surtout lorsqu'il s'agit du conflit fratricide entre Étéocle et Polynice, prototype de toute guerre civile à Rome (la *Thébaïde* est présentée comme le « darker side of Rome »). Analysant la structure du chant, l'auteur montre le grand nombre de correspondances qui existent entre ce chant et le reste de l'épopée (on a en particulier une deuxième guerre, très concentrée). Elle s'interroge aussi tout naturellement sur la fin de l'œuvre, la mettant en relation avec les fins de l'*Iliade* (réconciliation et rites funéraires) et de l'*Odyssée* (punition des méchants). S'agissant de la clôture de l'épopée, K. F. L. P. note qu'on a d'un côté une absence de fin avec la haine qui revient toujours (*nil actum bello*), de l'autre un épilogue qui clôt véritablement le poème en tant qu'œuvre littéraire. À retenir, l'idée intéressante que le récit d'Argie à Déipyle lors de la scène finale est un prolongement de l'épopée de Stace, qui renouvelle en puissance le genre épique. Le personnage d'Argie, qui est nouveau dans l'épopée, est bien étudié ainsi que le rôle des femmes. En face, Thésée, que l'auteur présente comme ambivalent (ce qui nous paraît contestable), remplace en quelque sorte Jupiter, absent de toute cette fin d'épopée. Une place importante est aussi réservée à l'allégorie de *Clementia* et à la signification des rites funéraires, refusés puis accomplis. Bref, tous les grands thèmes du chant XII sont envisagés dans une interprétation globale, qui aborde également de manière consciencieuse le problème des sources. Le chapitre sur la langue et le style est nécessairement réduit à une liste de phénomènes et de figures, puisque l'essentiel des remarques se trouve dans le commentaire. Enfin le chapitre sur les modèles, un peu faible dans sa partie récapitulation, présente une belle analyse de la comparaison avec les Héliades (413-415).

Après une présentation rapide de la tradition manuscrite (deux familles : P et ω), K. F. L. P. expose son choix : reprendre le texte de Hill (2e éd. 1996), à quelques différences près ; la liste des corrections laisse voir qu'il s'agissait en fait le plus souvent de coquilles. Quant au commentaire proprement dit, s'il laisse une plus large place à l'érudition, il ne néglige pas pour autant l'interprétation. Chaque « bloc » est précédé d'une analyse globale, pas trop longue, avant l'explication de détail. On remarque tant dans le commentaire que dans la bibliographie une bonne utilisation des études non anglophones, en particulier françaises, qui ont vu le jour ces dernières années.

Bref, l'ouvrage se recommande à la lecture comme à la consultation.

Sylvie Franchet d'Espèrey.

Judith Steiniger, P. Papinius Statius, *Thebais*, Kommentar zu Buch 4, 1-344 : Stuttgart, Frank Steiner Verlag, 2005, 181 pages.

Le livre IV de la *Thébaïde* est de ceux qui n'ont fait encore l'objet d'aucun commentaire. En choisissant le catalogue des troupes argiennes, c'est-à-dire le début de ce chant, J. Steiniger obtient une unité thématique. Le texte retenu est celui de la dernière édition de Hill (1996) et J. S. fournit une traduction, qui complète bien le commentaire. L'introduction aborde les problèmes généraux : composition, style, imitation, dans une perspective très traditionnelle. J. S. ne recourt pas aux instruments de la linguistique et de la narratologie, ce qui est dommage, étant donné la nature spécifique d'un catalogue du point de vue de l'énonciation. Elle envisage la composition d'ensemble (symétrie autour d'un centre), puis celle des développements consacrés à chacun des sept chefs. Le plus intéressant est la partie consacrée à ce qui n'est pas catalogue (« Nicht-katalogisches im Katalog »), où S. fait des distinctions judicieuses entre excursus (sans lien avec le récit principal, par ex. le passage sur les Arcadiens), épisode (qui comporte un tel lien, par ex. le collier d'Harmonie) et scène (qui s'y rattache directement, par ex. l'intervention d'Atalante auprès de Parthénopée à la fin). Concernant le style, on appréciera les remarques sur l'hypallage et la « décomposition » d'un ensemble en parties. En revanche la partie intitulée « Spaltung » n'est guère convaincante : considérer comme une reprise fractionnée de Lucain le fait de donner *secundos* comme complément à *sperare*, où de recourir partiellement aux mêmes termes (y compris des noms propres) pour évoquer le même mythe (de Thyeste) nous semble excessif. Le commentaire proprement dit est divisé en blocs, introduits par une sorte de présentation générale ; il ne se veut pas interprétatif, mais fournit énormément de références bibliographiques et de *loci communes*, soulève les problèmes de texte, de métrique ou de compréhension. Bref, un travail sérieux, qui n'apporte guère de nouveau.

Sylvie Franchet d'Espèrey.

Statius, *Silvae* 5. Edited with Introduction, Translation and Commentary by Bruce Gibson : Oxford, Oxford Classical Monographs, 2006, 492 pages.

Cette édition commentée, issue d'une thèse de Doctorat soutenue à Oxford en 1995, vient combler une lacune dans les études statiennes : c'est en effet le premier commentaire du livre V des *Silves* depuis l'édition Vollmer de 1898. Il s'inscrit dans le regain d'intérêt actuel pour l'œuvre de Stace en général, et les *Silves* en particulier, à la suite des commentaires des livres II, III et IV dus respectivement à H.-J. van Dam, G. Laguna Mariscal et K. M. Coleman (1984, 1992, 1988). Seul le livre I attend donc encore à ce jour son commentateur. L'ouvrage comporte une ample introduction, le texte des quatre poèmes qui composent ce livre en regard de leur traduction, un commentaire linéaire détaillé, une bibliographie, et trois *indices* (index général, index des mots latins, index des auteurs cités. La présentation matérielle est impeccable.

Après une brève biographie de Stace, l'introduction se déroule en trois chapitres. Le premier, intitulé « the nature of the *Silvae* », examine essentiellement deux axes thématiques : le thème de la modestie et de la fierté (pour montrer comment le poète cherche à affirmer la dignité d'une forme poétique de type apparemment « mineur ») et celui de l'influence de Callimaque (dont on sait que Stace l'avait précisément étudié à l'école de son père). Le chapitre suivant, « the status of Book 5 », revient sur la question de la publication posthume du livre 5 en

essayant de démêler les intentions de l'éditeur dans la composition du recueil. La dernière partie, la plus longue, se penche plus spécifiquement sur le thème de la consolation (« consolation and self-consolation in *Siluae* 5), auquel se rattachent trois des cinq poèmes du recueil (1, 3 et 5) ; ces pièces sont confrontées aux autres poèmes des *Silves* sur le même thème, et la conclusion aboutit à l'idée d'un « échec de la consolation », dans la mesure où celle-ci aboutit davantage à une perpétuation du deuil qu'à un apaisement. Au total, une introduction qui se présente moins comme un aperçu synthétique et exhaustif de l'ensemble des aspects de l'œuvre que comme une série d'éclairages sur les questions pour lesquelles l'auteur pense avoir des éléments de réflexion personnelle à apporter.

Cette introduction s'achève par une présentation très synthétique de l'histoire du texte. On sait que la transmission des *Silves* repose sur un unique manuscrit du XV^e^ s., le *Matritensis*, (*M*), dont tous les autres mss. connus à ce jour sont les descendants. Mais ce texte difficile et à bien des égards problématique a exercé la sagacité de générations d'éditeurs et de commentateurs. Dans l'ensemble, B. Gibson se montre assez méfiant vis-à-vis des leçons de *M*, auxquelles il préfère volontiers des corrections d'éditeurs, souvent assez éloignées paléographiquement du texte du manuscrit. Il propose aussi des conjectures personnelles (surtout dans le poème 5, le plus « endommagé »). Il en résulte un texte très remanié, et très éloigné, en particulier, de celui de l'édition française de H. Frère, beaucoup plus conservateur vis-à-vis de *M*. Une liste de divergences (sans doute non exhaustive) permet d'en juger (nous indiquons successivement la leçon de Gibson et celle de Frère) : I, 6, *rasa/ nata* ; 19, *miseras/ miseramque*, *aures/ aurem* ; 30, *adtactus/ ad tactus* ; 45, *nuptuque/ nuptumque* ; 52, *falsaque/ falsaeque* ; 83, *paratis/ iubatis* ; 84, *pondus/ +tempus+* ; 92-93, lacune supposée ; 101, *cuncta ego* : *cunctaque* ; 110, *certe/ +cene+* ; 120, *fallitque/ flectitque* ; 129-130, lacune supposée ; 139, *notauit/ notabit* ; 149, *adsilibat/ adnubilat* ; 205, *certae/ erecte* ; 207, *duci firmataque/ ducis mirandaque* ; 228, *tholo/ toro* ; 233, *nites/ tholo* ; II, 43, *metari/ metiri* ; 65, *occiderat/ occidit et* ; 83, *flectentem <a> iustis/ flectentem iustis* ; 110, *et te reus/ nec tunc reus* ; 145, *uictor/ +uitae+* ; 166, *properare/ perferre* ; III, 3, *mouere/ moueri* ; 9, *sustinui/ extimui* ; 10, *ille ego/ certe ego* ; 12, lacune suppléée ; 12b *uerso/ merso* ; 44, *inferiis/ inferni* ; 45, *en/ et* ; 52, *ludum/ lucum* ; 56, lacune ; 57, *dicarem/ ligarem* ; 58, *araeque/ animaeque* ; 59, *reditum/ gemitum* ; 68, *ruitura/ moritura* ; 69, *pulset/ pulsem* ; 72, *negat/ dedit* ; 76, *fleuerat/ fleuerit* ; 92, *cludere/ ducere* ; 94, *+Cydalibem+/ cura lyrae* ; 99, *labores/ tenores* ; 105, *solutum/ sepultum* ; 108, *doctaue/ doctaque* ; 109, *famaque/ famaeque* ; 112, *illa.. pressit/ ille... praestant* ; 113a, lacune suppléée ; 114, *Pylii senis/ regis Pylii* ; 115, *pretioque/ speciemque* ; 119, *sumere... fecit/ ponere... legit* ; 122, *pueroque... commisit* ; *puerique... summisit* ; 127, *Phrygius/ +grauis+* ; 129 a, lacune en partie suppléée ; 132, *uictas/ uictos* ; 140, *auxere/ clausere* ; 149, *equos/ equum* ; 155, *Leucade/ Chalcide* ; 180, *probandis/ probatis* ; 182a, lacune supposée ; 217, *confundens/ confusus* ; 228, *aspexisset/ uix cepisset* ; 232, *cum lustra/ quam dulce* ; 240, *thalamis/ thalamos* ; 251, *tristes/ tristem* ; 268 a, lacune suppléée ; 272 a, lacune suppléée ; 283, *alno/ alga* ; V, 1, *ultro/ ulla* ; 8, *tanti/ tantis* ; 12, *iuraque/ oraque* ; 14, *cinnama/ crimina* ; 17, *pauillas/ papillas* ; 18, *siquis/ quisquis* ; 25, *ly<ra. Satis>/* lacune ; 33, *nudare/ fundere* ; 43, *subitura meis/ sed summa meis* ; 45, *seras/ saeuas* ; 46, *modis... maestis/ domus... maestus* ; 52, *mersum/ maestum* ; 58, *reprendis/ rependis* ; 70, *suscepi/ aspexi* ; 75, *ignarus/ ingratus* ; 76, *ullum/* lacune ; 77, *inde/* lacune ; 80, *genitor*, *gemitum* ; 82, *murmura/ uulnera* ; 83, *dextra/ nostra* ; 84, *cadentes/ lacune* ; 85, *permulcere/ +excepere+* ; 86, *cunctusque/ ludusque*.

Le commentaire fait précéder l'étude juxtalinéaire de chacun des poèmes d'une introduction dans laquelle l'auteur examine plus particulièrement tel ou tel aspect problématique de l'œuvre : par exemple, la présentation du poème 3 est entièrement consacrée aux problèmes de chronologie (liés à la datation des victoires poétiques de Stace et de la mort de son père), que B. Gibson propose de résoudre en suggérant que le poème aurait été composé en deux étapes. Celle de la *Silve* 5, plus brève, est consacrée à la question de l'inachèvement. Dans le détail, le commentaire est très fouillé et bien documenté, notamment sur les aspects historiques. Les problèmes de texte et de sens sont aussi discutés en détail, et l'étude des motifs et des influences littéraires n'est pas non plus négligée, même si dans ce domaine, l'exhaustivité est un idéal bien difficile à atteindre. A ce titre, nous nous permettons de suggérer un intertexte virgilien omis par l'auteur, *Aen.*, I, 660 (cf. aussi Ov., *Met.*, II, 410 et *Ach.*, I, 303) pour I, 56 (*sub ossibus ignem*). En outre, il nous semble que la scène du poème 2, 143-151 a pour antécédent assez évident la visite d'Enée guidé par Evandre sur le site futur de Rome (*Aen.*, VIII, 337-358), référence qu'il faudrait donc ajouter à celles que cite B. Gibson p. 247.

Puisque nous en sommes aux suggestions d'ajouts, il est regrettable que la bibliographie, très étoffée, ne prenne que très partiellement en compte la recherche française : ni la thèse d'A.-M. Taisne sur *L'esthétique de Stace*, ni celle de F. Delarue sur *Stace poète épique* n'y figurent ; il est vrai que la seconde n'est pas consacrée aux *Silves*, mais elle contient un certain nombre de remarques sur le père de Stace et sur l'esthétique des deux poètes, le père et le fils, qui auraient pu enrichir le commentaire de la *Silve* 3 (en revanche, l'inévitable et fort discutable thèse de W. J. Dominik, *The Mythic Voice of Statius*, elle aussi centrée sur la *Thébaïde*, figure en bonne place !). D'une façon générale, les liens thématiques et les échos verbaux entre les *Silves* et les épopées auraient pu être mieux mis en valeur.

Quoi qu'il en soit, voilà un précieux outil de travail, riche en informations et en réflexion, qui vient s'ajouter à l'imposant arsenal dont commencent à disposer les spécialistes de la poésie flavienne.

François Ripoll.

Epigrams From The Anthologia Latina, Text, translation and commentary by N. M. Kay, London, 2006, 388 pages.

La flamboyante jaquette du livre offre à notre regard la reproduction d'un tableau de Tiepolo représentant la mort d'Hyacinthe sous les yeux d'Apollon, avec l'irruption des fleurs dans le coin gauche, en bas. Et c'est une allusion de bon goût aux épigrammes 156-157 qui font partie du *Corpus* de N. M. Kay avec ce très beau vers : *Semper Apollineus flore resurgit amor*(157, 4).

N. M. Kay — qui a déjà étudié les épigrammes d'Ausone — présente ici un corpus d'une centaine d'épigrammes issues d'Afrique du Nord à l'époque de la présence vandale. Avec d'intéressants suppléments — une concordance entre les éditions et trois index en particulier —, nous avons affaire à une édition suivie d'un commentaire singulièrement documenté. On se demande seulement pourquoi la traduction est incorporée au commentaire au lieu de se trouver placée en vis-à-vis par rapport au texte ; c'est moins pratique pour le lecteur, mais la démarche de l'auteur est loin d'être isolée.

Ces épigrammes qui nous offrent du bon et du moins bon ont subi beaucoup d'influences : celle de Virgile surtout, éparse, et couronnée par la description d'une représentation figurée du poète, en deux distiques avec ce raccourci : *reddit imago*

uirum au vers 2. La place d'Ovide est moindre, même si N. M. Kay doit souvent faire appel à lui dans son commentaire ; notons en passant la pièce 94 sur Hécube qui s'achève sur un *post regnum in uico saucia latrat anus* qui nous renvoie au livre XIII des *Métamorphoses* ; et les poèmes 134 à 136 sur la contemplation de Narcisse. Il y a aussi des souvenirs de Martial et même de l'*Anthologie Palatine*.

Dans le recueil, on trouve un groupe chrétien avec une belle épitaphe (81) ; beaucoup de pièces mythologiques concernant Bellérophon, Médée, Thétis, Léda, Europe, le Jugement de Pâris, Marsyas, Philoctète, Daphné, Télèphe, Memnon, etc. Il y a aussi un grand nombre d'*ecphraseis* sur ces sujets mythologiques et sur d'autres ; des pièces satiriques souvent pleines d'esprit, sur l'eunuque (97-98), le pantomime (100 : *Tot linguae, Quot membra uiro ; Mirabilis ars est / quae facit articulos ore silente loqui*), la bibliothèque changée en taverne (115), etc. Car les *realia* sont aussi très présents : jeux, cirque avec une interprétation allégorique (188 : *circus imago poli*). Et je ne voudrais pas oublier les animaux, de la fourmi à l'éléphant.

Le commentaire a une très grande envergure : il traite de l'état du texte, de la grammaire, de la langue et du style ; N. M. Kay accumule les rapprochements éclairants avec des textes et des monuments figurés ; et son érudition est très solide aussi sur les *realia* ainsi que sur Carthage au VI^e^ siècle.

Disons, pour conclure, qu'il s'agit d'un excellent livre, savant et bien présenté, dont on peut attendre qu'il soit très utile à toutes sortes de lecteurs.

Simone Viarre.

Servio, *Commento al libro VII dell'* Eneide *di Virgilio con le aggiunte del cosiddetto Servio Danielino*. Introduzione, bibliografia, edizione critica a cura di Giuseppe Ramires : Bologna, Pàtron editore, 2003, CIX-143 pages.

Editer le commentaire de Servius n'est pas une mince affaire : aux difficultés textuelles et typographiques traditionnelles de l'édition des scholies s'ajoute l'épineuse question des rapports entre le commentaire « proprement » servien (= court) et la version augmentée que l'on doit aux recherches de Pierre Daniel. On ne peut donc ici que saluer la clarté de l'exposé que nous propose G.R. dans l'importante introduction à son édition du livre VII. Le parti qu'il a adopté (déjà dans l'édition du *Commentaire* au livre IX, de 1996) tient le milieu entre l'option de Thilo (1878-1884), et celle de l'édition de Harvard (1946-1965, seuls les livres I à V). L'analyse serrée des classes de manuscrits et des rapports qu'elles entretiennent le conduit à affirmer à nouveau l'idée qu'on ne saurait comprendre le *Servius auctus* comme un commentaire antérieur à celui de Servius — on songe à l'hypothèse de l'école d'Harvard, qui y verrait volontiers celui de Donat abrégé ensuite par son élève, puis contaminé ultérieurement avec son « sous-produit » servien : le commentaire long contient sans doute le commentaire court, mais dans ses différents états textuels, d'où l'idée qu'on a finalement affaire à une accrémentation dont G.R. situerait avec Thilo l'état final aux VII^e^-VIII^e^ s., peut-être dans le cadre insulaire. Par rapport à l'édition de Thilo, maintenant, le texte ici présenté diffère par le soin plus scrupuleux mis à la reprise du texte *auctus*, en particulier d'après le *codex Turonensis* (cf. p. XI-XV).

L'enrichissement sensible du texte s'est accompagné d'un désir de lisibilité immédiate des deux textes, gageure que G.R. a su tenir d'une manière très satisfaisante, pourvu qu'on maîtrise le mode d'emploi : le texte imprimé a l'extension du commentaire *auctus*, mais ce qui est propre à ce dernier est en gras ; dans les

maigres, un jeu de demi crochets, bas et hauts, signale un texte inconnu de la version longue, selon respectivement qu'elle a une autre leçon (alors imprimée à l'interligne supérieure), ou qu'elle n'a rien. Ainsi, c'est bien le point de vue de l'éditeur que reflète cette mise en page complexe : au début, il y a Servius, et rien que Servius.

On laissera les lecteurs parcourir au gré de leur curiosité les notices — on se fait très vite aux conventions ci-dessus exposées. C'est l'apparat qui suscite les quelques reproches qu'on pourra faire au livre : on voit parfois mal ce qui a conduit l'éditeur à intégrer dans les interlignes des leçons (de l'*auctus*, donc) qui eussent pu figurer dans l'apparat critique spécifique qu'on trouve en bas de page, ainsi du *quieui* de F pour le vers 297. De même, le premier appendice, établi afin d'alléger l'apparat double, a rassemblé d'une part les *errores singulares*, et d'autre part des leçons qui ne concernent que l'orthographe ; outre que le départ est parfois malaisé entre ces deux listes (cf. aussi, pour le vers 111, le *panicias* donné comme une variante de l'*auctus* !), la restriction du rôle de l'apparat courant au seul établissement du texte est regrettable, en particulier quand on a affaire à des mots grecs, dont l'orthographe révèle parfois plus que la compétence individuelle : cf. p. 129 pour le vers 24, etc. On ne comprend pas non plus pourquoi, à propos de la conjecture du *Commentaire* au vers 637, G.R. soutient avec chaleur (pp. LI-LV) une leçon *Bal deus* de L qui n'apparaît ensuite que modestement dans l'apparat critique, le texte proposant un *bas(s)areus* sur lequel il n'a été fourni aucune explication, mais qui, comme le suggère l'apparat, est le résultat d'une correction de PENNISI d'après *bardeus*, leçon la plus courante. Menus détails, donc, qui n'arrêtent guère la lecture, ni ne modifient une impression générale très positive. Signalons enfin, placée sous le texte et avant les apparats, la liste des *loci paralleli*, patiemment rassemblés par l'éditeur pour chaque notice, ce qui permet d'en mesurer la postérité, et parfois aussi l'inspiration, sinon l'origine. Ce travail considérable ajoute encore à l'intérêt de l'édition...

Pourquoi, peut-on se demander pour finir, avoir choisi le commentaire au livre VII ? L'auteur s'en explique lui-même assez brièvement : l'édition de Harvard, malgré la différence de point de vue sur le travail, fournit un texte « moderne » des cinq premiers livres. Ayant déjà traité le neuvième, notre collègue a souhaité donner au public averti un texte sûr d'un commentaire particulièrement riche sur les antiquités italiques. Mais on peut deviner une raison cachée, que l'on pourrait dire de stratégie éditoriale : comme le révèle, p. X, une intéressante statistique à laquelle s'est livré G.R. sur la proportion de texte spécifiquement *auctus* dans l'édition THILO, le septième chant est celui qui, avec 4,5 %, a le moins excité la verve des émules de Servius : un si faible pourcentage de texte à imprimer en gras permet de « lancer » prudemment la solution typographique imaginée : pour nous, elle nous convient tout à fait.

Guillaume BONNET.

Anónimo sobre asuntos militares, edición de Álvaro SÁNCHEZ-OSTIZ (Collection « Mundo antiguo, Series minor », nº 2) : Pamplona, EUNSA, 2004, 190 pages, ill.

L'ouvrage d'Álvaro SÁNCHEZ-OSTIZ est la première édition espagnole du traité anonyme *De rebus bellicis*. Et, même si l'auteur n'apporte guère de conjectures inédites, il s'agit bien d'une nouvelle édition critique, rendant scrupuleusement compte de la tradition manuscrite et des différentes lectures proposées par les

éditeurs précédents. Le texte latin est accompagné d'une traduction espagnole en regard, et d'un commentaire sous forme d'annotations.

L'introduction offre une bonne analyse du contexte de la rédaction de l'œuvre. Concernant l'identité de l'auteur et la datation du texte, l'éditeur s'en tient à l'hypothèse la plus sûre et la plus communément admise : ce traité militaire aurait été écrit par un ancien fonctionnaire de l'administration civile impériale, qui l'aurait rédigé sous le règne conjoint des Valentiniens (364-375). On trouvera aussi une bonne synthèse sur la langue de l'anonyme, sur son style jargonnant et faussement technique, sur le genre — ou plutôt les genres — auquel s'apparente l'opuscule ; les liens qu'il entretient avec la littérature aulique et épidictique sont en particulier bien étudiés. Il aurait pu être utile au lecteur qu'au moment de dresser la liste habituelle (p. 35), l'éditeur rappelât que les éditions critiques de Reinach (1922) et d'Ireland (1979, 1984) ne sont pas accompagnées de traductions, que celles de Thompson (1952), de Condorelli (1971) et de Giardina (1989) comportent des traductions anglaise et italiennes, tandis que le travail d'H. Jouffroy (2004) est une simple traduction — fort bonne au demeurant — livrée sans le texte latin. Quelques coquilles (notamment aux p. 32-36) n'entravent guère la compréhension.

La traduction est, dans son ensemble, assez fiable. Le lecteur français pourra la confronter à celle d'Hélène Jouffroy, dans *L'armée romaine de Dioclétien à Valentinien I^er^*, Actes du congrès de Lyon (12-14 septembre 2002), rassemblés et édités par Y. Le Bohec et C. Wolff : Paris, 2004, p. 59-67. Nous ferons seulement quelques remarques ponctuelles.

— *Indignationem* (praef., 3, p. 41) est traduit par *tu indignación* : le possessif de 2^e^ personne du singulier semble mal choisi, puisque l'auteur s'adresse, à ce moment-là, à deux princes.
— La traduction d'*incola* (praef., 10, p. 43) par *colono* est un peu forcée et n'est pas forcément justifiée historiquement.
— La valeur finale du subjonctif de la proposition relative *qui diuersis rapinarum artibus collatorum uires exhauriant* (4, 3, p. 51) n'est pas rendue par la traduction espagnole *que dejan exhaustos los bienes de los contribuyentes con diversos procedimientos de rapiña* ; elle est pourtant riche de sous-entendus, puisqu'il s'agit de représentants des gouverneurs de provinces envoyés à dessein pour piller les campagnes.
— La traduction de *moenia* (4, 5, p. 51) par *edificios públicos* ne se justifie pas vraiment ici.
— L'expression *tanto uirium fremitu* (17, 3, p. 67) est traduite de manière un peu vague par l'espagnol *con tan furiosas fuerzas* : Hélène Jouffroy donne, avec plus d'exactitude, « dans un tel grondement de forces ».
— La traduction de l'expression *ad offerendam tantummodo impulsioni sagittam* par l'espagnol *para lanzar una flecha con impulso* (18, 4, p. 69) semble relever du contresens : la forme *impulsioni* étant un datif et non un ablatif, il faut comprendre « pour présenter simplement la flèche à la détente ».
— L'espagnol *tripulación*, rend mal, à lui seul, le latin *numerosior manus* : il s'agit d'une « main d'œuvre plus nombreuse », et le comparatif doit être rendu pour l'obtention d'un sens satisfaisant.
— Enfin, la traduction de l'espression *iudicio augustae dignationis* (21, 1, p. 73) par *con una decisión de tu dignidad* semble erronée : la *dignatio* n'est pas la *dignitas* ; il vaudrait donc mieux comprendre, avec Hélène Jouffroy, « du verdict de ton auguste jugement ».

Le commentaire, quant à lui, est assez complet du point de vue lexicographique, grammatical et stylistique. Le lecteur y trouvera aussi un relevé précis des *loci similes*. Il est, en revanche, peut-être un peu moins développé sur les aspects historiques, pour lesquels il est vrai que la bibliographie est déjà abondante. Là encore, nous nous contenterons de remarques de détail.

— Dans la formulation latine *eo grauiores quod*, la subordonnée introduite par la conjonction *quod* est causative et non consécutive (p. 107).
— À la p. 108, l'éditeur commente l'expression *uotiua direptio* (4, 4), appliquée aux déprédations des gouverneurs de province, grâce à un juste rapprochement avec la formule latine *uotiua legatio*. Il retient avant tout qu'une « légation votive » est un ambassade aux frais de l'État, ce qui explique son choix de traduction : *pillaje costeado por medios públicos*. En fait, la *uotiua legatio* est une délégation qui, partie de Rome, va accomplir des vœux dans les provinces. Le sens est donc très fort : les fonctionnaires détournent d'autant plus honteusement leur mission à leur profit, que la charge administrative qu'ils avaient reçue de Rome et de l'empereur était un devoir quasi sacré de représentation. Il aurait donc été préférable de traduire par « pillage sacré » ou, comme Hélène Jouffroy, par « pillage consacré ».
— On aurait enfin attendu que fût au moins remarqué l'emploi de l'adjectif *uictrix* accordé avec le substantif masculin *cursus*, dans l'expression *uictricem exercitus cursum* (18, 8).

Ces remarques ponctuelles ne doivent toutefois pas faire oublier l'essentiel : l'ouvrage est bon et met à disposition du public hispanophone un des textes les plus énigmatiques de la littérature aulique de l'Antiquité tardive.

François Ploton-Nicollet.

Végèce, *Epitoma rei militaris*. Introd., texte et index par M. D. Reeve (Collection « Oxford Classical Texts ») : Oxford, Clarendon Press, 2004, lx et 180 pages.

Végèce n'est certainement plus un auteur négligé. La dernière édition, fournie par M. D. Reeve en est une belle preuve. Elle succède à celle d'A. Önnerfors (Teubner, 1995). On appréciera particulièrement, dans cet ouvrage, l'apparat critique, entièrement positif, mais volontairement simplifié dans un but de clarté. Le lecteur qui souhaiterait plus de détails sur les variantes orthographiques, sur les leçons de témoins mineurs ou sur les *loci similes*, trouverait, du reste, abondance d'information dans l'édition d'Önnerfors. Un des mérites de Reeve est aussi d'appuyer une partie de ses choix ecdotiques sur l'observation du style de l'auteur, et notamment sur celle des clausules, que Végèce emploie à profusion. Un index morphologique et orthographique (p. 161-172) ainsi qu'un index des noms propres (p. 173-180) pourront s'avérer fort utiles.

L'introduction, assez fournie, est fort précieuse. Concernant l'auteur, dont on sait fort peu de choses, Reeve prend deux positions qui me semblent justes (p. vi-viii) : la première est de réaffirmer que l'auteur de l'*Epitoma* est bel et bien la même personne que celui de la *Mulomedicina*. La seconde concerne le nom de Végèce. D'aucuns avaient voulu le nommer P. Flauius Vegetus (ou Vegetius) Renatus, considérant que *Flauius* était son gentilice ; mais il semble effectivement beaucoup plus probable que l'auteur se soit appelé P. Vegetius Renatus, *Vegetius* étant son gentilice, et *Flauius*, un simple titre honorifique porté par les hauts fonctionnaires du Bas Empire.

Aux pages x-xiv, on trouvera une présentation claire et relativement complète de la réception du texte, depuis le v^e^ jusqu'au ix^e^ siècle. À cette liste de mentions et de citations de l'*Epitoma*, je pense que l'on pourrait ajouter deux passages du *Panégyrique d'Aétius en prose* de Mérobaude. Je crois en effet qu'il faudrait rapprocher Veg., *Mil.*, III, 10, 8 : *ad transitus fluuiorum, ad praecipitia montium, ad siluarum angustias, ad paludum aut uiarum difficultatem...* de Mer., *Pan. Pr.*, frg. IB, l. 3 *sqq.* (éd. Fr. Vollmer, dans MGH, AA, XIV, 1905, p. 8) : *<a>ut situs urbium aut angustias montium <aut uasta> camporum aut fluminum transitus aut <uiarum> spatia...* Je signale, de même, la ressemblance entre Veg., *Mil.*, III, 26, 25-26 : *Qui confidit equitatu aptiora loca quaerat equitibus... Qui confidit pedestribus copiis aptiora loca peditibus quaerat...* et Mer., *ibidem*, l. 5 *sqq.* : *quis pediti, quis <equiti> accommodatior locus... exploras.* La similitude me semble suffisamment caractérisée. Elle est rendue plus évidente encore quand on sait que, dans le texte de Mérobaude, les deux passages cités se trouvent immédiatement à la suite l'un de l'autre. Il me semble qu'il faudrait donc nuancer le propos de Reeve, selon lequel les échos que trouve l'*Epitoma* au v^e^ s. proviennent tous de la partie orientale de l'Empire : Mérobaude écrivait vraisemblablement à Ravenne. En outre, si l'on exclut la possibilité d'une source commune dont se seraient inspirés les deux auteurs, on admettra que c'est Mérobaude qui a emprunté sa formulation à Végèce et non l'inverse : Mérobaude a trouvé dans deux passages distincts de Végèce son inspiration pour une même phrase de son panégyrique, et l'on retrouve ici un procédé d'imitation qui ne lui est pas étranger et qui consiste à remplacer par des parasynonymes certains mots de sa source (*fluuiorum* / *fluminum* ; *aptus* / *accommodatus*). En outre, on ne s'étonnera pas de trouver chez Mérobaude un écho du chapitre 26 du troisième livre de Végèce. Ce chapitre, intitulé *regulae bellorum generales*, est en effet une série de maximes qui, en raison de sa nature même, a toujours été le passage le mieux connu et le plus abondamment cité de l'œuvre. Or cela n'est pas sans incidence sur la datation du traité de Végèce. On avance en effet généralement que les seuls terminus sûrs sont la date de 383, puisque Gratien semble être présenté comme déjà mort par l'emploi de l'adjectif *diuus* (*Mil.*, I, 20, 3), et celle de 450, date à laquelle un certain Fl. Eutropius a corrigé une copie du texte, en y apportant une souscription datée. Or le *Panégyrique en prose* de Mérobaude a probablement été écrit entre 438 et 440, ce qui permettrait de resserrer de dix ans la fourchette chronologique habituellement proposée pour la rédaction de l'*Epitoma*. Du reste, V. A. Sirago (*Galla Placidia e la trasformazione politica dell'Occidente*, Louvain, 1961, p. 465 *sqq.*) et A. Chastagnol (*Végèce et l'Histoire Auguste*, dans *BHAC*, 1971 (1974), p. 55 *sqq.*) avaient tous les deux déjà proposé de ramener le *terminus ante quem* aux environs de 440, pour des raisons différentes de celle que je présente ici.

L'analyse de la tradition médiévale (p. xiv-xxxiv) est particulièrement réussie, et l'on saura gré à l'auteur des notices, courtes et claires, qu'il a consacrées à chacun des principaux témoins et à ce que l'on peut savoir de leur histoire.

L'ouvrage répond donc parfaitement à l'objectif qui est celui de la collection « Oxford Classical Texts », qui est de mettre des textes clairs à disposition d'un vaste public. Reeve y parvient fort bien et s'acquitte de la tâche avec un certain éclat. Son ouvrage méritera d'être le plus souvent possible confronté à celui d'Önnerfors, qu'il ne périme pas.

François Ploton-Nicollet.

VÉGÈCE, *Compendio de técnica militar*. Introd., trad. et notes de D. PANIAGUA AGUILAR (Collection « Letras Universales ») : Madrid, Cátedra, 2006, 399 pages.

La traduction espagnole de l'*Epitoma rei militaris* de Végèce que livre D. PANIAGUA AGUILAR devrait pouvoir rendre service aux chercheurs francophones qui s'intéressent à ce texte, pour peu qu'ils maîtrisent la langue de Cervantès. L'édition critique de référence est celle de M. D. REEVE (« Oxford Classical Texts », 2004), qui est la dernière en date et probablement la meilleure. Le traducteur s'en écarte parfois, et sans en prévenir son lecteur, mais ces variantes sont sans gravité.

L'introduction (100 pages environ) est riche. On y trouvera une bonne présentation biographique de l'auteur (p. 9-27) ; l'épineuse question de la dation de l'œuvre (p. 28-48) est traitée avec soin et prudence. Aux pages 63-77, on trouvera, en guise de contextualisation, un excellent panorama de la littérature militaire gréco-romaine, puis, aux pages 78-100, une histoire très précise de la réception ancienne et médiévale du texte, ainsi qu'une liste précieuse des éditions et des traductions de l'*Epitoma*. La transmission manuscrite est enfin traitée très brièvement (p. 101-103), mais il suffira, sur ce point de consulter l'édition de REEVE. Je ne signale donc que quelques coquilles et maladresses : p. 9 : *Hispania* n'est pas le nom d'une province de l'Empire romain à proprement parler ; p. 61 : corriger *Cato ille *Censorinus* en *Cato ille Censorius* ; p. 74 : le titre latin du traité de tactique d'Arrien est *Acies contra Alanos*, et non **Aciei contra Alanos* ; p. 85 : corriger *Gesta episcoporum *Antissiodorensium* en *Gesta episcoporum Autissiodorensium* ; p. 97 : corriger « Turpin de *Crissbe » en « Turpin de Crissé ».

Pour ce qui est du texte en lui-même, la traduction de PANIAGUA AGUILAR est globalement claire et fiable. Nous signalons toutefois quelques omissions, comme les mots *dumtaxat* et *aestiuis* (p. 151, I, 9, 3), l'adverbe *strenue* (p. 198, II, 5, 5), l'adverbe *semper* (p. 200, II, 6, 2), le génitif *hostium* (p. 233, II, 25, 3), le groupe de mots *ad fossarum opera facienda* (p. 234, II, 25, 6), le substantif *usum* (p. 239, III, prol., 2), le substantif *defensores* (p. 262, III, 7, 10), le participe *conferti* (p. 276, III, 11, 6).

Il y a aussi quelques problèmes d'interprétation et de traduction :

— p. 134-135 (I, 1, 6), on corrigera *fortalecerlos* en *fortalecerlo* et *hacerles* en *hacerle*, puisque ces deux pronoms ne peuvent avoir pour antécédent que le substantif singulier *recluta*, qui traduit le latin *tironem*.
— p. 195 (II, 3, 3), l'expression *diuersis casibus interire* est traduite par *que mueran por diversas causas*. Mais la forme *casibus* n'est pas *causis*. Il faut donc traduire « qu'ils meurent dans différents types d'accidents ».
— p. 196 (II, 3, 9), la proposition *si... emendetur dissimulatio praecedentum* est traduite par *si... se enmienda el desinterés de los últimos tiempos*. Mais la phrase est beaucoup plus riche de sens que cela : puisque Végèce s'adresse à l'empereur, il s'agir de la négligence de ses « prédécesseurs ».
— p. 233 (II, 25, 1 et 2), le parfait *consueuit* a une valeur résultative ; il convient donc de le traduire non pas par l'imparfait *solía*, mais par un présent : « on a coutume de ».
— p. 239 (III, prol., 2), l'expression *peritiae studia* ne signifie pas *una materia de estudio* ; il s'agit en fait de « l'apprentissage de l'habileté ».
— p. 240 (III, prol., 7), l'expression *doctor armorum* ne désigne pas vraiment *un experto*, mais plutôt un « maître d'armes ».
— p. 261 (III, 7, 6), les *expediti equites*, dans le contexte, ne sont pas des *soldados de caballería ligera*, mais plus probablement des « cavaliers qui n'ont pas de

bagages » et qui ont donc les mains libres pour se charger du transport de l'armement des autres.

— p. 262 (III, 7, 10), *agger* est traduit par *empalizada* ; mais l'*agger* n'est pas le *uallum* : il faudrait traduire par « remblai ».

— p. 276 (III, 11, 6), la phrase a été mal comprise par le traducteur. Après avoir expliqué qu'il faut faire sortir l'armée de la ville et la ranger en ordre de bataille sous les murs avant l'arrivée de l'ennemi, Végèce écrit : *Quod si intra ciuitatem manentibus paratus [hostis] aduenerit, aut differatur egressus, aut certe dissimuletur* ; la traduction de Paniagua Aguilar est la suivante : *Y si éste llegara ya preparado para el combate cuando todavía quedan soldados dentro de la ciudad o bien se pospone la salida o bien se finge que se ha pospuesto*. Elle comporte à mon sens trois erreurs. D'une part, dans la situation évoquée par Végèce, c'est l'ensemble de l'armée, et non une partie seulement, qui est encore dans la ville ; il faut donc traduire « quand les soldats sont encore dans la cité », et ajouter à l'espagnol un article défini : *cuando los soldados quedan todavía dentro de la ciudad*. D'autre part, la valeur injonctive des subjonctifs *differatur* et *dissimuletur* n'est pas rendu par les indicatifs espagnols *se pospone* et *se finge*. Enfin, le verbe *dissimulare* ne veut pas dire ici « feindre de retarder (la sortie) », mais l'effectuer « en cachette ».

— p. 306 (III, 24, 14), la phrase *Carroballistas... post aciem conuenit ordinari* est traduite à contresens par *Conviene colocar por delante de la formación carrobalistas*. C'est bien derrière la ligne de front que Végèce recommande de placer les pièces d'artillerie, probablement parce que, montées sur des véhicules, elles pouvaient tirer au-dessus des lignes d'infanterie, et atteindre, en tir plongeant, celles de l'ennemi.

— p. 310 (III, 26, 23), Végèce compare le sixième système tactique à la forme d'une broche (*in similitudinem ueri*). Le substantif *uerum* (ou *ueru*) peut aussi désigner une lance, ce qui explique la traduction espagnole (*en forma de lanza*), mais ce n'est probablement pas le cas ici.

— p. 332 (IV, 9, 5), l'expression latine *ad cataractas tegendas aliaque machinamenta siue munimina* est traduite ainsi : *para recubrir los rastrillos y para construir otros artefactos y dispositivos de defensa*. Or l'adjectif verbal *tegendas*, malgré son accord *cum proximo uerbo*, me semble porter aussi bien sur *machinamenta* et sur *munimina* que sur *cataractas*.

— p. 351 (IV, 25, 6), le verbe *obruere* est traduit par *rodear* ; mais dans ce passage, où Végèce recommande de monter sur les toits aux habitants d'une ville où l'ennemi vient de pénétrer, il s'agit plutôt des les « harceler » de projectiles que de les « encercler ».

— p. 359 (IV, 32, 2), l'expression latine *excepti ceteris nautarum officiis* est traduite à contresens : *aparte de las demás obligaciones de los marineros*. Il faut comprendre que les personnes concernées étaient « exemptées des autres devoirs des marins ».

— p. 378 (IV, 45, 2), la proposition *si pro nostris est reuma* est, elle aussi, traduite à contresens par l'espagnol *si nuestros hombres van contra marea*. Au contraire, il faudrait traduire « si la marée est favorable aux nôtres ».

— *ibidem* : dans la proposition *si nihil suspicantes dormiunt inimici*, le traducteur a omis de traduire le substantif *inimici* (*si duermen sin ningún recelo*), poussant au contresens son lecteur, qui pense que le sujet est *nostri*.

Je réserve une place particulière à deux expressions récurrentes qui ont été mal comprises du traducteur.

— La première concerne l'emploi de l'adjectif *campester*, employé par Végèce, en *iunctura* avec les substantifs *meditatio* (I, 1, 6), *exercitium* (I, 3, 4) et *exercitatio* (I, 20, 3). Paniagua Aguilar traduit dans le premier cas *preparación en el campamento* (ce qui est un faux-sens, puisque *campester* n'est pas *castrensis*), dans le deuxième cas *trabajo en el campo* (mais *campester* n'est pas non plus *rusticus*), dans le troisième cas *maniobras de campo* (ce qui est peu clair). En fait, l'adjectif *campester* est l'exact correspondant du génitif *Campi* (s.-e. *Martii*), et ne peut, à mon sens, se traduire dans ce contexte que par l'adjectif français « militaire » : il s'agit, dans tous ces cas, de « préparation militaire » ou d'« entraînement militaire ».

— La seconde expression idiomatique, *ad pilam uenire*, ne me semble attestée que chez Végèce, qui l'emploie deux fois, en I, 20, 23 (*cum ad pilam, ut appellant, uenitur*) et en III, 14, 13 (*cum ad spathas et ad pilam, ut dicitur, uentum fuerit*). Paniagua Aguilar traduit, dans le premier cas, *cuando se llega al pilo, como dicen ellos* et, dans le second, *cuando se llega a las espadas y a las lanzas, como se suele decir*. Mais *pilam* ne saurait être une forme du substantif *pilum*. En outre, le contexte même s'oppose à une interprétation de ce type, puisque Végèce situe cette phase du combat après celle des échanges de traits, qui est justement celle où l'on utilise le pilum. En fait, dans les deux cas, par une incise (*ut appellant / ut dicitur*), l'auteur indique à son lecteur qu'il emploie une expression imagée et courante. Le substantif *pila* désigne, entre autres choses, en latin, le « mortier ». Dans le contexte du combat, il s'agit donc du moment où les lignes de fronts se heurtent et se mêlent, comme les différents ingrédients dans le mortier de l'apothicaire. On pourrait donc traduire : « quand on en vient à la mêlée ».

La traduction espagnole est abondamment annotée. Il s'agit le plus souvent d'élucidations destinées à permettre l'accès au texte à un large public, rarement de commentaires érudits. Là encore, on corrigera quelques erreurs :

— p. 184, n. 126 : il ne s'agit pas de la bataille de **Trebias*, mais de celle de la Trébie (*Trebia*), qui est un cours d'eau et non une ville.

— p. 244, n. 265 : La date approximative de -120 n'est pas celle de la naissance de Mithridate Eupator, mais celle de son avènement. Il était né environ en -132. La date de sa mort est -63 et non -62.

— p. 304, n. 340 : La seconde bataille des Thermopyles et celle de Magnésie du Sipyle furent des défaites et non des victoires pour Antiochus le Grand. La bataille de Magnésie est clairement datable de -189.

L'ouvrage comporte, sous forme d'annexes, une chronologie des principats depuis celui d'Auguste jusqu'à celui de Justinien (on corrigera la date de la mort de Constance II, qui est 361 et non 360), ainsi qu'une carte de l'Empire romain tardif. Cette dernière est de mauvaise qualité : elle ne rend pas compte de la division de l'Empire en diocèses ; les provinces de Bretagne, d'Égypte et d'Orient ne sont pas représentées ; il n'est pas rendu compte de la partition de la Phrygie et de la Cappadoce ; il faut aussi corriger un certain nombre d'erreurs dans les noms de provinces (**Isiria* pour *Istria* ; **Liconia* pour *Licaonia*) et de villes (**Tacinum* pour *Ticinum* ; **Lauricam* pour *Lauriacum* ; **Siscra* pour *Siscia*).

En résumé, malgré un certain nombre d'inexactitudes et d'erreurs, ce volume offre une traduction de plutôt bonne qualité et rend ainsi l'*Epitoma* de Végèce accessible à un large public hispanophone. On ne peut que souhaiter qu'une traduction française de ce traité soit, sur ce modèle, rapidement élaborée et imprimée.

François Ploton-Nicollet.

Gernot KRAPINGER, [Quintilian], *Die Bienen des armen Mannes (Grössere Deklamationen, 13)* : Cassino, Edizioni dell'Università degli Studi di Cassino, 2005, 185 pages.

La publication des *Declamationes maiores* attribuées à Quintilien, se poursuit régulièrement aux éditions de l'Université de Cassino avec la parution de ce volume consacré à la *Déclamation 13* : Les abeilles du pauvre. Comme dans les ouvrages précédents, une introduction (p. 15-28) expose brièvement les questions générales posées par la déclamation et en décrit la structure. Une place particulière est faite au droit romain ; elle est nécessaire pour un texte qui contient de véritables questions juridiques, pour lesquelles il faut opérer un rapprochement avec les écrits des juristes : un bref exposé sur la *lex Aquilia* permet de mieux comprendre l'action en dommage (*damnum iniuria datum*) intentée par le pauvre contre le riche. En outre, il n'est pas inutile pour éclairer le texte de connaître la question de l'acquisition de la propriété par *occupatio* et les analyses des juristes romains qui classent les abeilles dans la catégorie des bêtes sauvages, tout en reconnaissant qu'elles peuvent s'éloigner mais ont l'habitude de regagner leur ruche. Suivent le texte latin et la traduction présentée en regard (p. 30-65), puis un commentaire très détaillé (p. 67-157). Les notes mêlent questions d'établissement du texte, examen de l'argumentation et des techniques rhétoriques, explication des allusions juridiques, remarques linguistiques et sémantiques, mais aussi rappel des réminiscences littéraires, en particulier des échos virgiliens. La variété et la diversité de ces indications révèlent le sérieux et la minutie de l'ensemble ; plusieurs corrections intéressantes sont suggérées, la traduction est dans l'ensemble précise, la problématique juridique clairement exposée, mais l'aspect littéraire n'est pas négligé. Il s'agit donc d'un travail d'un grand intérêt.

Michèle DUCOS.

AUGUSTINE, *De bono coniugali ; De sancta uirginitate*. Edited and translated by P.G. WALSH, (Collection « Oxford Early Christian Texts ») : Oxford. Clarendon Press, 2001, XXIV et 164 pages.

Certaines œuvres d'Augustin, considérées comme mineures ou traitant de sujets délicats, ne connaissent pas toujours les faveurs de la recherche. Il convient donc de saluer l'initiative de P.G. WALSH qui édite ces deux œuvres « morales » que sont le *De bono coniugali* et le *De sancta uirginitate*. Ce travail répond aux exigences de la collection « Oxford Early Christian Texts », qui vise à offrir des textes majeurs de la patristique dans une édition bilingue avec un apparat critique sélectif, une introduction et de brèves notes explicatives. Il vient combler une lacune, en procurant une édition commentée récente fondée sur la dernière édition critique, datée de 1900, due à J. ZYCHA (« *CSEL* »,41). P.G. WALSH s'appuie sur les conclusions de ce dernier, tout en apportant à son texte dix-huit corrections au total (voir Appendice 3), signalées dans le texte par un astérisque ; un apparat critique limité prend en compte les quatre manuscrits principaux ainsi que le texte de la *Patrologie Latine*, qu'ont repris en 1948-1949 G. COMBÈS et J. SAINT-MARTIN dans la collection de la « Bibliothèque Augustinienne », vol. 2 et 3. On retiendra par exemple en *bono coniug.* 3, 3, p. 8 : *Intercedit quaedam grauitas feruidae* uoluptati (*CSEL* et *PL* : uoluptatis*)*.

Cette édition se caractérise par sa commodité de lecture et sa clarté, comme l'attestent les appendices : L'Appendice 1 reproduit les *Retractationes* II, 22-23,

livrant le contexte de rédaction de ces deux traités, écrits l'un après l'autre. L'Appendice 2 dresse la liste des citations bibliques d'Augustin qui diffèrent du texte de la Vulgate, et se trouve complété par un index des citations bibliques (p. 159-161). Enfin un index général donne les notions et les noms propres les plus importants.

L'Introduction (p. IX-XXXII) traite les questions essentielles, et fait place au contexte historique, aux enjeux sociaux et anthropologiques, ainsi qu'aux interprétations scripturaires. L'A. rappelle d'abord les éléments de l'expérience personnelle d'Augustin : avant la conversion marquée par l'allégorie de *Continentia* dans les *Confession*s, il y eut le long concubinage avec la mère d'Adéodat, et l'adhésion au manichéisme, qui professait l'hostilité au mariage et à sa finalité procréatrice. L'opposition à ces thèses est une clé de ces traités, tout autant que la volonté de combattre les théories de Jovinien mettant à égalité mariage et virginité consacrée, ou celle de rectifier les excès de Jérôme stigmatisant les *molestiae nuptiarum* (p. XVIII-XX).

L'A. confronte ensuite le mariage chrétien aux données traditionnelles du mariage à Rome — qu'il oppose au rigorisme stoïcien ; il souligne la rupture représentée par l'expansion du culte de la virginité consacrée au IV^e^ siècle (p. XII-XIV). Les deux sources de la réflexion d'Augustin sont donc l'*auctoritas scripturarum*, et singulièrement les Epîtres de Paul (1 *Co*. 7), ainsi que ses prédécesseurs (Tertullien, Cyprien, et surtout Ambroise, avec le *De uirginibus*). Enfin se trouve retracé le déroulement de l'argumentation des deux traités (p. XX-XXX), qui affirment la bonté du mariage — institution d'origine divine comportant trois biens (*proles*, *fides* et *sacramentum*, dont le second est central, p. XXIV) — mais qui demeure cependant d'une dignité inférieure à l'excellence de la virginité consacrée.

La datation de ces traités est controversée : L'A. retient la date de 401 en s'appuyant sur l'ordre des *Retractationes* (Introduction, p. IX), et contrairement à M. F. Berrouard (« *De bono coniugali* », *Augustinus Lexikon*, t. I, 659), qui a défendu une datation plus haute (397), la rédaction du *De Bono coniugali* ne correspond pas nécessairement selon lui au moment de la condamnation de Jovinien (393), mais traduirait simplement l'influence persistante de ce dernier (Appendice I, note 2). Signalons à ce sujet les récentes suggestions de P.-M. Hombert (*Nouvelles Recherches de chronologie augustinienne*, Paris, Etudes Augustiniennes, 2000, p. 106 *sq*.) en faveur d'une publication tardive, vers 412, qui expliquerait la tonalité « antipélagienne » de certains passages, tonalité que P. G. Walsh lui-même ne manque pas de relever (Introduction, p. XXIX), mais sans préciser ce qu'Augustin peut connaître du pélagianisme en 401 (p. 138, n. 149).

Comme le montre la bibliographie sélective (p. XXIII-XXIV), l'A. met à profit les acquis de la recherche anglo-saxonne en histoire sociale et en anthropologie religieuse, voire dans le domaine des *Gender Studies*, sans ignorer l'essentiel des travaux francophones (p. XXIV il faut lire É. Schmitt et non *K*. Schmitt). La traduction, rigoureuse et claire, est agréable à lire. Les enjeux du texte sont mis en lumière par des notes nombreuses concernant le contexte historique aussi bien que théologique (portant sur des thèmes doctrinaux majeurs, comme *libido*, note 19 ; *sacramentum*, note 35), ou le vocabulaire (*temperamentum*, note 15).

L'arrière-plan scripturaire est toujours mis en exergue ; et l'importance du texte latin utilisé par Augustin ressort par exemple en 1 *Co*. 7, 26, où la leçon *propter praesentem necessitatem* mène à une interprétation autre que celle de l'imminence d'un Second Avènement (p. XVI ; cf. *De sancta uirginitate* 14, 14, p. 80, n. 26). Un regret cependant : le thème complexe de la « Bible d'Augustin » (p. XXX-XXXI), de l'*Itala* notamment, aurait peut-être mérité un traitement plus

nuancé, renvoyant aux travaux de P. Bogaert et aux contributions à l'édition de la *Vetus Latina* par l'Institut de Beuron. Ces quelques réserves n'entament en rien les qualités de cette édition désormais indispensable, et qui contribue à renouveler l'intérêt de ces deux traités.

Anne-Isabelle Bouton-Touboulic.

Gautier de Châtillon, *Saints' Lives by Walter of Châtillon : Brendan, Alexis, Thomas Becket*, Introd., éd., notes et appendice par Carsten Wollin (Toronto Medieval Latin Texts, 27) : Toronto, *Pontifical Institute of Mediaeval Studies* pour le *Center for Medieval Studies* de l'Université de Toronto, 2002, 102 pages.

Carsten Wollin, qui a publié en 1998 l'édition critique des *Carmina* de Pierre de Blois (C.C.C.M., 128), procure à ses lecteurs avec le présent volume une édition de travail des *Vies* rythmiques anomymes des saints Brendan (BHL 1445 : 312 quatrains, p. 7-48), Alexis (BHL 297 : 186 quatrains, p. 49-72) et Thomas Becket (BHL 8221, version : 141 strophes — des quatrains essentiellement et quelques sizains — p. 73-96). En effet, conformément à la philosophie de la collection des *Toronto Medieval Latin Texts*, qui publie des éditions spécialement destinées aux étudiants, pour chacune des trois *Vies*, le texte d'un seul manuscrit est reproduit sans apparat critique ni modification de l'orthographe ni de la syntaxe, mais avec des notes textuelles regroupées en fin de volume, p. 97-100 et une annotation infrapaginale qui explique les obscurités de certains vers ou indique la source de certains autres. Les *Vies* de Brendan et Alexis sont éditées d'après le seul manuscrit complet, Londres, British Library, MS. Cotton Vespasian D. ix, fol. 2ra-10rb et 213ra-218vb respectivement (fin xiii^{e}-début xiv^{e} **siècle**), **celle de Thomas Becket d'après le manuscrit le plus complet, Vatican, B.A.V., MS. Reg. Lat. 344, fol. 47rb-50rb (ca 1200). Les trois textes sont en outre munis d'intertitres dans la marge droite et, pour les deux premiers, de l'indication des passages correspondants dans leurs modèles : le** *Voyage de saint Brendan* de Benedeit et la *Nauigatio sancti Brendani abbatis* pour la *Vie* rythmique de Brendan, la *Vita prima* en prose (BHL 287) pour la *Vie* en vers de saint Alexis. Pour la *Vie* de Thomas Becket, écrite environ deux ans après l'assassinat de l'archevêque dans la cathédrale de Cantorbéry le 29 décembre 1170, des rapprochements avec les autres *Vies* contemporaines de Thomas Becket sont indiqués dans les notes infrapaginales. À quelques très rares exceptions près, les trois poèmes sont écrits en quatrains rimés de vers goliardiques (7pp + 6p selon le schéma de Dag Norberg).

Certains traits stylistiques communs entre ces trois *Vies* anonymes et les œuvres de Gautier de Châtillon (ca 1130-1200) incitent C. Wollin à attribuer les trois textes à l'auteur célèbre de l'*Alexandreis*. Bernhard Bischoff († 1991) avait déjà découvert des parallèles stylistiques entre la *Vie de saint Brendan* et un sermon de Gautier de Châtillon prononcé à l'université de Bologne vers 1174, comme l'a expliqué G. Orlandi dans un article paru en 1994. En outre, l'auteur de la *Vie de Thomas Becket* fait allusion à son nom avec les lettres G et S, que A. G. Rigg a suggéré de développer en *Gualterus*. Ces indices et quelques autres paraissent suffisants à C. Wollin pour attribuer les trois *Vies* à Gautier de Châtillon, même si les cinq pages d'introduction de la présente édition ne lui permettent pas de développer plus amplement son argumentation. C. Wollin se propose donc d'y revenir plus longuement dans l'édition critique de ces textes à paraître dans le volume 167 du C.C.C.M. En attendant sa publication, les lecteurs impa-

tients peuvent se reporter à l'appendice final (p. 101-102), qui contient une liste des passages parallèles des trois *Vies* avec les œuvres de Gautier.

Quoi qu'il en soit de l'attribution de chacune de ces *Vies* rythmiques à Gautier de Châtillon, les étudiants, mais aussi le reste des lecteurs, disposent avec ce volume d'une édition de travail maniable, dont les notes sont fort éclairantes.

Olivier Szerwiniack.

Alexander Andrée, *Gilbertus Universalis : Glossa ordinaria in Lamentationes Ieremie prophete. Prothemata et Liber I.* A Critical Edition with an Introduction and a Translation, Acta Universitatis Stockholmiensis, Studia Latina Stockholmiensia LII : Stokholm, Almquist & Wiksell International, 2005, xiv + 323 pages, 3 planches.

Incontournable par son ampleur et par l'influence qu'elle n'a cessé d'exercer tout au long du Moyen Age, la *Glossa ordinaria* demeure pourtant fort peu étudiée d'un point de vue scientifique : non seulement l'incertitude demeure quant aux circonstances précises de sa composition et à l'identité des glossateurs eux-mêmes, mais rares sont les livres ayant fait l'objet à ce jour d'une édition critique. C'est là une lacune à laquelle le présent travail vient remédier en présentant l'édition critique, accompagnée d'une abondante introduction, des *prothemata* et du premier livre de la *Glossa ordinaria* sur le Livre des Lamentations, compilée au début du XII^e^ siècle par Gilbert l'Universel.

La première partie de l'ouvrage offre ainsi un panorama détaillé de ce travail de longue haleine que fut la compilation de la Glose, rappelant en particulier le rôle de berceau joué par l'école de Laon (au sein de laquelle la contribution capitale d'Anselme est soulignée), tout en insistant sur le déploiement diachronique que pourrait dissimuler le caractère monumental de l'entreprise : loin de constituer une seule réalisation homogène, la Glose est ainsi formée de couches successives dont l'auteur entreprend opportunément de détailler certains aspects, offrant par là-même au lecteur une utile synthèse sur cette question complexe. La Glose occupe en effet une place charnière dans l'histoire intellectuelle et religieuse du Moyen Age : fruit des compétences bibliques de plusieurs générations de clercs qui, de l'époque carolingienne jusqu'à la fin du XII^e^ siècle, ont travaillé à la compilation et à la classification d'un imposant matériau biblique et exégétique, la Glose constitue un outil pédagogique fondamental qui rendra possible l'essor de la pensée scolastique, devenant très rapidement un classique auquel peu de modifications significatives seront apportées, si l'on excepte les contributions individuelles d'un Pierre Lombard ou d'un Nicolas de Lyre, lesquels rajouteront une couche d'élaboration supplémentaire sans intervenir sur les strates les plus anciennes.

Sur fond d'une présentation générale qui ne peut que laisser entrevoir les contours de ce vaste projet collectif, les traits originaux de la Glose sur les Lamentations apparaissent avec un relief saisissant, au premier rang desquels l'absence d'anonymat, l'identité du glossateur, Gilbert l'Universel, faisant l'objet d'une courte mais dense biographie. Rompu aux méthodes d'exégèse biblique de l'école de Laon, Gilbert était également versé dans le droit canon et la rhétorique, disciplines qu'il enseigna sans doute à Auxerre en même temps que la théologie. Cet intérêt pour la rhétorique cicéronienne oriente ainsi de manière décisive son travail de compilateur : sa source principale, le commentaire du carolingien Paschase Radbert, se trouvera enrichi de nombreux développements consacrés aux *loci* rhétoriques, selon une technique étudiée ici avec beaucoup de soin.

Mais là n'est peut-être pas l'essentiel. En effet, première étape d'une entreprise de grande ampleur qui devrait aboutir à l'édition des cinq livres du texte, l'ouvrage d'A. Andrée se veut avant tout pionnier par sa méthode, respectueuse de la forme originale du texte et de sa mise en page sophistiquée, dont l'orientation herméneutique se voit du même coup valorisée. Ainsi, l'auteur parvient avec bonheur à concilier l'organisation hiérarchisée de la page glosée, son système complexe de notes marginales, intralinéaires et *middle* (catégorie dégagée par l'auteur), avec les exigences d'une édition moderne, qui ne peut s'accommoder de ce genre de subtilités. A ce titre, on ne saurait louer suffisamment le traitement méticuleux dont fait l'objet le texte même de la Glose, établi avec la plus grande rigueur sur la base d'un dossier documentaire particulièrement fourni, mettant en valeur la pertinence de la démarche dans le choix des principaux témoins (sur un ensemble de 86 manuscrits, la plupart rassemblés par l'auteur). Rompant avec le parti pris d'une présentation compacte, sinon confuse, du texte latin, A. Andrée choisit de mettre en valeur, au moyen d'une mise en page particulièrement soignée et aérée, la stratégie herméneutique du texte qui permet au lecteur d'accéder simultanément au texte biblique et aux différents niveaux d'interprétation qui l'entourent, parmi lesquels il peut dès lors circuler à nouveau librement.

En regard du texte latin est également proposée une traduction anglaise dont on notera l'excellente tenue d'ensemble ainsi que la précision — initiative particulièrement heureuse dans le cas d'une œuvre aux contours logiques parfois difficiles à appréhender. Enfin, on notera le soin apporté à la réalisation de l'apparat critique, qui se signale par sa lisibilité et la pertinence de ses choix, rendant possible une reconstitution précise des deux recensions du texte étudiées en introduction.

On ne peut donc que saluer la contribution d'A. Andrée qui, par ce travail à la fois rigoureux et novateur, vient combler une lacune importante et ouvre de ce fait des pistes de recherche stimulantes sur un sujet encore largement méconnu.

I. Fabre.

Los pronósticos médicos en la medicina medieval : el Tractatus de crisi et de diebus creticis de Bernardo de Gordonio, ed. trad. comm. Alberto Alonso Guardo : Valladolid, Secretedario de Publicaciones e Intercambio Editorial, Universidad de Valladolid, Valladolid, 2003, Seria Lingüística y filología, n° 54, 514 pages.

L'édition qu'offre ici Alberto Alonso Guardo (la première édition critique) du traité de Bernard de Gordon (fin du XIII^e^ siècle) ajoute un beau fleuron au corpus des médecins latins du Moyen-Age, qui doit tant à l'École de Valladolid. L'auteur édite le texte et le traduit en espagnol, mais aussi le présente et de façon très riche et pénétrante. Une première partie envisage Bernard dans son milieu culturel. La suivante situe le traité comme œuvre scientifique et pédagogique. Puis vient l'étude du texte et de sa tradition manuscrite. Puis encore l'édition critique, avec traduction et notes, suivie d'un glossaire et d'index, pour finir par une bibliographie de 13 pages (manuscrits et éditions, textes antiques et médiévaux, ingrédients des médicaments composés et vocabulaire médical, latin médiéval, bibliographie générale).

Ce traité n'a pas la célébrité du *Lilium medicinae*, et le lecteur aurait aimé avoir une idée de ce qui l'attendait avant de se lancer dans la lecture du *tractatus*, mais

c'est là un péché véniel puisque, en fin de compte, on trouve tout, mais seulement pas à pas. Bernard entend ici exliquer à ses confrères comment parvenir à un pronostic correct, et divise son traité en cinq parties : 1. Pronostic selon les maladies. 2. Pronostic selon la saison, les usages locaux, l'âge du sujet, la région, les vents et le tempérament. 3. Selon les moments paroxystiques (mode de début, paroxysmes au cours de la maladie). 4. Selon les symptômes, et 5. Définition et types des crises et des jours critiques, notion cardinale pour la compréhension de cette médecine médiévale (4e, 7e, 11e et 14e jours où se produit une crise qui aura une issue favorable).

Qui était donc Bernard de Gordon ? Né dans une ville de France plutôt que dans un village anglais, il étudie, travaille et enseigne à Montpellier. Ses premiers traités (dont celui-ci, terminé le 25 janvier 1295) sont à visée pragmatique et très didactiques, alors que ses travaux plus tardifs sont plus spéculatifs et parfois franchement verbeux et mal organisés. Celui-ci devait séduire les confrères, car un bon pronostic protège le malade et assure la gloire du médecin, en lui assurant une clientèle fidèle et confiante et en lui recrutant des élèves. C'est ainsi que ceux-ci pourront se laisser séduire par la façon dont il présente les fièvres et la chaleur du corps, chaleur innée source de vie, mais aussi chaleur détournée de son but naturel dans les fièvres. En cela, Bernard est le successeur d'un Hippocrate et d'un Galien, récupérés par l'École de Montpellier.

Quelle fut sa « réception » ? Pour répondre à cette question, M. Alonso Guardo répertorie et examine les manuscrits (59 en tout) et les éditions du texte (10 en latin, des xve, xvie et xviie siècles), et s'intéresse même aux traductions dont il a bénéficié. Il semble que la partie du traité relative aux circonstances géographiques et personnelles ait connu plus de variantes que les parties plus théoriques, et l'on ne s'en étonnera pas puisqu'il s'agit d'un traité en quelque sorte utilitaire que les scribes avaient tendance à modifier en fonction de leur propre environnement et de leurs propres usages : ce processus est banal dès la fin de l'Antiquité.

Je ne suis pas en état de juger de la qualité de la traduction espagnole, mais je lui fais confiance en fonction du reste du livre, qui comporte aussi un très utile glossaire des substances médicinales, souvent très difficiles à reconnaître, et un *index locorum*.

On ne saurait être trop reconnaissant à M. Alonso Guardo et à ses maîtres et collègues de Valladolid, membres du groupe *Speculum Medicinae* (E. Montero Cartelle, A.I. Martin Ferreira, J.I. Blaco Pérez, P. Conde Parrado, Mª. T. Santamaria Hernandez), tous sensibles tant à l'histoire de la langue médicale et à son histoire, qu'aux réalités de la vie et de la maladie, au Moyen-Age et après. Notre auteur a lui-même déjà publié « Los *Aphorismi extravagantes* y el *Regimen podagre* de Arnaldo de Vilanova. Estudio comparativo », dans les *Actas del II Congreso Hispánico de Latín Medieval (León, 11-14 de Noviembre de 1997*), León, Universidad, 1998, p. 201-209. « *Trota tamquam magistra*, estado de la cuestión de la obra ginecológica transmitida bajo el nombre de Trótula », dans A. Mª. Aldama et al., eds., *La Filología Latina hoy. Actualización y perspectivas, Madrid*, Sociedad de Estudios Latinos, 1999, I, p. 599-606. Et « *Febris augmastica*, *febris homotena* y *febris epaugmastica*. Origen y evolución de tres términos aplicados a la fiebre durante la Edad Media », dans les actes du *XI Congreso de la Federación Internacional de Estudios Clásicos*, Atenas, 2001, p. 24-37. Et certains travaux m'ont sans doute échappé.

Personnellement, je suis toujours à la recherche des formations en *-osus* et j'ai eu le plaisir d'en découvrir un certain nombre, mais aussi l'occasion de douter du sens prêté ici au mot *uirus* ! J'ai trouvé incommodes les titres courants, mais on ne

peut que se réjouir en général de ces beaux résultats, qui n'intéresseront pas seulement le médiéviste ou le latiniste, mais aussi l'historien de l'enseignement, l'historien de la médecine et le médecin cultivé.

Danielle Gourevitch.

Histoire littéraire

Jacques Gaillard, René Martin, *Anthologie de la littérature latine*, préface de Jacques Gaillard : Paris, Gallimard, Folio Classique n° 4272, 2005, 575 pages.

On pourrait croire que la constitution d'une anthologie, de quelque littérature que ce soit, est une tâche facile, pour peu que l'on fasse appel à un spécialiste du domaine concerné : en fait il n'en est rien. Si le recueil que nous offrent J.G. et R.M. est une réussite éclatante, il le doit certes à la grande expérience et à l'enthousiasme de nos collègues, mais aussi au fait qu'ils ont réfléchi à l'avance, et très soigneusement, à la définition même de l'ouvrage à entreprendre. Il en découle plusieurs caractéristiques. La première est que cette *Anthologie* n'est pas bilingue. Il semblerait que ce soit là un inconvénient, tant il est vrai que les lecteurs se trouvent ainsi privés de la comparaison immédiate et facile avec les textes originaux. Mais il faut bien voir que le lectorat de la collection Folio Classique n'est guère soucieux de se reporter aux textes latins, si tant est qu'il en soit capable. À quoi l'on peut ajouter que la formule retenue permet de citer deux fois plus de textes pour un même nombre de pages, ce qui est un avantage important. Le deuxième caractère de la nouvelle *Anthologie* est de se limiter à la littérature latine classique. C'est un choix qui se défend fort bien. Nous regrettons seulement que l'on parle dans ces conditions de 'littérature latine' tout court. Nous faisons partie de ceux qui considèrent que cette littérature s'étend des origines jusqu'à Isidore de Séville à tout le moins, et même jusqu'à Charlemagne. Mais nous savons aussi que les deux options en présence relèvent de choix que l'on pourrait presque qualifier de philosophiques, et qu'il n'a jamais été possible de convertir les tenants de l'une aux arguments de l'autre. Bornons-nous à constater avec satisfaction qu'en se limitant à un domaine plus restreint, nos deux collègues se sont donné la possibilité d'offrir une sélection de textes plus large pour chaque auteur cité. Même conclusion pour le troisième caractère : non contents de s'arrêter à Apulée, J.G. et R.M. ont rejeté dans les ténèbres extérieures les œuvres qui ne leur ont pas donné le frisson sacré, celui que procure, paraît-il, la 'vraie' littérature. Ce genre de discrimination surprendrait beaucoup les Anciens, qui se montraient plus accueillants et sans doute plus objectifs. Varron, Manilius, Quintilien, qui font partie des exclus, sont-ils des écrivains aussi indignes que cela ? Toute la question est de savoir si une anthologie a pour mission d'informer ses lecteurs ou seulement de leur faire connaître les goûts de son (ses) auteur(s).

Et justement, dans une préface bien enlevée et amusante à lire, J.G. explique que l'ambition des deux auteurs n'était pas d'écrire une sorte d'histoire de la littérature latine par les textes, car ils se sont laissés guider dans leurs choix, non par l'importance réelle ou supposée de tel auteur ou de telle œuvre, mais par le plaisir éprouvé ou l'émotion ressentie. Le tout s'accompagne d'une attitude assez critique, pour ne pas dire négative, face à l'idée d'une histoire de la littérature ; en quatrième de couverture, il est même dit que la nouvelle *Anthologie* « n'entend point ressasser » une telle histoire (*sic*). Outre que nous n'avons jamais eu l'impression, personnellement, de ressasser, nous avons voulu voir quel résultat avait pro-

duit une conception en quelque sorte hédoniste des critères de sélection. Et là, ô divine surprise : les 'chapeaux' qui coiffent la présentation de chaque auteur sont d'un parfait classicisme, et les pages retenues sont à 95 % celles-là mêmes qui figurent dans les recueils de morceaux choisis, et en tout cas dans toutes nos mémoires. (Parmi les rares exceptions, Juvénal, dont les textes choisis ne sont pas les plus habituellement cités.) Oui, si J.G. et R.M. égratignent volontiers les notions d'académique et d'universitaire, leurs goûts sont parfaitement universitaires et académiques, et, dirons-nous, c'est tant mieux : leur *Anthologie* y gagne en solidité et en fiabilité. Il reste que subsistent parfois, dans le détail de la présentation, de curieuses traces d'une attitude qu'on pourrait qualifier d'anti-historique. Quel avantage pouvait-il y avoir à citer cinq passages des *Métamorphoses* d'Apulée, extraits successivement et dans l'ordre des livres III, XI, II, X et V ? Pour les autres auteurs, la chronologie et la structure des œuvres sont généralement respectées à quelques détails près. Et parmi les traces d'anti-académisme, nous relevons l'affirmation, p. 264, selon laquelle aucun « traité académique » n'a jamais dit que Sulpicia était pour nous « la seule plume féminine de l'Antiquité classique latine ». Nous l'avons dit à la p. 188 d'une *Littérature* qui, de ce fait, ne sera pas classée parmi les traités académiques...

Les traductions proposées par J.G. et R.M. sont en prose pour les textes latins en prose, ainsi que pour les passages en sénaires iambiques chez Plaute et Térence ; tous les autres textes latins en vers sont traduits en vers français. Ce choix nous paraît irréprochable. Les hexamètres sont traduits en alexandrins, tout comme les distiques élégiaques ; pour ces derniers on a eu recours à des artifices typographiques afin de les distinguer des tirades en hexamètres seuls. Tous les autres types de vers ont été traduits en vers français de longueur variable : pari audacieux, mais seule solution, si l'on veut faire entrevoir à des profanes la complexité et la richesse de la métrique gréco-latine. Les traductions de la poésie lyrique d'Horace - en strophes de quatre vers, s'il vous plaît - sont de ce point de vue d'une virtuosité éblouissante. Nous serons nettement moins enthousiaste pour les extraits en prose, qui ne permettent guère de voir les différences de langue et de style des œuvres originales, contrairement à ce que promettent les traducteurs. Mais peut-être était-ce une tâche quasi impossible. Nous ferons cependant une exception pour Pétrone, où les différences de langue entre les personnages sont bien rendues, au risque, il est vrai, de forcer parfois le trait.

Les défaillances typographiques sont peu nombreuses, eu égard à la longueur de l'ouvrage. Une seule méritait d'être citée : p. 550, *ut renatus quodam modo statim sacrorum obsequio desponderetur* (Apul., *Met.* XI, 16), traduit par : « à peine rené, il est déjà promis au sein ministère du culte. » Nous nous perdions en conjectures sur l'origine de ce lapsus ; et voici que René Martin nous faisait aimablement parvenir une liste d'errata dont il sera tenu compte dans la prochaine réimpression de l'ouvrage ; nous n'aurons plus l'occasion, alors, de sourire de ce « sein » que nous ne saurions voir...

Mais laissons ces détails. L'*Anthologie* de J.G. et R.M. est un vrai chef-d'œuvre, et les remarques que nous nous sommes permis de formuler n'avaient pas d'autre but que de souligner l'effort d'objectivité de notre jugement. Cette objectivité n'a pas été troublée par le plaisir de la lecture, qui découle lui-même de celui qu'ont ressenti les auteurs en réunissant leur moisson. Car la tonalité jubilatoire de leur entreprise a quelque chose de communicatif, et nous y avons été sensible nous-même. Alors, c'est bien simple : si vous avez des enfants, des voisins, des amis qui n'aiment pas le latin, qui le trouvent triste et poussiéreux, offrez-leur ce livre : il ne coûte pas trop cher, et il les fera sûrement changer d'avis.

Hubert ZEHNACKER.

Maurizio Bettini, *Classical Indiscretions. A millenial enquiry into the state of the Classics*, translated by John McManamon, edited by Rebecca Langlands : London, Duckworth, 2001, 160 pages, index.

Une première édition, en italien, est parue en 1995 chez Einaudi sous le titre *I classici nell'età dell'indiscrezione*. C'est un essai souvent provocant, où Maurizio Bettini s'interroge sur la place des auteurs classiques à l'époque contemporaine. Pour l'auteur, s'ils constituent un « langage commun » que nous partageons avec le passé, mais aussi avec tout ce qui en découle actuellement, et si on peut les appeler à l'aide pour les questions d'aujourd'hui, leur accès est singulièrement brouillé. Notre époque est celle de la futilité et il n'est pas anodin qu'un chercheur japonais ait fait de Sisyphe — qui est le symbole de la vanité de l'action humaine — plutôt que d'Hercule ou d'Ulysse le héros moral de notre temps.

Partant de la commémoration du bimillénaire, l'auteur porte sa réflexion sur la mémoire et l'écriture. Avant l'écriture, la culture — orale — reposait sur la mémoire et était placée sous le signe de Mnémosyne, alors que c'est la bibliothèque qui a pris le relais. L'apparente objectivité du critère de l'anniversaire, mêlée au consumérisme et à la propension à la personnification des événements qui fait de la prosopopée une figure emblématique, explique l'importance accordée à ce type de célébrations.

Comme l'un des maîtres mots de notre société est le plaisir et que les classiques, à quelques exceptions près, ne sont guère amusants, on essaie de les rendre attrayants pour le public en éditant des anthologies « ciblées » comme les *Erotica de Lucrèce*, ou un florilège d'insultes et d'invectives antiques, ou bien en trouvant aux œuvres antiques des titres plus « porteurs » — certains éditeurs s'y reconnaîtront —, ou encore en proposant des versions abrégées.

Faut-il libérer les classiques des philologues pour les rendre plus attirants ? C'est ce que préconise Ezra Pound dans son « Hommage à Properce » in *Personae* en s'opposant à l'érudit W. G. Hale. Mais le Properce de Pound est surtout du Pound. On ne gagne pas à nier une forme d'altérité du classique : Livius Andronicus l'a déjà bien compris, qui, traduisant en latin l'*Odyssée*, a tenu à donner à sa traduction un aspect archaïque.

Qui étaient donc les classiques réellement ? On entre là dans la question de l'interprétation. Maurizio Bettini passe en revue avec beaucoup d'esprit un certain nombre d'exégèses qui prennent souvent la lettre du texte à contre-pied, oserait-on dire, ou qui relèvent d'une herméneutique de l'étonnement : aspect fictif de l'exil d'Ovide, débats sur le sexe d'Homère, lecture érotique de l'*Odyssée*, identifications archéologiques... Les aventures de l'herméneutique n'ont rien à envier à celles d'Indiana Jones. La critique prend le pas sur l'œuvre, les interprètes étant convaincus que le texte a besoin d'eux pour exister grâce à la nouveauté de leur lecture ; c'est ainsi qu'on y cherche des secrets et qu'on pratique l'art de l'indiscrétion sans aucun respect pour l'œuvre. Les anciens, d'ailleurs, ne s'en privaient pas non plus si on considère certains passages de la *Vie* de Virgile par Donat inspirés du *De poetis* de Suétone.

Alors que le classique, selon la plus ancienne définition connue, celle de Fronton dans les *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle (XIX, 8, 15) est celui qui est le plus riche en garanties, l'écrit, le plus puissant outil de représentation et de consécration de la culture, a ses dangers, que Platon et Homère avaient vus : il met le texte à la merci de quiconque.

On a là l'exercice d'un esprit brillant qui joue d'une grande culture classique et moderne, nous incite, avec humour, à réfléchir sur la fonction du philologue dans la société de notre temps, et appelle au débat.

Rémy Poignault.

Oxford Readings in Classical Studies, Ancient Literary Criticism, ed. Andrew Laird : Oxford University Press, Oxford — New York, 2006, 491 pages.

L'intention de ce livre, au départ, semble excellente : s'intéresser systématiquement, et en faisant surtout appel aux rhéteurs et aux philosophes, mais pas seulement, à ce que nous appelons « critique littéraire » et que les Anciens ne désignent pas, puisqu'ils n'ont pas de mot pour dire « littérature ». Mais si l'on considère, comme j'ai l'habitude de le faire avant de lire un livre d'érudition, la bibliographie, on s'aperçoit vite qu'elle ne propose, ou à peu près, que des titres de langue anglaise, qu'elle aurait surtout grand besoin d'être remise à jour, et qu'elle n'a pas toujours à voir avec les articles contenus dans le recueil.

C'est alors qu'en cherchant bien, on découvre à la page 456 que le volume ne nous offre, à part une traduction de Bernays et la préface, que des réimpressions des années 60 et 70, rarement remises à jour. Je lis du grec et du latin, ainsi que des ouvrages d'érudition, depuis des décennies ; je m'intéresse beaucoup à l'histoire de l'interprétation, mais je la considère comme telle ; et je ne crois pas, ainsi que me le disait récemment un de mes jeunes collègues, qu'il suffit de lire ce qui a été écrit depuis dix ans parce que ces livres et articles ont tout pris et compris du passé de la critique. Mais cette fois, j'ai l'impression d'ouvrir un placard plein de toiles d'araignées et d'avoir un mouvement de recul parce que des bouts de squelettes vont en tomber.

L'article introductif d'A. Laird situe comme il faut le domaine de ce livre ; les textes où il faut chercher et le rapport à la théorie contemporaine. Mais dix-huit des dix-neuf articles suivants ont déjà été publiés : P. Murray s'intéresse à l'inspiration dans la Grèce ancienne, mais ne va pas au-delà des publications les plus anciennes de Vernant et de Détienne. N. J. Richardson reprend un papier de 1970 sur l'enseignement des sophistes à propos d'Homère ; et, un peu plus loin, un autre sur les scholies à l'*Iliade*, sans même conclure. Pourquoi republier un article de E. Belfiore sur l'imitation dans la *République* de Platon sans qu'elle ait daigné ajouter quoique ce soit à une courte bibliographie des années 60 ? S. Halliwell, sur la tragédie, s'est donné la peine d'une rénovation. A. M. Dale, dont le travail sur « ethos » et « dianoia » remonte à 1959, se fie uniquement à sa propre lecture d'Aristote ; je veux bien que ce soit une manière de faire comme une autre. A. A. Long a révisé son papier sur le rôle du stoïcisme dans l'interprétation allégorique d'Homère. E. Asmis traite de la poétique épicurienne ; j'aimerais qu'elle jette un coup d'œil aux Actes d'un colloque sur *Le jardin romain. Épicurisme et poésie à Rome*, Lille, 2003. L'article de D. A. Russell, fondé sur un écrit de 1965, remonte au temps où l'on méprisait la rhétorique ; ce qu'il dit de l'*Ars Poetica* horatien vaut surtout par sa réflexion sur le « Nachleben ». L'article de Doreen C. Innes sur le *Traité du Sublime*, structure et unité, date beaucoup moins et mérite d'être relu. D. M. Schenkeveld étudie Denys d'Halicarnasse et Plutarque du même point de vue. Bruce Gibson aurait peut-être dû parcourir mon article sur « *Tristes* II : l'héritage gréco-latin » paru dans *Latomus* en 2000 ; mais j'ai bien remarqué que sa bibliographie était uniquement de langue anglaise ; serait-ce vraiment faire preuve d'une infériorité que de lire la langue des autres ? L'article de T. L. Luce sur le *Dialogue des Orateurs* a aussi une « earlier version » ; cependant il a « bricolé » sa bibliographie. Je me demande particulièrement si les six pages de Don Fowler sur le commentaire de Servius à Virgile sont vraiment suffisantes : les « lectures » du passé que Servius porte en lui ont, je crois, une portée beaucoup plus large. T. G. Rosenmeyer, qui s'interroge sur le « mirage » des genres littéraires, me semble avoir raison ; Boileau est venu après Corneille et Racine ; et il en a toujours été ainsi. Voir *Théorie des genres*, Paris, 1986 ; ou J.M. Schaeffer, *Qu'est-ce qu'un genre litté-*

raire ?, Paris, 1989. L'article de Denis Feeney, « Criticism Ancient and Modern », pose d'excellentes questions.

Bref, continuons à nous interroger sur les Anciens, oui ; mais tâchons de nous maintenir au goût du jour ! Je ne suis pas une fanatique de la bibliographie, loin de là, parce que, disons-le simplement, j'ai mes idées à moi et que j'y tiens ; mais je pense pour des raisons scientifiques et morales qu'il faut tenir compte de tous les autres, même si c'est difficile, et qu'il faut être attentif, au fil du temps, à tous ceux qui s'interrogent sur notre passé gréco-latin, d'autant plus que nous sommes de moins en moins nombreux à le faire.

Simone Viarre.

The Cambridge Companion to Greek and Roman Philosophy, D. Sedley éd., Cambridge, C.U.P., 2003, 396 pages.

La parution de cet ouvrage correspond parfaitement à l'esprit d'une collection qui s'est rapidement imposée comme une référence et dont la prolifération est telle qu'elle conduit certains mauvais esprits à affirmer qu'il faudra un jour prévoir un *Cambridge Companion to the Cambridge Companions*. Son titre peut surprendre : prétendre couvrir toute la philosophie antique en si peu de pages constituait une véritable défi que seul D. Sedley pouvait relever, faisant appel pour cela à un groupe d'excellents spécialistes. De fait, il s'agit d'un ouvrage collectif dont voici le contenu : Introduction (D. Sedley), « L'argument dans l'ancienne philosophie » (J. Barnes), « Les sophistes et Socrate » (S. Broadie), « Platon » (Ch. Rowe), « Aristote » (J. M. Cooper), « La philosophie hellénistique (J. Brunschwig et D. Sedley), « La philosophie romaine » (A. A Long), « Philosophie et littérature (M. C. Nussbaum), « La philosophie antique tardive (F. A. J. De Haas), « Philosophie et science » (R. J. Hankinson), « Philosophie et religion » (G.W. Most), « L'héritage de l'ancienne philosophie » (J. Kraye). Comme on peut le constater, le plan entrecroise un ordre chronologique et des considérations thématiques, et peut-être aurait-il été préférable de regrouper celles-ci dans une partie homogène. A l'intérieur de chacun de ces chapitres, les spécialistes trouveront beaucoup de raisons de se sentir frustrés, mais ce n'est pas à eux que le livre s'adresse. Comme les autres *Companions*, il vise prioritairement un public d'étudiants et d'amateurs éclairés à qui il apporte une information assurément claire et de grande qualité. Un reproche plus sérieux concerne le fait que le livre, contrairement à ce que laisserait croire son titre, perpétue une vision très traditionnelle de la philosophie antique, qui, pour l'essentiel, limite celle-ci aux grands noms de la philosophie grecque. La philosophie romaine, en bonne place dans ce titre, n'occupe en fait que vingt-sept pages. De manière significative, Ennius et Lucilius sont ignorés, Sénèque est expédié en moins de quatre pages et Augustin s'en voit accorder généreusement deux. A propos de Cicéron, on sera surpris de lire, p. 199, qu'il ne faut pas exagérer son scepticisme, car, en dehors des *Academica*, il ne parle pas d'épistémologie. Comme si à cette époque le scepticisme, terme qui au demeurant n'existait pas en latin et commençait à exister en grec, avec Enésidème, se limitait à l'épistémologie ! Que faire alors de l'antilogie du livre III du *De re publica* ? A ce compte, il aurait mieux valu s'en tenir à la philosophie grecque ! Et encore, en excluant de celle-ci quelques penseurs atypiques, puisque Philon d'Alexandrie n'a droit qu'à deux occurrences, tandis que Philon de Larissa, sur lequel nous savons très peu de chose, est mentionné à huit reprises. Le peu qui est dit de l'Alexandrin apparaît d'ailleurs de nature à susciter une certaine perplexité : p. 268, il est décrit comme un « platoni-

cien juif », tandis que, p. 316, il apparaît comme un « philosophe éclectique juif », comprenne qui pourra. De manière significative, il n'est mentionné à aucun moment dans le chapitre « philosophie et religion »... Nous avons glané cà et là quelques erreurs ou affirmations surprenantes concernant des philosophes plus traditionnels : p. 120, à partir du moment où Leo Strauss est nommé, il convenait aussi de mentionner explicitement l'école de Tübingen, aimablement présentée comme des gens pour qui les dialogues ne sont que « des invitations à danser » ; p. 163, si l'on veut bien admettre que l'épicurisme est « politically minimalist », on se demande en quoi le stoïcisme est « politically maximalist » ; p. 178, il est dit que Carnéade a refusé d'écrire des œuvres philosophiques, imitant en cela Socrate, Pyrrhon et Arcésilas, or il n'y a pas la moindre preuve que Pyrrhon ait constitué un modèle pour cet Académicien ; p. 180, l'idée que Sextus marquerait un certain retour à Pyrrhon par delà Enésidème est éminemment contestable ; p. 240, on peut difficilement suivre M. C. Nussbaum quand elle dit que Cicéron suit strictement la position stoïcienne sur la mort. Non seulement il rejette tout l'appareil de syllogismes par lequel les Stoïciens prétendaient exorciser le chagrin et la peur de la mort, mais il souligne lui-même que son adhésion à la théorie stoïcienne des passions se fait sur fond de platonisme. Dans la partie consacrée aux relations de la philosophie et de la science, p. 271-299, on aurait aimé trouver au moins quelque remarque sur cet objet de science sur lequel philosophes et grammairiens de l'Antiquité se sont si longuement interrogés : le langage. Signalons pour terminer que la bibliographie est exclusivement en anglais, mais, hélas, cela ne surprendra plus personne.

Carlos Lévy.

Routledge History of Philosophy, Volume I, *From the Beginning to Plato*, edited by C. C. W. Taylor ; Volume II, *From Aristotle to Augustine*, edited by David Furley : London, Routledge, 2003, 494 pages (Vol. I), 457 pages (Vol. II).

Nous présentons ici les deux premiers volumes de la première édition en « paperback » de l'*History of Philosophy* (parue pour la première fois en 1997). La série comprend au total dix volumes qui donnent un aperçu chronologique de l'histoire de la philosophie occidentale de ses débuts, au VI^{e} s. av. J.-C., jusqu'à nos jours. Si elle est destinée essentiellement aux étudiants de philosophie, sa présentation claire et aérée la rend accessible à tout lecteur. Chaque volume comprend un tableau chronologique, un glossaire des termes techniques, un index thématique, et un index des œuvres et des noms propres. Comme pour les autres volumes, les chapitres des deux premiers (I, *From the Beginning to Plato* ; II, *From Aristotle to Augustine*) ont pour la plupart été rédigés par les plus grands spécialistes anglo-saxons en la matière (notamment G. B. Kerferd, pour le chapitre consacré aux Sophistes, C. Rowe pour celui sur l'esthétique et la psychologie platoniciennes, G. O'Daly pour saint Augustin). Certains chapitres sont des mises au point sur des auteurs en particulier (qui ne se substituent pas à des monographies plus approfondies), d'autres se présentent comme des essais thématiques, offrant des thèses souvent originales, voire inédites. Si une place prééminente est accordée aux auteurs majeurs, les figures de deuxième plan ne sont pas négligées. Les deux premiers volumes illustrent l'intention générale de la série qui est de montrer que la pensée philosophique ne jaillit pas de façon isolée, indépendamment des autres activités humaines : dans cette perspective, les différents philosophes sont clairement resitués dans le contexte culturel et scientifique de leur époque. L'essai de R. Osborne, « The polis and its culture », qui ouvre le premier volume (*From the*

Beginning to Plato) est particulièrement représentatif d'une telle orientation : R. Osborne va ainsi à l'encontre d'une opinion bien établie, selon laquelle la philosophie occidentale serait le fruit de certaines caractéristiques de la cité grecque. Selon lui, la *sophia* n'est pas née du milieu institutionnel de la *polis*, mais de conditions sociales, économiques, politiques, et théologiques qui dépassent de beaucoup le cadre de la cité, et qui sont ici particulièrement bien éclairées (à partir, notamment, des textes hésiodiques et homériques). La *sophia* au sens large, qui prendra par la suite la forme spécifique de la « philosophie » telle que nous l'entendons, se caractérise comme une attitude réflexive ou un ensemble de questionnements des Grecs face à un contexte culturel nouveau, issu à la fois d'une sorte de « sophistication culturelle » de la Grèce, au contact des régions de l'Est de la Méditerranée, et de conditions précises régissant l'existence humaine dans le monde grec lui-même. L'autre aspect important et original de la thèse de R. Osborne est qu'une telle aptitude à se poser des questions (la *sophia*), loin de constituer la prérogative des « philosophes », se retrouve dans la littérature et les arts. C'est par la transformation de ce milieu culturel au sens large qu'ont grandi, par la suite, les mouvements socratiques et sophistiques, analysés dans d'autres chapitres. Dans ce volume, qui comprend aussi des chapitres sur les écoles présocratiques, les Pythagoriciens, les Sophistes, Socrate, et qui se termine sur trois chapitres consacrés à Platon, on mentionnera particulièrement le chapitre 8 (« Greek arithmetic, geometry and harmonics : Thales to Plato »). I. Mueller y examine une série de questions d'ordre mathématique qui ont agité les principaux philosophes grecs spécialistes des sciences (Thalès, Pythagore, Archytas, Théétète, Eudoxe), en adoptant la perspective qui était celle de Proclus dans le *Commentaire au premier livre des Eléments d'Euclide*. On ne trouvera pas ici de tentative pour donner des réponses définitives à ces différentes questions mathématiques, seulement un essai extrêmement utile de problématisation, nourri par les travaux les plus récents sur les philosophes concernés.

Le deuxième volume (*From Aristotle to Augustine*) fait la part belle à l'aristotélisme, en consacrant les quatre premiers chapitres à Aristote, et le cinquième à l'école péripatéticienne. Si les chapitres sur Aristote ne sauraient remplacer des études plus précises, toutefois ils permettent de s'orienter efficacement dans la pensée aristotélicienne, notamment dans les domaines de la philosophie de la nature, de la logique et de la philosophie de l'esprit, en faisant apparaître chaque fois les principaux problèmes traités par Aristote, le sens des termes-clefs et les ouvrages ou passages d'ouvrages dans lesquels ces problèmes ont été abordés par le Stagirite. Le chapitre V intitulé « The Peripatetic School », rédigé par R. W. Sharples, est en revanche d'un grand intérêt en lui-même, si l'on sait qu'il n'existe à présent que deux études d'ensemble sur la tradition aristotélicienne (J. P. Lynch, *Aristotle's School*, Berkeley, 1972, et P. Moraux, *Der Aristotelismus bei den Griechen*, Berlin, 1973). Après trois chapitres consacrés, respectivement, à l'Epicurisme, au Stoïcisme et aux Sceptiques, deux chapitres font pendant au chapitre 8 du premier volume, et appliquent la même démarche : chap. 9, « The exact sciences in Hellenistic times : Texts and issues » (par A. Bowen) et chap. 10, « Hellenistic biological sciences » (par R. J. Hankinson). Ces deux chapitres consacrés aux sciences partent en effet directement des textes pour poser une série de problématiques scientifiques : la conception et l'analyse mathématique du mouvement, la nature de la connaissance et de la transmission de la science, et le rôle joué par l'observation et la théorie mathématique dans cette transmission (pour le chap. 9) ; l'importance accordée aux discussions méthodologiques par les spécialistes des sciences biologiques de l'époque hellénistique (pour le chap. 10). Enfin, après un chapitre qui passe en revue les doctrines des trois grands penseurs du néoplato-

nisme, Plotin, Porphyre et Proclus, le deuxième volume se clôt sur une étude entièrement consacrée à saint Augustin. G. O'Daly, auteur d'*Augustine's Philosophy of Mind* (London, 1987), passe en revue les différents domaines philosophiques qui n'ont cessé d'alimenter les réflexions augustiniennes, en montrant chaque fois comment Augustin élabore des réponses spécifiquement chrétiennes aux problématiques posées par les philosophes de l'Antiquité. On notera la précision avec laquelle il traite des questions relatives à la sémantique, et à la philosophie augustinienne de l'âme, de la volonté, et du temps, dont il est l'un des grands spécialistes.

Sophie Van der Meeren.

Valéry Laurand, *La politique stoïcienne* (Collection Philosophies) : Paris, Presses Universitaires de France, 2005, 153 pages.

Ce riche petit livre aurait pu s'appeler « La théorie politique stoïcienne ». En effet, il ne traite pas de l'engagement historique des stoïciens dans la vie politique, engagement qui fut réel au moins à Rome sous l'Empire, mais de leur réflexion théorique, de leur conception de la *polis* et de l'action politique. Le première partie de l'ouvrage (Oikeiôsis *: définition, problèmes et enjeux*, p. 9-58) révèle comment éthique et politique (la seconde étant un genre de la première, caractérisé par ses objets spécifiques) découlent de la notion première d'*oikeiôsis* : c'est à partir de ce concept d'« appropriation de soi » que finit par se construire, à l'issue d'un élargissement par cercles concentriques successifs, la représentation ultime de la *cosmopolis*, la cité du monde. Le rapport original établi par les stoïciens entre cités particulières et cité du monde est analysé dans la deuxième partie, *Cité, cité des sages et cosmopolitisme* (p. 59-120) : l'auteur indique comment la pensée des stoïciens, nuancée et cohérente, dépasse et résout l'antinomie entre la cité idéale, celle des sages, et la cité concrète composée d'insensés. La troisième partie, *Théorie de l'action politique* (p. 126-146), montre en quel sens et avec quelles nuances il faut prendre l'encouragement à s'investir dans la vie politique, et comment se combinent la participation à la 'petite' cité et à la cité du monde.

L'exposé est toujours clair et bien mené. On apprécie qu'il ne se limite pas à décrire strictement les notions politiques, mais qu'il en dégage le rapport avec les principes fondateurs de la doctrine : toute la première partie en particulier est fort bien venue. Précieuses également, au fil du développement, les mises au point fines autant qu'énergiques sur des concepts spécifiques, par exemple l'idée de valeur, préférable et absolue ; l'idée de progression morale, à partir de la *Lettre* 121 de Sénèque (p. 47-49) ; le problème de la propriété (p. 100-120). Aussi regrettera-t-on l'absence d'un index de ces notions, qu'il serait utile au lecteur pressé ou partiel de pouvoir repérer rapidement. Le livre s'achève par une modeste bibliographie générale (p. 151), trop modeste, car elle ne donne pas une idée véritable de la documentation utile et utilisée. Pour compléter cette bibliographie, il faut dépouiller les titres fournis au fil de l'étude dans les notes de bas de page, souvent sous la forme d'incommodes « *op. cit.* » qui obligent à un patient jeu de piste vers l'amont.

Deux remarques seulement. Tout d'abord, la pensée stoïcienne est souvent traitée comme une entité unique, sans distinction explicite (à quelques exceptions près) entre le stoïcisme ancien et les interprétations ultérieures. Le traitement du témoignage de Cicéron par exemple aurait pu prendre davantage en compte cette évolution. Il aurait été bon aussi de signaler les infléchissements apportés par les conditions politiques nouvelles dans lesquelles se développe le stoïcisme impérial. Mais notre principale critique concerne les citations des textes latins et grecs. Ils

sont donnés en traduction, avec, parfois, le terme original entre parenthèses, translittéré dans le cas du grec. Or il arrive que ces traductions soient discutables, voire erronées. Discutable par exemple, p. 28, Cicéron, *Fin.* III 63, où (*communis*) *hominum inter homines*... (*commendatio*) est traduit par « (une tendance primitive commune) aux hommes en société », ce qui occulte l'idée de réciprocité. Plus fâcheux, toujours pour *Fin.* III 63, tout le passage *multo haec coniunctius ... ad coetus, concilia, ciuitates* est traduit de deux façons tout à fait différentes dans deux citations successives de ce même texte, p. 28 et p. 30 : ainsi *coetus* est rendu p. 28 par « accouplement » (sens tardif et inadéquat : cf. la célèbre formule de *Rep.* VI 13 : *concilia coetusque hominum iure sociati quae ciuitates appellantur*), tandis que ce même terme est traduit plus justement p. 30 par « assemblées ». Page 33, *Off.* I 54 : *cum sit hoc natura commune animantium*, la traduction omet la notion pourtant importante de *natura*. À la fin de la citation, le pluriel *rerum publicarum* est rendu par un singulier, comme si Cicéron n'envisageait que le cas de Rome. Page 52, dans la traduction du texte de Philon (= *SVF* III 263), il ne semble pas utile de donner à *pragmati* son sens minoritaire d' « être », alors que le sens courant d'« action » convient fort bien. Page 53 (Cic., *Off.* III 90, à propos du problème d'école des deux naufragés qui ne disposent que d'une seule planche), *sibi neuter rapiat* signifie « aucun des deux ne la prendrait pour lui ». Page 135 (Sénèque, *De otio* 7,4), dans *contemplationem placere omnibus*, la traduction omet *omnibus*, ce qui brouille la suite de l'idée. Et il y aurait d'autres exemples. Ce ne sont là, certes, que sèches remarques de philologue, à propos d'un livre qui se veut avant tout philosophique. Mais l'analyse philosophique part des textes, et à plus forte raison lorsqu'il s'agit des stoïciens, dont, en l'absence des ouvrages fondateurs perdus, on dépiste tant bien que mal la pensée au travers de témoignages indirects dont il faut soupeser chaque terme.

À ces imperfections près, qui peuvent aisément être corrigées dans une réédition future, ce petit livre bref mais dense offre une mise au point savante et bien conduite, d'un abord agréable et aisé, sur une question importante pour l'histoire des idées.

Mireille Armisen-Marchetti.

Christopher Rowe & Malcolm Schofield (ed.), in association with Simon Harrison & Melissa Lane, *The Cambridge History of Greek and Roman Political Thought* : Cambridge, Cambridge University Press, 2005^2 (2000^1), 745 pages.

Nous avons affaire à une réédition à l'identique d'un ouvrage paru pour la première fois en 2000. Mais comme à ce moment-là il n'avait pas été recensé dans la *R.E.L*, il en sera donné néanmoins un compte rendu, concis puisqu'un peu tardif.

Le propos de ce livre épais et dense est de dresser un panorama de la pensée politique grecque et romaine depuis les origines jusqu'à 350 ap. J.C. Cette seconde date peut paraître un *terminus* un peu précoce, mais c'est celle où la *Cambridge History of Medieval Political Thought* prend le relais. On notera qu'il s'agit de la « pensée » et non de la « théorie » politique : la première notion est plus large et moins systématique que la seconde, qu'elle englobe et excède à la fois, et qu'aussi elle précède dans le temps. L'ouvrage est scindé en deux grandes parties, l'une, la plus longue, consacrée à la Grèce archaïque et classique, tandis que la seconde explore les mondes hellénistique et romain ; chaque partie elle-même se divisant en chapitres confiés à des spécialistes — anglo-saxons, à de rares exceptions près — de chaque question. Et ici, le recenseur (la recenseure ?) se trouve devant la difficulté

inévitable en pareil cas : il est impossible de rendre compte de chacun de ces 31 chapitres d'une façon suffisamment précise et argumentée, sauf à excéder de très loin les limites habituelles de cet exercice dans la *R.E.L.*, pour ne pas parler des limites de notre propre compétence. Aussi se contentera-t-on d'en donner la liste, ce qui révèlera le principe organisateur, et, peut-on dire d'emblée, la richesse de l'ouvrage, en ajoutant seulement quelques remarques générales.

Après une introduction à caractère méthodologique, due à C. Rowe, la première partie (*Archaic and classical Greece*) comprend 19 chapitres : *Greek political thought : the historical context* (P. Cartledge) ; puis, sous le sous-titre *The beginnings : Poets, lawgivers, and the beginnings of political reflection in archaic Greece* (K. A. Raaflaub) ; *Greek drama and political theory* (S. Goldhill) ; *Herodotus, Thucydides and the sophists* (R. Winton) ; *Democritus* (C. C. W. Taylor) ; *The orators* (J. Ober) ; *Xenophon and Isocrates* (V. J. Gray) ; sous le sous-titre *Socrates and Plato : Socrates and Plato : an introduction* (M. Lane) ; *Socrates* (T. Penner) ; *Approaching the* Republic (M. Schofield) ; *The* Politicus *and other dialogues* (C. Rowe) ; *The* Laws (A. Laks) ; *Plato and practical politics* (M. Schofield) ; Cleitophon *and* Minos (C.Rowe) ; sous le sous-titre *Aristotle : Aristotle : an introduction* (M. Schofield) ; *Naturalism* (F. D. Miller) ; *Justice and the polis* (J. Roberts) ; *Aristotelian constitutions* (C. Rowe) ; *The Peripatos after Aristotle* (C. Rowe). Pour la seconde partie, *The Hellenistic and Roman Worlds : Introduction : the Hellenistic and Roman periods* (P. Garnsey) ; *The Cynics* (J. Moles) ; *Epicurean and Stoic political thought* (M. Schofield) ; *Kings and constitutions : Hellenistic theories* (D. E. Hamm) ; *Cicero* (E. M. Atkins) ; *Reflections of Roman political thought in Latin historical writing* (Th. Wiedemann) ; *Seneca and Pliny* (M. Griffin) ; *Platonism and Pythagoreanism in the early empire* (B. Centrone) ; *Josephus* (T. Rajak) ; *Stoic writers of the imperial era* (C. Gill) ; *The jurists* (D. Johnston) ; *Christianity* (F. Young) ; enfin un *Epilogue*, dû à M. Schofield.

Tous ces chapitres nous ont paru d'une grande qualité, pour autant qu'il soit possible d'en juger à un recenseur unique et muni de ses seules compétences personnelles face à un domaine aussi vaste. Certes on note, de l'un à l'autre, une certaine diversité d'approche et de traitement des sujets, mais cette diversité, inhérente à tout ouvrage collectif, est aussi source de richesse. Chaque chapitre cherche à être, pour le domaine qu'il couvre, un état de la question, nourri de toute la compétence des spécialistes sollicités, plutôt que l'occasion d'une science évolutive et polémique. La volonté des auteurs est de fournir une mise au point solide à partir de laquelle le lecteur qui le souhaitera pourra prolonger la recherche. Et en effet l'ouvrage s'achève sur une bibliographie abondante, présentée p. 672 comme « a select guide to further reading on a topic ». Mais on remarque aussitôt que cette bibliographie ne comporte guère que des titres anglais et allemands, les travaux de langues romanes étant, à quelques exceptions près, superbement ignorés. C'est dire que le lecteur qui souhaite rééellement développer son information est invité du même coup à se priver d'un pan considérable de la recherche. On regrette aussi que la réédition de 2005 n'ait pas été l'occasion d'une mise à jour, et que les titres les plus récents remontent à 1999. La bibliographie est suivie d'un index détaillé, particulièrement bienvenu dans un ouvrage collectif.

Pour conclure : ces ultimes réserves n'engagent pas la substance même d'un livre conçu pour délivrer de la façon la plus commode une science consistante. Sa rapide réédition témoigne de la réussite de l'entreprise.

Mireille Armisen-Marchetti.

Régine Chambert, *Rome : le mouvement et l'ancrage. Morale et philosophie du voyage au début du Principat* (collection Latomus, vol. 288) : Bruxelles, Éditions Latomus, 2005, 411 pages.

Le point de départ de ce livre est l'idée qu'il y a une contradiction, chez les Romains, entre un goût naturel pour la sédentarité (« l'ancrage ») d'une part et, de l'autre, la nécessité du voyage (« le mouvement »), nécessité à laquelle ils se sont laissé entraîner pour des raisons économiques et militaires. Le propos de la recherche est de « mesurer la part des mentalités, lieux communs et représentations schématiques dans leur approche du mouvement et de l'ancrage, comme celle de leur sensibilité personnelle et des philosophies qui demeurent alors les plus influentes », soit l'épicurisme et le stoïcisme (p. 9). D'où le sous-titre, « Morale et philosophie du voyage au début du principat » (formule dans laquelle n'apparaît d'ailleurs pas clairement l'utilité d'une ligne de partage et encore moins d'une opposition entre les deux concepts, puisque, comme on le sait, la morale est définie par les Anciens comme une division de la philosophie). À partir de là, l'ouvrage s'ordonne en quatre grandes parties. La première tente de dégager les prises de position dogmatiques des écoles épicurienne et stoïcienne sur la question du voyage, à l'aide de textes empruntés à Épicure et Lucrèce pour l'épicurisme et à Sénèque pour le stoïcisme. La deuxième partie étudie la présence des idées épicuriennes chez Horace et Pétrone ; y est inclus un chapitre quelque peu hétérogène sur les figures des « héros voyageurs » Hercule et Ulysse tant chez les auteurs « épicuriens » que chez les auteurs « stoïciens ». La troisième partie étudie la réflexion de Sénèque sur le voyage, la quatrième, celle de Lucain sur la « pérégrination guerrière ».

Les textes doctrinaux qui nous ont été conservés, tant épicuriens que stoïciens, n'énoncent pas de théorie morale explicite sur la question spécifique du voyage. Pour combler ce manque, R.C. se trouve contrainte, pour la première partie, de recourir à des catégories physiques ou morales beaucoup plus générales dans lesquelles elle inscrit, en se fiant à son propre jugement et à la vraisemblance, le problème qui l'intéresse. Cela ne va pas sans un certain embarras, avec des formules comme « il semblerait tout d'abord que l'on puisse raisonnablement ranger le voyage parmi... » (p. 17), « le voyage pourrait donc figurer parmi... » (p. 18), « pourraient peut-être expliquer » (p. 34). À d'autres moments se produisent des sauts conceptuels quelque peu téméraires. Ainsi, pour l'épicurisme, peut-on, même avec un prudent « peut-être », faire de « l'angoisse face à l'agitation de la matière » l'origine de la peur du voyage et des déplacements (p. 32 sqq.) ? Difficile aussi d'utiliser le cosmopolitisme stoïcien, conception tout abstraite d'une cité idéale, pour justifier une quelconque inclination au voyage.

La recherche s'attache ensuite à examiner les conceptions du voyage que manifestent les œuvres d'auteurs définis comme 'épicuriens' et 'stoïciens' au début du principat. À côté d'un philosophe qui se présente comme tel, Sénèque, l'ouvrage repose sur des écrivains qui ne se posent pas en philosophes : Lucain, mais surtout Horace et Pétrone. Cela ne va pas sans quelque disparate, mais il ne pouvait guère en être autrement. Plus frustrant, le principe qui consiste à ne traiter que d'auteurs considérés *a priori* comme imprégnés d'une philosophie identifiable fait laisser de côté des témoignages intéressants sur la conception romaine du voyage ; on pense en particulier à l'Ovide des *Tristes* et des *Pontiques* ; et pourquoi pas le Virgile de l'*Énéide*, épicurien de surcroît ? Par ailleurs, s'agissant de Pétrone, se pose un problème d'histoire littéraire : R.C. ne fait pas mention du débat toujours vif sur l'identification et la datation de cet auteur, ni de l'hypothèse de René Martin, présentée à plusieurs reprises dans la *R.E.L*, selon laquelle le

Satiricon serait d'époque flavienne. Même si, comme c'est bien entendu son droit, R.C. identifie Pétrone à l'*arbiter elegantiae* de Tacite, n'hésitant pas à écrire p. 89 que « ce que nous savons de la vie de Pétrone peut déjà attester son épicurisme », il eût été de bonne méthode de signaler une problématique à laquelle est liée la pertinence même du chapitre consacré à cet auteur. Même problème, bien que moins aigu, pour les *Lettres* de Sénèque : R.C. (comme moi-même d'ailleurs) les juge authentiques ; mais il aurait été bon de faire au moins mention de la thèse, très à la mode dans la critique allemande du moment, qui y voit une correspondance fictive.

Chacun des auteurs retenus est examiné dans un chapitre ou une partie spécifique avec un très grand soin. Tout ce qui dans leur œuvre touche à l'idée non seulement de voyage, mais aussi plus largement de déplacement et d'éloignement, est relevé et analysé de façon extrêmement consciencieuse. L'exposé progresse ainsi par succession de citations minutieusement recueillies et classées, et en cela cet ouvrage apparaît comme une somme indiscutable, pour les auteurs considérés, de tous les textes relatifs à l'idée de déplacement. Cela ne va pas cependant sans une certaine hétérogénéité, puisque sont juxtaposés non seulement les développements sur la villégiature et le voyage privé mais aussi ceux sur l'exil, les migrations de population, les déplacements militaires. Or ce sont là des réalités bien différentes. L'exil, accompagné de tout son cortège de maux cruels, déchéance sociale, pauvreté, perspectives de retour très incertaines, suscitera par son essence même des réflexions d'une tout autre nature que celles que le même auteur, ici Sénèque, peut porter sur le voyage d'agrément. De même, dans la partie consacrée à la « pérégrination militaire » chez Lucain, le terme important n'est pas « pérégrination », mais bien « militaire » ; et la « déontologie du voyage guerrier » (p. 246 sqq.), comme le montre bien le développement introduit par ce titre, est la déontologie de la guerre, et non pas celle du voyage. De même, p. 300 sqq., la joie des soldats à la perspective du retour dans leur ville natale (*B.C.* IV, 393-397) tient au conflit achevé, à la famille reconstituée, et elle n'a pas grand chose à voir, dans sa nature comme dans son intensité, avec le plaisir du voyageur à retrouver son chez-soi. Enfin, la volonté certes louable de ne rien omettre conduit à inclure à des développements trop éloignés du propos : par exemple la peinture par Lucain de l'héroïsme (p. 257 sqq.), sa réflexion sur le déterminisme et la divination (p. 274 sqq.).

Le commentaire des citations est scrupuleux, souvent fin et sensible, mais aussi parfois un peu plat et redondant. Mais surtout il arrive qu'il manque de perspective littéraire ou philosophique. On s'en tiendra à deux exemples simples. P. 45, s'agissant de la condamnation par Lucrèce (V, 999-1005) de la guerre et de la navigation, la confrontation avec les autres textes latins — et ils sont nombreux — qui traitent de l'humanité primitive et de la fin de l'âge d'or aurait montré qu'il s'agit d'un *topos* autant ou plus que d'une position personnelle de Lucrèce, et à plus forte raison d'une position épicurienne. P. 293, le vocabulaire du mouvement dans les descriptions de tempêtes est présenté comme révélateur de l'inquiétude propre de Lucain devant la violence et l'instabilité ; mais les descriptions de tempêtes sont des lieux communs de la littérature épique, et il faudrait commencer par procéder de façon intertextuelle, en confrontant les choix littéraires de Lucain avec les pratiques habituelles dans cette tradition.

Bref, ce livre abondant et scrupuleux fournit, pour les auteurs dont il traite, un panorama extrêmement soigneux et probablement exhaustif des textes relatifs à l'idée de voyage et de déplacement, et il en propose des analyses littéraires méticuleuses et sensibles. Mais divers défauts méthodologiques, un manque certain de

perspectives doctrinales et littéraires, des gaucheries dans la mise en œuvre du matériau l'empêchent d'être pleinement convaincant.

Mireille Armisen-Marchetti.

Metaphor and the Ancient Novel, edited by S. Harrison, M. Paschalis, S. Frangoulidis (Ancient Narrative, Supplementum 4) : Groningen, Barkhuis Publishing & Groningen Universitary Library, 2005, 283 et XIII pages.

Cet ouvrage, dont l'unité est thématique, réunit après remaniement des communications présentées par leurs auteurs au 'Second Rethymnon International Conference on the Ancient Novel' de mai 2003. Vu le nombre de contributions, on ne peut donner qu'une idée succincte de celles-ci.

Helen Morales (« Metaphor, Gender and the Ancient Greek Novel ») détecte de remarquables ressemblances entre les caractéristiques qu'Aristote attribue à la métaphore et l'action des grands romans grecs ; en effet la métaphore est déplacement et le thème du déplacement est essentiel dans le roman. Ken Dowden (« Greek novel and the ritual of life : an exercise in taxonomy ») revient sur la lecture allégorique du roman grec et, notamment, la théorie de Merkelbach. Gareth Schmeling (« Callirhoe : God-like Beauty and the Making of a Celebrity ») se concentre sur la métaphore-comparaison de la beauté divine de Callirhoé. Michael Paschalis (« The Narrator as Hunter : Longus, Virgil and Theocritus ») attire l'attention sur le portrait du narrateur en chasseur dans le prologue de *Daphnis et Chloé*, et recherche la signification de cette métaphore par rapport au sujet et à la composition du roman. Ewen Bowie (« Metaphor in *Daphnis and Chloe* ») offre un inventaire et un classement des métaphores dans *Daphnis et Chloé*. Tim Whitmarsh (« Heliodorus smiles ») nous propose plusieurs interprétations du « sourire » du jour, les premiers mots des *Éthiopiques* ; cette métaphore soulève une série de questions sur la nature du texte et les intentions d'Héliodore. Niall W. Slater (« And There's Another Country : Translation as Metaphor in Heliodorus ») se penche sur le rôle de la traduction comme métaphore des échanges culturels dans les *Éthiopiques*. R. Hunter (« 'Philip the Philosopher' on the *Aithiopika* of Heliodorus ») reprend la distinction entre deux niveaux de lecture, un niveau littéral et un niveau moral ou allégorique, qu'a appliquée Philippe le Philosophe, un auteur mal daté, aux *Éthiopiques*. Judith Perkins (« Trimalchio : Naming Power ») relève que, alors que la métaphore suppose une signification propre du mot qui soit stable, Trimalcion par ses plaisanteries suggère au contraire que les mots sont sujets aux changements de sens. Stephen Harrison (« 'Waves of emotion' : An Epic Metaphor in Apuleius' *Metamorphoses* ») étudie la réception de la métaphore épique des vagues des passions dans les *Métamorphoses* : Apulée l'exploite pour souligner l'ambition littéraire de son roman, qui se veut une œuvre d'un genre moins élevé que l'épopée. Luca Graverini (« Sweet and Dangerous ? A Literary Metaphor (*aures permulcere*) in Apuleius' Prologue ») met en évidence l'ambiguïté de la métaphore du prologue des *Métamorphoses*, où Apulée promet de caresser les oreilles du lecteur avec un charmant murmure ; par cette possible allusion aux Sirènes, le lecteur est invité à faire une distinction entre la sagesse d'Ulysse et la curiosité de Lucius, et donc à écouter avec une oreille lucide. Stavros Frangoulidis (« A Pivotal Metaphor in Apuleius' : Aristomenes' and Lucius' Death and Rebirth ») montre que la métaphore de la mort et de la survie d'Aristomène en *Met*. I, 14 témoigne de son changement de point de vue sur la magie ; elle

doit se comprendre par rapport à la renaissance de Lucius en Isis. Paula James (« Real and Metaphorical Mimicking Birds in the *Metamorphoses* of Apuleius ») traite des oiseaux qui parlent chez Apulée et leur trouve des parallèles dans les personnages du roman : la mouette et l'aigle du 'Conte d'Amour et Psyché' sont des créatures pourvues de raison, tandis que le perroquet des *Florides* se contente de reproduire la voix humaine ; Psyché et Lucius sont du côté du perroquet. Andrew Laird (« Metaphor and the riddle of representation in the *Historia Apollonii regis Tyri* »), partant de l'affirmation d'Aristote que les métaphores sont des sortes d'énigme, étudie la récurrence des énigmes dans l'*Historia Apollonii regis Tyri*. Catherine Connors (« Metaphor and politics in John Barclay's *Argenis* (1621) ») explique comment Barclay utilise la mythologie classique pour évoquer les conflits entre catholiques et protestants et entre chrétiens et musulmans ; est centrale, dans cette optique, la métaphore de l'intégrité du corps féminin pour celle du corps politique.

Bref, il s'agit d'un ouvrage très riche qui intéressera tous les spécialistes du roman antique.

Etienne Wolff.

Luca Graverini, Wytse Keuten, Alessandro Barchiesi, *Il romanzo antico : forme, testi, problemi* : Roma, Carocci editore, 2006, 247 pages.

Le présent ouvrage, destiné, est-il précisé sur la quatrième de couverture, aux « étudiants universitaires », mais aussi à un public plus large, a pour ambition d'offrir une vision d'ensemble du roman antique en tant que phénomène culturel, en présentant à la fois les diverses œuvres romanesques de l'Antiquité et les principaux problèmes historiques et littéraires qui se posent à propos d'un genre aux contours souvent mal définis. Il a pour auteurs trois universitaires : Luca Graverini, qui, nous dit-on également, enseigne l'histoire de la langue latine à l'Université de Sienne (mais apparaît dans l'ouvrage, paradoxalement, comme le spécialiste du roman grec), Wytse Keulen, chargé de recherches à l'Université de Groningen (qui traite ici plus particulièrement du roman latin), et Alessandro Barchiesi, professeur titulaire à l'Université de Sienne. Le premier se taille en quelque sorte la part du lion, puisqu'il est le rédacteur des trois premières parties de l'ouvrage, qui occupent 115 pages et sont intitulées respectivement *Una visione d'insieme* (y sont posés notamment les problèmes de la naissance et de la définition du genre, caractérisé comme « une épopée bourgeoise »), *Critici e lettori antichi : un'antologia* (partie consacrée à la réception de la littérature romanesque durant l'Antiquité) et *Il romanzo greco* (où sont analysés les neuf témoins helléniques du genre, de Chariton à Héliodore). La quatrième et la cinquième parties, dues au second des trois auteurs, totalisent ensemble un peu plus de 60 pages, et sont respectivement consacrées, l'une à Pétrone et Apulée (y est posée de façon originale et intéressante la question de l'éventuelle dépendance des *Métamorphoses* par rapport au *Satyricon*), ainsi qu'à l'*Histoire d'Apollonius, roi de Tyr*, l'autre, très brève, à Philostrate et à sa *Vie d'Apollonios de Tyane*, présentée comme un témoin de ce que l'auteur appelle « narrativa di confine », regroupant ces textes narratifs « marginaux » (histoire et biographie romancées) qui confinent au genre romanesque sans lui appartenir à proprement parler. Les 30 pages de la sixième partie, due au professeur Barchiesi et intitulées *Romanzo greco, romanzo latino : problemi e prospettive della ricerca attuale*, constituent une sorte de conclusion d'ensemble, et ont pour fonction principale d'élargir les perspectives, d'ouvrir de nouvelles

voies à la recherche sur le roman antique et d'inviter plus particulièrement à la comparaison entre le roman grec et le roman latin, dont l'auteur note à juste titre qu'ils ont été trop souvent étudiés indépendamment l'un de l'autre, alors qu'ils constituent, en dépit de la dualité linguistique, un seul et même genre. Chacune des six parties est suivie d'un appendice intitulé *Approfondimenti*, qui se présente comme une bibliographie raisonnée et commentée des divers problèmes évoqués, destinée à permettre au lecteur d'approfondir par lui-même tel ou tel sujet. L'ensemble est couronné par une bibliographie générale qui ne compte pas moins de 26 pages et dont il convient de louer la richesse et la qualité de présentation — à une réserve près toutefois : on sait depuis longtemps que les collègues du centre de recherches sur le roman antique de Groningen ont pour habitude (on serait tenté de dire pour manie) d'ignorer souverainement les travaux en langue française portant sur le roman latin ; on ne s'étonnera donc pas que W. Keulen se conforme à cette tradition bien établie, de sorte que, sur les seize universitaires français mentionnés dans la bibliographie, trois seulement sont des latinistes, et que des ouvrages aussi importants que ceux de Florence Dupont et de Joël Thomas sur Pétrone, de Nicole Fick-Michel et Géraldine Puccini-Delbey sur Apulée brillent par leur absence. Manquent aussi à l'appel nombre de travaux peut-être pas tout à fait négligeables dus à Pierre Grimal, à Françoise Desbordes, à Louis Callebat, à Etienne Wolff… et, naturellement, à l'auteur du présent compte rendu, qui n'en est que plus à l'aise pour souligner le réel intérêt d'un ouvrage globalement intelligent et stimulant, même si les lacunes bibliographiques concernant le roman latin laissent dans l'ombre plusieurs aspects importants de celui-ci.

René Martin.

Charles Martindale, *Latin Poetry and the Judgment of Taste. An Essay in Aesthetics* : Oxford, Oxford University Press, 2005, 265 pages.

C'est un livre assez étonnant que nous livre C. Martindale, un grand spécialiste de la poésie latine. Comme le titre de son essai l'indique, l'auteur soumet sa lecture des œuvres d'Horace, Catulle, Properce, Lucrèce Virgile, Ovide et Lucain à la question de la qualité esthétique, et donc de la beauté, de ces œuvres ; et pour mener cette critique esthétique, qu'il estime injustement délaissée, il prend pour guides E. Kant et W. Pater. C'est dire qu'il se place dans une perspective humaniste, puisque, comme il le dit lui-même dans son introduction, son objectif « is to encourage (his) fellow Latinists and others in the humanities to take an interest in the modern tradition of Western aesthetics as it applies to litterature » et qu'il condamne ceux qu'il appelle les « vulgar historicists », qui interprètent la poésie latine sans sortir de son contexte historique original (p. 10). Dans son premier chapitre (« Immanuel Kant and Aesthetics Judgment »), C. Martindale juge qu'il est pertinent et utile d'appliquer à la poésie latine la théorie esthétique universaliste de Kant, qui repose sur l'affirmation de la capacité de tout être humain à émettre un « jugement de goût ». Et c'est ce qu'il fait en prenant comme premier exemple l'ode 3.25 d'Horace, où il explore, à la suite de C. Battersby, les liens entre « génie » et « sexe » et, comme second, l'ode 2.5, témoignage, selon lui, d'une « écriture féminine » qui peut être lu aujourd'hui comme la partie d'un discours sur le genre et la sexualité. L'argument principal du second chapitre, « Content, Form and Frame », est que le « jugement de goût » repose sur la conjonction de ce que nous appelons la forme et le fond (!) et qu'il requiert une lecture « intransitive » et non utilitaire (ce qui est assez évident) des poèmes. C'est à une telle lecture que

C. Martindale soumet quelques autres odes d'Horace (1, 4 ; 1, 7 ; 1, 6 ; 4,1 ; 4,2), l'élégie 1, 16 de Properce et, plus particulièrement, le *carmen* 64 de Catulle qu'il place sous le signe d'une esthétique de la variabilité et de la complexité, celle du style contourné, dont il voit avec raison la métaphore dans l'image callimaquéenne du fil fin (*leptos*) avec lequel Ariane guide Thésée au sein du labyrinthe, et celle du contenu qui lui semble également un entrelacement complexe de thèmes, le genre et le sexe, la souffrance et la gloire, l'amour et la trahison... Cette analyse est tout à fait convaincante, mais C. Martindale me semble aller trop loin quand il affirme que le contenu du poème n'est pas intelligible si on le sépare de sa forme. Avec le troisième chapitre consacré à Virgile et Horace (« Distinguishing the Aesthetic : Politics and Art »), C. Martindale examine la question de savoir si la valeur de la littérature a quelque chose à voir avec son message moral ; et il répond que l'art a une capacité à l'autonomie, que le « jugement de goût » peut être établi sans référence à des fins spécifiques et, donc, que l'interprétation esthétique d'une œuvre peut être aussi légitime qu'une interprétation politique (les deux se présentant souvent comme complémentaires) ; c'est le point de vue qu'il illustre d'abord avec l'ode 2, 7 d'Horace, puis avec les *Bucoliques* de Virgile, œuvres où le politique et la poésie sont intimement mêlés. Dans son dernier chapitre, « The Aesthetic Turn : Latin Poetry and Aesthetic Criticism », C. Martindale soutient que « le lecteur esthétique » préfère décrire plutôt qu'interpréter et qu'il peut intégrer dans son analyse une grande variété de lectures différentes, comme il tente de le montrer en prenant trois exemples. D'abord Lucrèce, dont le critique célèbre le rôle majeur dans la constitution du langage poétique latin, puis les *Métamorphoses* d'Ovide (l'épisode de Daphnis et Apollon) où il décèle la tension entre l'épopée et la poésie érotique (ce n'est pas une idée neuve) et, enfin, la *Pharsale* de Lucain, dont les fautes traditionnellement imputées par la critique doivent être mises, selon lui, au nombre de ses qualités, notamment la description des horreurs ou les inconvenances (par ex. Nasidius mordu par un serpent) qui peuvent procurer du plaisir esthétique.

Si l'on doit admettre que nombre des analyses présentées dans cet ouvrage sont convaincantes ou stimulantes et que le parti pris d'ouverture herméneutique qui y est prôné force la sympathie, il apparaît néanmoins que la méthode, si elle n'est pas tout à fait contestable pour peu que l'on se place, comme le fait C. Martindale, dans une perspective humaniste, s'avère peu fructueuse, car elle conduit souvent à une généralisation excessive dont on perçoit mal pafois les retombées positives ; et il n'est pas rare que la complexité du propos nuise à sa lisibilité.

Alain Deremetz.

Niall Rudd, *The Common Spring. Essays on Latin and English Poetry* : Bristol, Bristol Phoenix Press, 2005, 268 pages.

Largement connu pour ses nombreux travaux sur la poésie latine et sa réception, N. Rudd est, depuis le début des années soixante, l'un des tenants de la « Nouvelle Critique », qui, en réaction contre l'interprétation de l'œuvre littéraire en fonction d'éléments extérieurs à elle, de la personnalité de l'auteur ou encore des émotions du lecteur, prônait un retour au texte, considéré comme objet verbal clos, et une lecture minutieuse fondée sur une analyse structurale. Dans ce recueil de dix-sept articles rédigés entre 1963 et 2002 (à l'exception de quatre inédits), N. Rudd fait une large part aux questions théoriques, définissant sa propre méthode critique (un « humanisme classique »), la montrant à l'œuvre dans des

études de textes riches et subtiles et la confrontant d'une manière souvent mordante à d'autres méthodes, notamment celles du post-modernisme. L'organisation du recueil en trois parties (sept articles portant sur la poésie latine, huit sur sa réception chez différents poètes anglais et deux sur des questions plus générales) et les renvois systématiques, à la fin des chapitres, aux autres écrits de l'auteur sur des thèmes similaires contribuent à mettre en évidence l'unité et la portée de l'œuvre critique de N. Rudd. Cette fermeté idéologique, la variété tant thématique que formelle des chapitres et la qualité des analyses de détail constituent les aspects les plus convaincants d'un ensemble que le lecteur peut, par ailleurs, trouver inégal et insuffisamment mis à jour sur le plan bibliographique (il est vrai que N. Rudd s'adresse explicitement à un public de non-spécialistes).

Le premier des chapitres consacrés à la poésie latine, « Virgil's Contribution to Pastoral », présente les *Bucoliques* comme le produit d'un remodelage novateur du matériau théocritéen (modifications stylistiques, combinaisons génériques, insertion d'événements romains dans une trame théocritéenne, utilisation de sources poétiques grecques autres que Théocrite, romanisation du style théocritéen). « Necessity and Invention in the *Aeneid* » montre que l'épopée virgilienne puise sa dynamique dans l'association entre la « nécessité » (imposée entre autres par l'Histoire, la légende et l'idéologie augustéenne) et l'« invention » (complexité du personnage d'Énée, réorganisation de son itinéraire, développement de certaines images fortes) ; si l'ensemble emporte l'adhésion, en particulier parce que s'y affirme, loin des stériles oppositions entre bien et mal, la souplesse intellectuelle nécessaire au critique désireux d'aborder l'*Énéide*, on peut marquer quelque réserve devant le caractère excessif de certaines affirmations (ainsi, p. 42, « le son assourdissant de la propagande augustéenne noie la musique homérique de Virgile »). Dans « Horace's *Odes* : A Defence of Criticism », N. Rudd s'appuie sur une étude précise de l'*Ode* I, 14 pour illustrer le fait que le critique doit, selon lui, admettre un certain empirisme, une échelle de probabilités, voire d'irréductibles ambiguïtés, ouvrant la voie à la subjectivité de l'interprétation ; même s'il y a là matière à discussion et si le ton de l'article paraît parfois trop péremptoire, on apprécie l'examen des différents courants de la critique littéraire et la définition finale d'une démarche mixte, équilibrée, éloignée des extrêmes — très horatienne en somme. Suivent trois articles plus courts : « Achilles or Agamemenon ? Horace, *Epistles*, 1.2.13 », où N. Rudd démontre que, dans l'*Épître* I, 2 d'Horace, le *hunc* du vers 13 désigne Achille ; « Theme and Imagery in Propertius 2.15 », belle explication de texte dans laquelle l'analyse des thèmes et des images conduit au dégagement de la structure et de la cohérence du poème ; et « Echo and Narcissus : a Study in Duality », qui montre que le passage consacré par Ovide à l'histoire d'Écho et de Narcisse repose entièrement sur des phénomènes d'inversion, de correspondance et d'illusion portés par la récurrence de certains traits stylistiques. L'analyse, ici, est claire et séduisante, mais, si l'on reconnaît volontiers le caractère spirituel, ludique, « coruscant » de l'écriture poétique ovidienne, on peut toutefois refuser de réduire Ovide à un « magicien souriant » et penser que ce qui rend insurpassable sa version du mythe n'est pas seulement l'ingénieuse virtuosité du style, mais son utilisation pour dire les passions humaines dans toute leur profondeur. Le dernier article consacré à la poésie latine, « The Topicality of Juvenal », porte sur les *Satires* de Juvénal, qui, pour N. Rudd, ont le double intérêt d'illustrer le débat critique entre empiristes et relativistes post-modernes et d'avoir une résonance très actuelle ; après avoir exploré l'œuvre selon différents angles (point de vue de l'auteur, situation des victimes, contexte historique et social), ce qui l'amène à des réflexions pleines de finesse (sur l'aspect « politiquement incorrect » des *Satires*, l'effet produit par leur caractère hyperbolique, leur dimension « tragique »), N. Rudd déroule

un long catalogue d'exemples — dont certains sont, de son propre aveu, d'un goût discutable — destinés à montrer l'« actualité » des *Satires* ; cette dernière partie, quoique fort divertissante, n'apporte pas grand-chose à la compréhension d'une œuvre dont l'intérêt ne saurait se résumer, comme le fait N. Rudd en conclusion, à l'art de rendre paradoxalement distrayants les problèmes d'une mégalopole.

Les huit articles sur les échos de la poésie latine dans la littérature anglaise constituent un apport de grande valeur au champ, actuellement en pleine expansion, des recherches sur la réception des textes anciens, notamment parce que N. Rudd s'y montre très attaché à la description du contexte (historique, social, culturel) des textes évoqués. Dans « The Classical Presence in *Titus Andronicus* », il explore la « *romanitas* » de la pièce de Shakespeare en parcourant, avec une minutie remarquable bien qu'un peu fastidieuse, le réseau extrêmement dense des références littéraires grecques et latines reconnaissables dans une pièce définie comme « brillante démonstration de réminiscence créative ». « *The Taming of the Shrew* : Some Classical Points of Reference » montre que de nombreuses correspondances, en particulier dans les emprunts à Ovide, unissent la pièce à d'autres œuvres de Shakespeare — ce qui, selon N. Rudd, confirme qu'il en est l'auteur — et analyse le mécanisme subtil de la référence chez Shakespeare. « Milton, *Sonnet 17* (Carey no. 87) : an Avoidable Controversy » illustre avec talent la méthode critique de N. Rudd, qui, pour éclairer un point précis d'interprétation du texte de Milton, mobilise tout un faisceau de preuves : éléments lexicaux, cohérence interne du poème, réminiscences horatiennes, correspondances avec un autre sonnet de Milton. Dans « Dryden on Horace and Juvenal », il critique sévèrement la comparaison menée entre les *Satires* d'Horace et de Juvénal par Dryden, qui a, à ses yeux, commis sur ces deux œuvres un contresens complet. « Problems of Patronage : Horace, *Epistles* 1.7.46-98 and Swift's Imitation » montre que Swift, imitant un passage de l'*Épître* I, 7, fait de la figure de Philippus un usage inverse de celui qu'en faisait Horace, substituant à la présentation nuancée de Mécène une attaque très vive contre Harley. Dans « Variation and Inversion in Pope's *Epistle to Dr. Arbuthnot* », N. Rudd analyse la dimension classique du poème de Pope et la manière dont il introduit, par rapport à ses modèles latins, des variations et des inversions qui, rendant son écriture plus proche de l'esprit de Lucilius que de celui d'Horace, reflètent la spécificité de sa posture de satiriste. Une brève note (« The Optimistic Lines in Johnson's *The Vanity of Human Wishes* ») identifie dans le *De Senectute* de Cicéron la source de certains vers du poème de Johnson. Enfin, cette deuxième partie se clôt sur « Two Invitations : Tennyson *To the Rev. F. D. Maurice* and Horace *to Maecenas* (*Odes* 3.29) », comparaison approfondie entre le poème de Tennyson et celui d'Horace qui met au jour le travail de réécriture et de variation mené par Tennyson, travail influencé tant par un contexte historique et religieux spécifique que par la personnalité de l'auteur et peut-être surtout du destinataire.

Les deux dernières pièces du recueil, tout en continuant à s'appuyer sur l'analyse des textes latins, reviennent aux questions de méthode critique. Dans « Romantic Love in Classical Times ? », N. Rudd dégage les traits distinctifs de l'amour courtois et de l'amour romantique (le second dérivant en partie du premier sans se confondre avec lui) et montre, à partir d'exemples empruntés à la littérature grecque (Théocrite, Apollonios de Rhodes, la comédie, les récits folkloriques ou les romans) et romaine (notamment Catulle, Ovide et la comédie), que l'amour romantique a également des sources antiques et qu'il n'était, dans l'Antiquité, ni inconnu, ni limité aux couples homosexuels, ni incompatible avec le mariage. Enfin, « Classical Humanism and its Critics » présente et justifie l'« humanisme classique », « étude rationnelle des Grecs et des Romains » considérés dans une humanité qui dépasse le temps et l'espace. Parcourant le champ de la critique des dernières

décennies, N. Rudd souligne l'apport de courants de pensée tels que le marxisme, la psychanalyse ou le féminisme à l'interprétation des textes antiques ; la critique gagne, selon lui, à accueillir toutes les sources épistémologiques et idéologiques, à l'exception de celles (tel le post-modernisme) dont l'intolérance intellectuelle et le goût de l'obscurité jargonnante vont à l'encontre de l'ouverture et de la clarté propres à l'« humanisme classique ». La seconde partie de l'article présente une théorie de l'interprétation fondée sur la coexistence de trois univers (celui de l'auteur, celui du texte et celui du lecteur) qui se rencontrent partiellement et que le critique doit associer. Après des siècles d'intérêt porté majoritairement au premier de ces univers, la « Nouvelle Critique » a déplacé l'accent vers le deuxième, ce qui a enrichi l'analyse tout en soulevant de nouveaux problèmes (apparition du concept complexe de *persona*, utilisation abusive de la notion d'intertextualité). Quant au troisième, il a été mis en avant, mais négativement, par les critiques post-modernes, qui considèrent que nous sommes trop fortement conditionnés par les idéologies de notre temps pour juger objectivement les textes antiques. Au contraire, selon N. Rudd, la subjectivité de l'interprétation est limitée, entre autres, par la capacité du lecteur à se projeter mentalement dans le contexte de l'œuvre étudiée, car, par-delà les siècles et les civilisations, les traits fondamentaux de la nature humaine restent les mêmes, nous permettant d'entrer en contact avec ces « frères humains » que sont les Anciens. Aussi discutable que séduisante, cette certitude trouve toutefois une brillante justification dans un recueil qui, s'il offre des textes antiques une lecture traditionnelle (l'auteur emploie, dans la Préface, l'expression de « conservatisme progressiste »), fait constamment la démonstration d'une justesse d'appréciation fondée sur une évidente affinité entre le critique et son objet d'étude.

Hélène Vial.

Cesare Questa, *Sei letture Plautine* : Urbino, QuattroVenti, 2004, 166 pages.

Les disciples et amis de C. Questa, pour le soixante-dixième anniversaire de leur maître, lui ont offert une réédition des introductions qu'il avait faites pour six comédies plautiniennes parues dans la *Biblioteca Universale Rizzoli*, dans les années 80 : *Aulularia*, *Casina*, *Ménechmes*, *Miles*, *Mostellaria*, *Pseudolus*. On y a ajouté deux études récentes, l'une sur le rôle de Pardalisca dans la *Casina* (voir *REL*, 82, 2004, p. 321), l'autre intitulée « La spilla e la cistella » et montrant une réminiscence plautinienne dans le livret des *Noces de Figaro*. Les introductions se nourrissent peut-être trop des rapports supposés entre la pièce plautinienne et son modèle qu'en règle générale, on ne connaît que par elle, ce qui rend illusoires les comparaisons. Toutefois C. Questa est parfaitement conscient du caractère hypothétique de ses constructions : « a questo punto il buon senso dovrebbe prevalere (o, più dottamente, l'*ars nesciendi*) ». Et les rapprochements entre la fin de la *Casina*, les titres de comédies d'Andronicus ou Névius tels que *Verpus* ou *Testicularia* et l'obscénité de l'atellane sont troublants : encore faudrait-il prouver que cette obscénité est inconnue dans la Neva, ce dont C. Questa se garde bien, et pour cause. On aura du mal à suivre C. Questa lorsqu'il affirme que Plaute n'a jamais donné de nom au vieillard de la *Casina*. On appréciera le bonheur de la traduction italienne pour les injures lancées à Ballion.

Jean Christian Dumont.

Evangelos KARAKASIS, *Terence and the Language of Roman Comedy*, Cambridge Classical Studies : Cambridge University Press, 2005, 310 pages.

L'auteur entend en premier lieu mettre en lumière chez Térence une différenciation des types de personnages par le langage. Il distingue six sortes de faits de langue qui opposeraient les personnages : les expressions familières (en anglais « colloquialisms »), les archaïsmes, la prolixité sénile (μακρολογία, περισσολογία), les hellénismes, les marqueurs de langage élevé, les idiolectes. L'auteur définit scrupuleusement les concepts qu'il utilise et précise à chaque chapitre sa démarche méthodologique. Le résultat est pourtant assez peu convaincant. E. KARAKASIS n'entre pas vraiment dans le détail de la typologie comique, mais donne l'impression d'opposer seulement deux groupes des personnages, les vieillards et les autres ou parfois les vieillards et les personnages humbles (« low characters »), non sans que de surcroît les deux catégories se chevauchent parfois, puisque le Syrus des *Adelphes* se retrouve parmi les vieillards. Les classements de faits de langue paraissent très arbitraires. Le tableau des expressions familières chez Térence, p. 41-43, laisse rêveur : combien de tournures latines courantes, se retrouvant chez tous les auteurs et dans tous les types de textes, y sont répertoriées ! Est-il sérieux de considérer comme des archaïsmes voulus par l'auteur les graphies en *ai* des génitifs de la première déclinaison ? La prolixité et la redondance sont-elles le fait des seuls vieillards ? On aimerait des statistiques qui seules seraient probantes et auxquelles E. KARAKASIS ne recourt jamais. Un chapitre supplémentaire fait une place spéciale à l'*Eunuque*. De la précédente analyse, il semble ressortir que Térence s'éloigne moins du latin classique que Plaute et ne recourt que rarement aux procédés de formation verbale de son prédécesseur, sinon pour le langage des personnages humbles. Des érudits ont jugé l'*Eunuque* la plus plautiniennes des pièces de Térence pour des raisons de structure et de thèmes. E. KARAKASIS y ajoute des similarités linguistiques et stylistiques : invention verbale par préfixation ou suffixation, fréquence et choix des termes d'injure, expressions imagées. Telles sont les données qui opposent la façon de Plaute au reste de l'œuvre de Térence. Le livre semble alors changer de sujet : il n'est plus question de la caractérisation des personnages par le langage, mais d'une opposition globale entre Plaute et Térence, pour mettre en lumière l'écriture novatrice du second. La deuxième partie du livre, en utilisant les mêmes critères, comparera donc Térence avec le reste de la *palliata*, avec la *togata* et avec l'atellane. La *palliata* dans son ensemble, examinée auteur après auteur, serait plus proche de Plaute que de Térence, y compris dans le cas de Turpilius que E. KARAKASIS examine en premier : l'auteur ne s'interroge pas sur la validité de sa méthode touchant un auteur qui n'est connu que par citations de grammairiens ; ceux-ci ne citent que ce qui ne correspond pas à leur norme, en particulier ce qui est archaïque, sans en donner de fréquence. Pour la *togata*, Titinius se rapprocherait de Plaute, Afranius de Térence : la chronologie, que l'auteur ne fait jamais entrer en ligne de compte, pourrait suffire à l'expliquer, quand Titinius est probablement un contemporain de Plaute et qu'Afranius vient au moins une génération après Térence. Selon toujours les critères de E. KARAKASIS, l'atellane littéraire de Pomponius et Novius est plus proche de la tradition plautinienne.

Jean-Christian DUMONT.

Sander M. Goldberg, *Constructing Literature in the Roman Republic* : *Poetry and Its Reception* : Cambridge, Cambridge University Press, 2005, in-8°, XI-249 pages.

Le livre de S. M. Goldberg est constitué d'une suite de six chapitres qui sont autant de variations sur le thème de la réception littéraire des formes poétiques à Rome.

Le chapitre 1, *The Muse Arrives*, montre, à partir d'un graffito pompéien (*Fullones ululamque cano, non arma uirumque*, CIL 4.9131), l'influence déterminante d'Ennius, dont on écoutait encore les *Annales* à l'époque de Suétone. Chez Virgile, la référence ennienne n'est pas « just a mannerism, but a tool » (p. 31) : lorsque Anchise apostrophe le *Cunctator* au chant VI, Virgile renvoie symboliquement à l'esprit romain tel que le poète le concevait. Lucrèce recrée un arrière-plan romain, suggérant une « diction ancienne », des mots composés, des formules. Ainsi l'aspect novateur du poème épicurien est-il atténué par une filiation authentiquement romaine. Plus généralement, le public cultivé compare et consacre les auteurs : sont évoquées alors les discussions des frères Cicéron (*Q.fr.*2.10.3). L'auteur insiste sur la dimension sociale à Rome d'une œuvre qui n'est jamais qualifiée *a priori* de « littéraire » ; sa réception décide de son statut et de son importance : mais les moyens d'évaluer cet accueil primordial restent problématiques. Jusqu'où la récitation et la lecture d'une œuvre contribuent-elles à la popularité, à l'exemplarité d'un auteur ?

Le chapitre 2, *Constructing Literature*, s'intéresse à l'apparition et aux succès de la *palliata*, fortement concurrencée par les spectacles de mimes. Son enquête, à partir d'un jugement de Varron sur les « domaines d'excellence » de Plaute et de Térence (*in ethesin Terentius, in sermonibus Plautus*, *Sat.*399), interroge la correspondance de Cicéron, l'Epître II.1 d'Horace et le *De Poetis* de Volcacius Sedigitus. L'auteur pose une question d'ordre idéologique : si les épopées de Naevius et d'Ennius, à la gloire de l'aristocratie romaine, sont « thésaurisées », comment expliquer la conservation d'œuvres populaires sans enjeux politiques ? Si une société se reconnaît, sur le plan éthique et esthétique, dans une œuvre, on doit vérifier alors quelle influence culturelle Plaute exerce à la fin de la période républicaine.

C'est cette vérification à laquelle l'auteur consacre son troisième chapitre, *Comedy at Work*. En ce qui concerne la prose, il s'appuie d'abord sur une lettre de Cicéron à C.L.Spinther (*Fam.*1.9.19) : l'orateur cite l'*Eunuchus* de Térence pour expliquer sa défense tactique de Vatinius. Cette référence permettrait d'évaluer la quotidienneté des imprégnations culturelles liées à la *palliata* : comme le suggèrent également deux discours prononcés en 80 et en 56, le *Pro Roscio Amerino* et le *Pro Caelio*, l'*imago uitae cotidianae* selon Cécilius, les allusions théâtrales à *Medea Palatina* et l'usage de la prosopopée indiquent une familiarité culturelle à Rome avec la scène. Puis, examinant les *topoi* comiques du chant IV de Lucrèce, ou tel poème de Valerius Aedituus, tels autres de Catulle (c.8 et 42) l'auteur aperçoit, par l'usage métrique (le scazon) ou lexical et rhétorique, des stylèmes d'origine comique. Donc la prosodie comique, malgré les avis de Léo, Fraenkel et Ross, a un impact sur la poésie tardo-républicaine.

Dans le chapitre 4, *Dido's Furies*, l'auteur s'intéresse à la possible référence de Virgile (*En.* 4.471 : *Agamemnonius scaenis agitatus Orestes*) aux tragiques grecs. L'*Enéide* ferait-elle allusion aux Bacchae *d'Accius*, aux *Eumenides* d'Ennius, au *Pentheus* de Pacuvius ?

La culture tragique apparaît nettement chez Cicéron, notamment dans les *Tusculanes* et le *De Finibus* : l'usage du discours tragique s'affirme sur les plans de la politique et de l'art oratoire. Mieux encore, l'allusion référentielle circule

d'Ennius à Virgile en passant par Catulle : plaisir démonstratif plus qu'étalage d'érudition, la citation tragique s'étend au procédé élargi de la *conquestio* : Ennius, Accius sont commentés, et l'examen de Caius Gracchus se révèle fort intéressant. La tragédie autorise une rhétorique des émotions, exalte le pouvoir de la parole, mais elle n'explique ni ne définit ni n'interroge les valeurs romaines.

Le chapitre V, *Enter Satire*, esquisse d'abord un parallèle entre le *Pro Quinctio* et le *Phormio* de Térence. Dévaloriser l'adversaire, c'est proposer un portrait du pire. Il ne s'agit pas d'une guerre sociale, mais d'une peinture comique efficace qui désigne l'individu vicieux à la communauté unanime. L'auteur redonne à Lucilius, poète de rang libre, sa valeur unique due à sa *licentia*. Mais l'invention lucilienne réside pour une bonne part dans l'usage d'une mixité linguistique ambiguë, entre l'urbanité et la critique philhéllène. L'auteur fait dialoguer Lucilius et Horace, « critique » moral de la mode culturelle : selon lui, Horace évolue entre le refus de la rudesse archaïque et le besoin de la prolonger sans se confiner dans les limites nouvelles du lyrisme exacerbé de Calvus et de Catulle. Ce que propose ou annonce Horace, c'est l'avènement d'une création poétique nouvelle ancrée dans le passé.

Dans le dernier chapitre, *Roman Helicon*, S. M. Goldberg évoque la relation nouvelle qu'entretiennent Horace et Auguste. Le *princeps* ne sera pas célébré par n'importe qui ; il n'aura pas, comme Alexandre, son Choerilus : l'art nouveau est un art de qualité exigeante où chacun reconnaît ses pairs. Properce salue Virgile, Ovide cite la nomenclature canonique du lyrisme romain (*Tr.*4,10,43-54). Après Varron et César, après Asinius Pollion, Auguste fonde une seconde fois, avec sa bibliothèque Palatine, la culture poétique. Cette culture, selon l'auteur, passe par un tri sélectif d'ouvrages : Ovide restera au secret, cherchant un abri pour ses *Tristes* et ses *Pontiques*, mais Horace connaît la consécration. Sans dénoncer formellement une culture d'état, l'auteur parle cependant d'une « valeur symbolique de l'*imprimatur* de la bibliothèque palatine » (p. 195).

Cet ouvrage, de lecture fort agréable, nourri d'exemples et de confrontations de textes cités à propos, insiste sur la dimension politique et sociale du phénomène culturel appelé abusivement « littérature ». Le point de vue adopté, celui du public supposé ou des récepteurs, rend la tâche délicate, car Cicéron, souvent mentionné, n'est pas un « lecteur moyen » représentatif des tendances « littéraires » romaines. Entre la comédie représentée et la comédie « objet de référence culturelle », S. M. Goldberg tente de suivre avec subtilité et quelques notes d'humour le fil qui mène de la Muse à la bibliothèque, de la création en acte à la mémoire sélective d'une société.

Thierry Barbaud.

Peter Kruschwitz, Matthias Schumacher, *Das vorklassische Lehrgedicht der Römer*, Kalliope, Studien zur griechischen und lateinischen Poesie, Band 4 : Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2005, 168 pages.

Le livre de P. Kruschwitz et M. Schumacher a d'abord l'immense mérite d'aborder un problème de fond : la poésie didactique constituait-elle en elle-même un genre autonome, ou bien la dimension didactique d'une œuvre venait-elle se greffer sur un genre préexistant ? Ce préalable obligé représente assurément le point le plus épineux du sujet traité. Deux approches étaient possibles : l'une à partir de la définition des genres littéraires, poétiques en particulier, proposée par les Anciens ; l'autre à partir de critères posés en principe par les Modernes. Dans l'Antiquité, l'appartenance à une catégorie poétique spécifique se détermine

d'après le mètre utilisé. Or la plupart des poèmes didactiques sont écrits en hexamètres et s'apparentent par là même à une forme de poésie amimétique : dans ces conditions, la poésie didactique apparaît comme une variante de la poésie épique. Cette définition étroite présente cependant de sérieux inconvénients : elle exclut notamment a priori de nombreux textes paradoxalement très proches par leur nature et leur contenu de la substance des poèmes en hexamètres. On ne saurait oublier, en outre, que d'après Aristote (*Poét.* 1447b 13-20) il n'y a, hormis le mètre, aucun point commun entre Homère, poète de génie, et Empédocle simple « physiologue » (cf. p. 8-9 n. 3). Pour la définition moderne, les auteurs se fondent sur le *Reallexikon zur deutschen Litteraturwissenschaft*, art. *Lehrdichtung* rédigé par W. Kühlmann (2000) : ils en retiennent l'idée d'un poème dont la finalité première est « la transmission d'un savoir » (cf. p. 11). Le lecteur français préférera, sans doute, se reporter, pour sa gouverne personnelle, à l'article « *Poésie didactique latine* » du *Dictionnaire Universel des Littératures* (1994) dont l'auteur, H. Zehnacker, souligne d'emblée ce qui peut étonner les Modernes, à savoir que, dans l'esprit des Anciens « la poésie était apte à la transmission du savoir ». D'autres critères ont cependant été pris en compte par P. Kruschwitz et M. Schumacher dans leur approche du genre didactique, notamment l'expression d'une relation de maître à disciple ou, plus largement d'un discours adressé par le poète à un public. A cela s'ajoute le statut auctorial du poète détenteur d'un savoir qu'il se propose de communiquer à son lecteur. Enfin, la recherche eût été incomplète si P. Kruschwitz et M. Schumacher ne s'étaient pas, corollairement, interrogés sur les rapports entre la poésie didactique et la littérature technique en prose (p. 14 sq.) : à cet égard, les savants d'outre-Rhin reproduisent le théorème de R. Martin et J. Gaillard (cf. *Les genres littéraires à Rome*, Paris, 1990, p. 199) lorsqu'ils écrivent que « les poèmes didactiques sont aux traités en prose ce que sont aux ouvrages d'histoire les épopées historiques ». Pourtant, s'agissant de la littérature archaïque, ce point de vue demande à être quelque peu nuancé : en effet certains poèmes didactiques sont si dépourvus d'ornements poétiques qu'ils passent couramment pour de la prose versifiée (cf. p. 12 n. 11 et p. 14). P. Kruschwitz et M. Schumacher se sont employés néanmoins à rétablir les textes les plus anciens dans leur forme primitive soumise aux impératifs de la métrique (p. 23-40).

De fait, l'originalité de l'enquête tient aussi à la période étudiée : celle de la littérature préclassique à partir d'un corpus d'œuvres dont il ne nous reste bien souvent que d'infimes fragments. Sont ainsi analysés successivement des vestiges de textes dont les auteurs relèvent, pour la plupart, de ce qu'Henri Bardon (1952) appelait « la littérature latine inconnue ». On rendra donc hommage aux deux savants germaniques d'avoir, une nouvelle fois, sauvé de l'oubli les œuvres d'Appius Claudius Caecus, de Gnaeus Marcius Vates, de Q. Ennius, de L. Accius, de T. Albucius, de Porcius Licinus, de Valgius (?), de Volcacius Sedigitus, de Q. Valerius Soranus, de Manilius (?), de Gnaeus (?) Sallustius, d'Egnatius, de Q. Tullius Cicero, de P. Terentius Varro Atacinus, scrupuleusement examinées, sous l'angle de la problématique annoncée, dans l'ordre chronologique. De fait, si la satire — en dehors de celle d'Ennius (cf. p. 16 ; 21-22) — a été exclue de ce corpus judicieusement ciblé, la réflexion conduite par P. Kruschwitz et M. Schumacher prend en considération des auteurs souvent négligés dans certaines monographies même récentes, comme celles de P. Toohey (1996) ou de C. Schindler (2000). En outre, dans un souci d'exhaustivité, P. Kruschwitz et M. Schumacher n'ont pas dédaigné, non plus, de s'intéresser aux éléments de poésie didactique, fussent-ils parodiques, contenus dans des œuvres d'une autre nature, comme le monologue du Choragus, sorte de parabase du *Curculio* de Plaute (v. 467-484), rendant ainsi hommage aux travaux d'A. Schiesaro (1996).

La diversité de la matière et l'hétérogénéité de la documentation n'ont pas empêché P. Kruschwitz et M. Schumacher, tant s'en faut, de rechercher les sources de la littérature didactique latine : à cet égard, il résulte de leurs minutieuses analyses que la plupart des auteurs latins se sont inspirés — comme dans le cas de leurs autres productions littéraires — de modèles grecs, mais que, là aussi, ils ont su, dès le départ, imprimer à leurs œuvres une marque propre. De fait, les auteurs latins d'œuvres didactiques ne se sont pas contentés de traduire des archétypes grecs dans leur langue ; ils ont fourni un réel effort pour romaniser la poésie didactique. Néanmoins certains sujets, pourtant étroitement liés à la cité romaine et abordés dans des traités techniques, comme la jurisprudence, la théologie et les questions de pratiques religieuses ou encore l'art militaire n'ont jamais fait l'objet, à l'époque archaïque, d'aucun poème. Loin de se borner à cette constatation objective, les auteurs du livre s'interrogent sur la raison de cet effet et la réponse apportée au problème est convaincante : il semble en réalité que, sans s'interdire expressément les sujets qui relevaient du *negotium*, les auteurs de poèmes didactiques aient préféré éviter les thèmes « de nature à troubler l'*otium* indispensable à la jouissance esthétique » (p. 153-154).

Il est vrai que les sujets traités étaient à même de satisfaire la curiosité des lecteurs dans des domaines, malgré tout, extrêmement variés : en effet, à partir des premiers représentants de la poésie didactique romaine se dessinent d'emblée trois orientations majeures : la tendance doxographique et philosophique, l'aspect philologique, le contenu astronomique et naturaliste. Appius Claudius Caecus et Gnaeus Marcius Vates se sont ainsi illustrés dans la poésie morale dispensatrice de *praecepta*. Quant aux thèmes philologiques et littéraires, ils se révèlent l'apanage d'Accius, de Porcius Licinus, de Quintus Valerius Soranus, de Volcacius Sedigitus et peut-être d'un certain Valgius (?). A ce propos, bien des éditeurs modernes, notamment J. Blänsdorf (*F.P.L.*, p. 103, frg. 4) et E. Courtney (*F.L.P.*, p. 89 et p. 95, frg. 3), adoptent la correction de ce nom difficile à déchiffrer dans le texte des manuscrits de Suétone (*Vita Ter.* 9), en *Volcacius* à qui ils attribuent les trois sénaires iambiques conservés grâce au biographe latin. J.-P. Schwindt, dans ses *Prolegomena zu einer Phänomenologie der römischen Literaturgeschichtsschreibung*, Göttingen, 2000, p. 63-64 adopte le même point de vue, en se fondant sur les études de F. Leo (1901) sur l'art de la biographie en Grèce et à Rome. P. Kruschwitz et M. Schumacher se réclament pour leur part de la tradition manuscrite, qui atteste le nom de Valgius ; en outre, en lieu et place de la leçon *enumeratione* retenue par Leo, ils optent pour l'expression *in actione* et concluent de cette lecture que Valgius avait composé un ouvrage didactique en vers, intitulé *Actio* et portant sur des problématiques théâtrales.

La question reste ouverte. De même, l'identité d'un certain Manilius (?) et le nom de cet auteur sont sources de discussions dont P. Kruschwitz et M. Schumacher se font les échos. A cela s'ajoutent bien des incertitudes sur le contenu de l'œuvre qui lui est attribuée : le *De Aue Phoenice* se rattache-t-il à un poème, plus vaste, récit de voyage relatant des curiosités observées dans des pays lointains ? Ou bien relève-t-il de l'érudition mythologique et des centres d'intérêt d'un antiquaire ? La seconde solution, retenue par J. Blänsdorf (*F.L.P.*, p. 120-122) et par E. Courtney (*F.L.P.*, p. 110 sq.), paraît ici préférable aux auteurs. Car, bien que Pline l'Ancien se réfère à un sénateur qui, dans un poème de 97 av. J.-C., aurait mis en lumière les liens du phénix et de l'astronomie, la majeure partie des fragments ressortit à la mythologie. En outre, un témoignage d'Aulu-Gelle fait état des compétences d'un auteur appelé Manilius en matière de critique plautinienne. C'est donc plutôt à la branche philologique au sens large qu'il convient de rattacher l'œuvre de Manilius.

L'attrait exercé sur les Romains par les poèmes astronomiques et naturalistes se manifeste toutefois à travers les productions littéraires de Gnaeus (?) Sallustius, auteur d'*Empedoclea*, poème exposant la doctrine du philosophe d'Agrigente mais de manière ardue et sans art. A la même époque, Egnatius (le poète celtibère mentionné par Catulle et contemporain de Lucrèce ?) avait composé un *De rerum natura* dont Macrobe cite quelques fragments. En troisième lieu, Q. Tullius Cicéron s'était efforcé de transposer en latin les *Phainomena* d'Aratos, dont il proposait vraisemblablement une forme abrégée d'environ trente vers — soit un ensemble à peine plus long que le fragment sauvé par Ausone (*ecl.* 25). Ce serait néanmoins une erreur que de ramener le poème à une simple traduction : comme son frère, Quintus Cicéron a su utiliser les thèmes abordés par son modèle grec pour créer une œuvre originale. Il restait à P. Kruschwitz et M. Schumacher à se pencher sur les *Chorographia* et sur l'*Ephemeris* de P. Terentius Varron d'Atax. Marius Victorinus se réfère à un fragment des *Chorographia* qui décrit l'harmonie des sphères dans le cadre d'un exposé cosmologique et théologique, prélude à la description de la terre et de ses régions. Les autres fragments montrent que Varron d'Atax délimitait les zones climatiques et examinait ensuite les trois continents connus des Anciens, peut-être à l'imitation d'Alexandre d'Ephèse (contemporain de Cicéron jugé *poeta ineptus* par ce dernier, cf. p. 131 n. 377). La seconde œuvre didactique de Varron d'Atax, l'*Ephemeris*, accuse des similitudes avec les *Phainomena* d'Aratos. Le titre indiquerait, si l'on corrige *Epimenides* de la tradition manuscrite en *Ephemeris*, que seule une partie du poème grec aurait été adaptée en latin et porterait sur les signes annonciateurs du temps. Mais il faut se garder de voir en Varron d'Atax un simple transcripteur, tant il est vrai que le sens de l'observation et le souci de la précision lexicale le distinguent et d'Aratos, son aîné grec, et de Cicéron, son compatriote.

Telle est donc l'idée que nous donne cette monographie de la littérature didactique latine préclassique. Il serait néanmoins excessif de croire que les trois thématiques majeures susdéfinies ne présentaient jamais de zones d'interférences. Cela est d'ailleurs d'autant plus vraisemblable qu'un poète comme Accius, dont l'apport à l'histoire et à la critique littéraire est très nettement perceptible grâce aux fragments des *Didascalica* et des *Pragmatica*, avait composé aussi un poème philosophique et un poème astronomique, comme le soulignent les auteurs(p. 64-66 et p. 144), à la suite de J. Dangel (cf. *Accius, Œuvre, fragments*, Paris, 1995, p. 47-57).

En outre, le panorama de la littérature didactique latine qu'offre le livre de P. Kruschwitz et M. Schumacher amène les auteurs à s'interroger aussi sur le rapport des poètes à leurs œuvres, sur la part respective de l'art et du sujet abordé, enfin sur la réception des poèmes dont la création a dû être favorisée par un environnement socio-culturel bien précis. Ce dernier point n'est qu'esquissé ici et donnera lieu à une autre étude.

Le chercheur disposera en attendant d'un ouvrage d'une grande clarté, qui non seulement rassemble en un volume de consultation aisée — puisque le plan en est limpide et qu'il est assorti d'un index — tous les textes ou fragments de textes latins susceptibles de ressortir à la littérature didactique, mais qui en propose une traduction allemande et un commentaire exégétique et littéraire à partir des études les plus érudites et les plus récentes, signalées dans des notes infrapaginales substantielles. Pour la commodité du lecteur, la bibliographie utilisée est reprise à la fin du volume.

Ce petit livre d'une grande sobriété contient ainsi, sur la poésie et la prose didactiques romaines de l'époque archaïque, les indications les plus précises et les plus précieuses à propos de toutes les œuvres destinées à instruire un public sur des sujets aussi divers que les sciences ou les techniques, la littérature, la morale ou la

philosophie. Comme tel, il se chargera lui aussi d'une fonction didactique pour tous ceux qui voudront approfondir leurs connaissances sur des œuvres qui furent très vite éclipsées par celles de Lucrèce, de Cicéron, de Virgile, d'Horace et d'Ovide.

Aude LEHMANN.

Lorenz RUMPF, *Naturerkenntnis und Naturerfahrung. Zur Reflexion epikureischer Theorie bei Lukrez*, ZETEMATA, Heft 116 : München, Verlag G.H. Beck, 2003.

La recherche débute par un long préambule, Introduction et Considérations méthodologiques (quelque 71 p.) sur la valeur « philosophique » ou « littéraire » du *De rerum natura*, et sur les voies d'accès au poème. L'introduction, comme le préambule *Zur Methode*, négligent la dimension synchronique de l'œuvre avec le souci de plaquer sur l' « interprétation » les concepts de la « nouvelle critique » : on dégage les antinomies de la méthode « werkimmanent » (intraduisible) et des « positions contextuelles » et d'une critique issue des « modèles poststructuralistes et déconstructionistes » (p. 48 s.). Il est réconfortant de voir réaffirmer, après bien des détours, qu' « une élémentaire intelligibilité de textes de toute sorte doit, tant qu'il y a des textes, être toujours supposée ». Or, s'agissant d'un poème didactique qui s'insère dans le laborieux enfantement de la littérature scientifique latine, les débats de l'épicurisme campanien (Philodème) sur poésie et vérité seraient plus éclairants. L'auteur ne les méconnaît pas, mais ne dégage guère la synthèse d'une riche bibliographie (p. 25-26), de type « Bericht » - qui sous-estime GIUFFRIDA et TESCARI. Voir notre *Otium*... (1966), p. 205-278, *pass*.

L'ouvrage se compose d'une série de 8 essais sur les thèmes majeurs du *De rerum natura*, à dominante épistémologique, mais qui débordent la « Naturerkenntnis » - ou plutôt l'étendent à l'anthropologie (7. *Furcht vor dem Tod*, p. 184 s.). La méthode suivie consiste à proposer une anthologie de textes probants des 6 livres, de la physique des premiers chants à la vulcanologie du chant VI ; chaque zone de texte fait l'objet d'un commentaire continu, à la fois philologique et philosophique, la paléographie critique n'étant pas négligée, et de « Considérations synthétiques ». L. RUMPF étude successivement le *Prooemium* et l'hymne à Vénus (p. 72 s.) ; la présentation des atomes (p. 96 s.) ; la dimension esthétique du poème didactique (5. *Musenquelle und Honigbecher*, p. 111-130) ; la fin du livre 2 et son apport à la doctrine de la vie et de la mort universelles (p. 131 s.), et, après « la crainte de la mort » (p. 184 s.), une analyse de la « séquence sur l'Etna » du chant VI comme révélatrice du « rationalisme physique » (p. 230 s.). Les « Considérations ultimes » tenteront d'évaluer, dans leur poids respectif, *Theoretische Summe und poetischer Vollzug*, donc de cerner le problème de l' « anti-Lucrèce » chez Lucrèce, plusieurs fois évoqué dans l'ouvrage.

Une remarque liminaire s'impose : la richesse de la bibliographie, plurielle et internationale, et la très bonne connaissance des encyclopédies scientifiques et des doxographies de base.

L'étude du *prooemium* lucrétien est classique, mais un peu lacunaire : sur le niveau culturel du lecteur moyen (p. 73) il faudrait approfondir la notion d'*idiota*, chère à l'Ecole ; sur la *Venus physica Pompeiana* (*ibid.*), patronne des Epicuriens de Campanie... et chère au parti césarien. La « prière » infléchit quelque peu la doctrine de la sereine indifférence des dieux, et la « paix » rêvée n'est pas seulement l'*ataraxia* (excellente note 20, p. 79). Ici (p. 84 s.), le sens cosmique de la création et de la vie est bien explicité par le commentaire. L'essai sur l'*Einführung der Atome* (p. 96 s.), qui part des apories de l'expression scientifique latine, est de bonne

qualité, bien qu'ici comme ailleurs le mixage de la philologie et de la philosophie affaiblisse un peu la rigueur de l'interprétation. On notera d'excellentes remarques épistémologiques sur le visible et l'invisible, un pénétrant commentaire de l'adjectif *caecus*. A l'époque, l'existence de l'invisible est même postulée par un texte révolutionnaire de Varron sur les « microbes » (*Rr*, I.12). Au-delà d'un rapprochement fécond avec le « Corpus Hippocratique » (p. 102), illustrant la toute-puissance des vents, les perspectives médicales et biologiques pourraient être élargies. P. Boyancé a bien montré que la *physiologia*, assez négligée, est à la fois une physique et une biologie. Lucrèce a-t-il connu Asclépiade et son atomisme physiologique ? L'essai 5, sur la dimension esthétique du poème, sur le poème dans le poème (p. 111 s.), ne centre pas assez, au départ, le problème de la prétendue apostasie de l'épicurien disciple des Muses (cf. travaux de Tescari). Lucrèce n'a-t-il pas accordé une préséance à Clio, la *callida Musa* ? Pour le commentaire de I.930 s., on observera que la référence aux excipients des « remèdes amers », au-delà de la comparaison, reflète une curiosité médicale, à une époque où certains récusent la nocivité de la pharmacie. Or le « miel » de la poésie, comme le miel des médicaments, peut être fallacieux. Sur un plan plus général, l'esthétique de Lucrèce gagnerait à être confrontée avec les recherches théoriques de l'Ecole campanienne : Philodème, malgré la note bibliographique des pages 25-26 et quelques rares références, est négligé. Voir notre *Otium*..., p. 235 s. Le problème central est celui du *muthœides* avec ses implications théologiques. Les *Zusammenfassende Überlegungen* des p. 125 s. sont trop axées sur l'esthétique alexandrine, plus éclairante pour Catulle que pour Lucrèce.

L'étude de la fin du chant II (p. 131 s.) dégage bien, après un préambule sur la « démarche descriptive » des livres I et II, et avec une tendance au « Bericht » prononcée, le vitalisme universel du « mythe de Cybèle » - qui s'inscrit dans les antinomies doctrinales de la poésie didactique. La très bonne analyse textuelle explicitera le lien dialectique entre l'atomisme universel et l'individualisme, confronté au problème de la mort. Le lecteur appréciera le commentaire épistémologique de II.1040 sq., nourri de minutieuses références doctrinales (p. 155). Les remarques des p. 180 s. sur la place du « final » de II dans la structure du poème en gestation, et par rapport aux thèmes — lacunaires — du *Peri phuseôs* du Maître sont judicieuses et fondées, et bien démontrées les « permutations » internes, comme celle du sensualisme (chant IV). Vient ensuite (7) l'analyse de la « crainte de la mort », p. 184 s. L. Rumpf reprend les analyses les plus classiques sur le rôle aveuglant et aliénant des passions, qui éclairent, par la métaphysique et même la psychanalyse, l' « agitation tumultuaire » de la malheureuse humanité. Or l'effort pour exorciser les forces noires de l'Achéron est-il si victorieux, et le « regard sur le monde souterrain » si pacifié ? Les images du deuil indépassable et de la séparation (p. 191), à confronter avec les lamentations de l'épigraphie funéraire (voir C. Bailey), ne rejoignent-elles pas les propos amers sur les contradictions vécues entre la doctrine du néant et l'angoisse (III.41 s.) ? De surcroît, le commentaire pourrait expliciter plus clairement la hantise de la maladie qui est un élément essentiel du pessimisme lucrétien : la pathologie médicale, qui court du chant III (41 ; 1070) à la sémiologie morbide du chant III ou du chant VI. Une des misères de la condition humaine, que Lactance avait liées à un certain pessimisme épicurien, est l'ignorance angoissante des « causes », que la *physiologie* ne dissipe pas dans le domaine de la Vie (p. 187-197 *pass*.). La synthèse de cette partie mettra justement l'accent sur la « condition humaine » et les échecs de la « théorie » (p. 202 s.). Le « pessimisme » de Lucrèce nourrit une interrogation permanente, et le dernier essai, intitulé paradoxalement « Deux passages vers l'infini » (p. 208 s.), repose le problème au niveau de l'obscurité inquiétante des phénomènes, du « merveilleux »

naturel, susceptible de nourrir aussi bien l'euphorie naturaliste que les doutes et angoisses métaphysiques. L'auteur a mis l'accent sur le volcanisme de l'Etna, et sur les pièges de l'étiologie multiple (*Lettre à Pythoclès*), à vrai dire plus sensibles en cosmologie qu'en physique. Le volcanisme, réinséré dans la science aristotélicienne antique, apparaît comme un canton de la pathologie universelle. Or on regrettera une fois de plus que la pathologie, la « maladie » (p. 211-212), soit un peu trop minorée en métaphore de la physique générale. La même remarque critique s'appliquerait à l'épilogue morbide de la « peste d'Athènes » : les pages 228-229 sont décevantes, pour un texte qui fonde toute une épidémiologie positive latine (Varron ; Columelle ; Sénèque ; Virgile ; Ovide ; etc.).

Au total, ce livre dense et riche, doté d'une bibliographie quasi exhaustive, décontenancera un peu par l'intrication de la philologie et de la philosophie. Il ne dispense pas de consulter Ernout-Robin et Bailey, mais il apporte au chercheur un matériel d'érudition considérable.

Jean-Marie André.

Valentina Prosperi, *Di soavi licor gli orli del vaso. La fortuna di Lucrezio dall'Umanesimo alla Controriforma* : Turin, Nino Aragno, 2004, XIV + 274 pages.

Dans une note introductive, Gian Biagio Conte, l'un des maîtres, avec Guido Paduano, de V. Prosperi, précise la perspective donnée à ce volume sur la réception de Lucrèce : de même que l'établissement philologique d'un texte classique est inséparable de l'histoire de ce texte, de même la critique littéraire d'une œuvre ne peut se priver de l'étude de sa réception dans une perspective comparatiste. Les ouvrages sur la réception de Lucrèce à la Renaissance sont nombreux. Je citerai en dernier lieu celui de S. Gambino, *Savoir de la nature et poésie des choses. Lucrèce et Épicure à la Renaissance italienne*, Paris, Champion, 2004, publié la même année que celui de V. Prosperi, et qui ne figure donc pas dans sa riche bibliographie. Mais l'auteur a fait des choix et a concentré son attention sur le *topos* des v. 936-947 du livre I (miel - *pharmakon*), présenté comme la clé interprétative des théories littéraires du Tasse dans leur évolution, et son modèle littéraire : le rapport entre poésie et vérité forme le nœud de la réflexion théorique du XVI^e^ siècle italien.

Le premier chapitre étudie ce *topos* depuis ses origines grecques (p. 5-95), avec son interprétation positive : Strabon (la poésie comme philosophie), Maxime de Tyr (la poésie comme allégorie philosophique), et son interprétation négative : Dion Chrysostome, Plutarque (la poésie comme poison, dont les effets nocifs doivent être annulés par l'antidote de la philosophie) et son influence sur tout un courant de pensée de la Contre-Réforme (Antonio Possevino, Vincenzo Maggi...) ; la ligne médico-pédagogique (Xénophon, Galien et le Ps. Plutarque), la récupération chrétienne (Basile de Césarée, Lactance, Augustin) et leur influence sur la pensée du *Cinquecento*.

Le deuxième chapitre se concentre sur la figure de Vénus (« Vénus, la Vierge et la volupté », p. 97-179). À partir de la Contre-Réforme se manifeste une certaine hostilité à la diffusion et à la lecture de Lucrèce, même si ce poète, grâce à l'intervention du cardinal Marcello Cervini, n'a pas été mis à l'Index. On voit alors apparaître un code de réception, véritable « code dissimulatoire », qui permet de lire certains passages du *De rerum natura* tout en exprimant, de façon sincère ou non, des réserves idéologiques sur les points les plus contestables, du point de vue chrétien, de la pensée de Lucrèce, en particulier la mortalité de l'âme, si bien que,

contrairement à ce que l'on avait pu croire, Lucrèce continue à être lu même au moment où triomphe la Contre-Réforme : l'hymne lucrétien à Vénus fait partie intégrante de la langue poétique commune de la fin du *Quattrocento* à la fin du *Cinquecento* (Pontano, Marulle, Sannazar, Vettori, Bonincontri, Frachetta, Viperano, J.-C. Scaliger, Aonio Paleario, Marcello Palingenio Stellato...). Derrière Vénus, on peut voir la Vierge. Mais, depuis le premier Ficin (*De uoluptate*, commentaire au *Banquet* et *Libro dell'Amore*) et durant tout le *Cinquecento*, on pratique une lecture érotique du livre IV de Lucrèce (v. 1030-1287) : Mario Equicola, Benedetto Varchi (par le filtre du néo-platonisme florentin), Sperone Speroni (moins prudent dans son recours à l'autorité de Lucrèce, ce qui lui valut de tomber sous le coup de la censure ecclésiastique), Torquato Tasso et, dans le domaine médical, Girolamo Mercuriale qui lit Lucrèce comme un traité de médecine, jusqu'au commentaire paraphrastique de Giovanni Nardi (1647).

Le troisième chapitre se recentre sur Torquato Tasso et son idée de la poésie (p. 181-205). Le *topos* lucrétien du miel - *pharmakon* est au centre de sa poésie et de sa réflexion poétique dans son évolution. Contrairement à ce que l'on pense habituellement à partir des commentaires contemporains, l'auteur croit que Le Tasse considère d'abord la poésie comme un plaisir : l'emploi du *topos* lucrétien serait donc, au début, purement instrumental pour éviter d'être condamné ; il s'agirait d'un compromis pour faire accepter la *Jérusalem délivrée*. Au contraire, dans les dernières œuvres du Tasse, le plaisir est subordonné à l'utile et la Jérusalem céleste se substitue à la Jérusalem terrestre.

Le quatrième et dernier chapitre étudie la mémoire poétique de Lucrèce dans l'œuvre du Tasse (p. 207-265). Son père Bernardo devait posséder une édition du poète latin et Torquato le lit au moins depuis les années 1560. C'est la Vénus lucrétienne et non la Vierge qui serait le modèle poétique de la Muse du Tasse, et l'on peut suivre pas à pas la réception de Lucrèce depuis le *Rinaldo*, puis le *Cataneo* et les *Discorsi dell'arte poetica* (mécréance temporaire du Tasse qui est alors sceptique sur l'immortalité de l'âme et exprime un relativisme religieux : la valeur d'une religion dépend de la société où l'on vit, le poète devant suivre l'opinion majoritaire de son temps, même si son opinion personnelle peut rejoindre le scepticisme des savants), jusqu'à la *Jérusalem délivrée*, où l'épisode de Rinaldo - Armida (XIV-XVI) concentre les réminiscences de Lucrèce : le jardin d'Armida est le lieu où le sage vit à part (dans une sorte d'âge d'or), comme les dieux de Lucrèce.

On aura compris à la lecture de cette analyse que j'ai beaucoup apprécié ce livre stimulant et que ses thèses m'ont convaincu. Je regretterai seulement, outre l'absence d'un index des passages cités (l'index des noms propres facilite la consultation de l'ouvrage, mais ne suffit pas), les quelques redites qu'entraîne le mode d'exposition choisi et l'absence d'une conclusion d'ensemble. Mais cette absence est peut-être signifiante : en dépit de son titre, ce livre n'est pas vraiment consacré à la fortune de Lucrèce en général, mais s'attache principalement à sa réception par Le Tasse. Ainsi, toutes les études préliminaires convergent vers une lecture du Tasse auquel sont explicitement consacrés les deux derniers chapitres. Une conclusion d'ensemble sur le *Cinquecento* viendrait briser ce mouvement.

Jean-Louis CHARLET.

Lisa Piazzi, *Lucrezio e i Presocratici. Un commento a* De rerum natura *1, 635-920* : Pise, Edizioni della Normale, 2005, 322 pages, 3 *indices*.

Comme en témoignent les récentes publications de D. Fowler (*Lucretius on atomic Motion. A commentary on* De rerum natura *2. 1-332* : New York, 2002, cf. C. R. dans *REL* 81) et de G. Campbell (*Lucretius on Creation and Evolution. A commentary on* De rerum natura *V. 772-1104 :* Oxford, 2003, cf. C. R. dans *REL* 82), les études lucrétiennes n'échappent pas à la tendance actuelle, qui consiste à associer étude thématique et commentaire linéaire sous la forme de traductions annotées portant sur une section plus ou moins limitée de l'œuvre étudiée. C'est dans ce sillage que se situe le travail de Lisa Piazzi, qui propose une édition, une traduction et un commentaire détaillé non pas de l'ensemble du premier chant du *De rerum natura*, mais uniquement des vers 635-920, consacrés à l'évaluation et à la réfutation des philosophes présocratiques.

Lisa Piazzi présente, dans une introduction fournie, les principales difficultés posées par ces vers, dans lesquels Lucrèce associe la polémique philosophique à une réflexion d'ordre littéraire sur les caractéristiques de sa propre poétique. L'auteur y distingue, d'une part, les questions générales, qui concernent la structure du premier livre, les sources, l'intérêt poétique, la stratégie et le style de la polémique, l'influence de la diatribe et l'analogie entre les mots et les choses, et d'autre part, les points particuliers, à savoir la réception d'Héraclite dans la tradition épicurienne, la polémique anti-stoïcienne, la polémique littéraire, les réflexions sur les *inuersa uerba*, l'intérêt de Lucrèce pour le style d'Héraclite, la leçon par l'exemple, le passage contre Héraclite comme expression de la polémique littéraire anti-stoïcienne, les motifs de l'admiration de Lucrèce pour Empédocle, la physique au service de l'éthique, la confirmation de l'Empédocle de Strasbourg, l'homéomérie d'Anaxagore et enfin le style de la polémique. Cette liste ne suffit pas à montrer l'intérêt et la richesse de cette introduction bien documentée, qui offre au lecteur des informations précises sur le contexte intellectuel et les enjeux du texte. La question - fort controversée - des sources donne lieu à une mise au point nuancée : l'influence du matériel doxographique, qui apparaît surtout dans la structure du discours et dans la présentation des théories réfutées, ne saurait exclure une lecture directe, notamment en ce qui concerne Empédocle. Intéressante est également l'hypothèse concernant l'analogie des *uerba* et des *res*, que L. Piazzi propose d'interpréter en relation avec la polémique anti-stoïcienne véhiculée par la critique d'Héraclite (p. 23-24). On peut néanmoins s'interroger sur la pertinence de la distinction entre questions générales et particulières, qui suscite de fréquents renvois à d'autres sections de l'introduction (cf. p. 7, 9, 11, 14, 18, 21...) et ne permet pas de rendre pleinement justice à la cohérence interne du discours lucrétien.

L. Piazzi ne propose pas de nouvel établissement du texte latin, mais se conforme aux critères et aux lectures adoptés par C. Bailey dans son édition de 1947. L'apparat critique, volontairement sélectif, est surtout destiné à éclaircir les discussions relatives aux problèmes textuels, qui sont abordés dans le commentaire. La traduction, pour autant que nous puissions en juger, paraît à la fois claire, exacte et précise. Le commentaire linéaire, qui occupe environ deux cents pages, constitue la majeure partie de ce travail. L'auteur multiplie les perspectives pour donner au lecteur les éléments nécessaires à l'intelligence du texte et prend conjointement en compte les aspects philologiques, stylistiques, poétiques, sémantiques, philosophiques et historiques. A côté de développements ponctuels très instructifs sur les emplois du terme *materies* chez Lucrèce (p. 86-87) ou sur la convergence entre la définition lucrétienne du temps et la tripartition grammaticale des verbes présentée

par Varron (*L.L.* 8, 20), le commentaire se signale par une étude attentive des écarts entre les différents systèmes physiques et l'interprétation qu'en donne Lucrèce. L'auteur montre bien que « Lucrèce n'est pas tout à fait objectif dans l'exposé des doctrines rivales et préfère accentuer les éléments de divergence par rapport à sa propre pensée » (p. 239). Elle insiste également à juste titre sur le statut privilégié d'Empédocle, qui renvoie certes à l'admiration de Lucrèce pour son modèle littéraire, mais pourrait aussi s'expliquer par certains points de convergence entre les deux doctrines (p. 145).

En revanche, pour avoir focalisé son attention sur les vers étudiés, L. Piazzi a laissé de côté un aspect qui, à notre avis, est essentiel à la compréhension du passage, parce qu'il permet d'en mesurer la dimension philosophique et polémique. Bien qu'elle mentionne à plusieurs reprises le nom de Démocrite, la commentatrice ne s'interroge pas une seule fois sur les raisons de son absence dans le passage doxographique et se contente d'affirmer que Lucrèce considérait ce philosophe comme le fondateur de l'atomisme (p. 160). Or les choses sont loin d'être aussi simples car Lucrèce, au contraire, se garde bien de souligner cette filiation et ne manque pas de critiquer la doctrine de l'Abdéritain (cf. *De rerum natura* III, 370 et V, 622), auquel il voue par ailleurs une grande admiration (cf. *De rerum natura* III, 1039-1041). C'est pourquoi, on ne pouvait commenter la *reductio ad absurdum* qui conclut la réfutation (cf. *De rerum natura* I, 915-920) sans mettre en relation le silence de Lucrèce dans cette partie de l'exposé et les références explicites à Démocrite qui figurent dans le reste du poème. La mise en scène cocasse des atomes rieurs ne suggèrerait-elle pas un rapprochement avec la figure du grand Démocrite *ridens* ? Quoi qu'il en soit, l'ensemble du passage méritait d'être interprété en fonction du thème de la nouveauté et de la revendication épicurienne d'originalité. A cet égard, une prise en compte des travaux français parus dans les dernières décennies, notamment de la traduction annotée de J. Kany-Turpin (Aubier, 1993) et des études de A. Gigandet (Fama deum. *Lucrèce et les raisons du mythe*, Paris, 1998) et de C. Gaudin (*Lucrèce. La lecture des choses*, Encre marine, 1999), eût permis de parfaire un commentaire déjà très riche.

En conclusion, l'ouvrage de Lisa Piazzi, qui offre une précieuse mise au point sur la doxographie du livre I, contribue à éclairer un extrait à la fois complexe et central dans l'économie du poème lucrétien. Il suscite néanmoins une difficulté, suggérée d'emblée par la distorsion entre le sujet ambitieux annoncé par le titre et la restriction apportée dans le sous-titre : si l'unité philosophique et thématique du passage étudié est incontestable et justifie la délimitation adoptée, en revanche, la question de la réception lucrétienne des présocratiques ne saurait être épuisée par l'étude de ces trois cents vers et nécessiterait une prise en compte globale du *De rerum natura*.

Sabine Luciani.

Thierry Barbaud, *Catulle, une poétique de l'indicible*, Bibliothèque d'Études Classiques, 47 : Louvain-Paris, 2006, 280 pages.

Voici donc le livre que Thierry Barbaud a composé à partir de la thèse qu'il a soutenue il y a une dizaine d'années et avec une réflexion renouvelée. C'est un livre tout à fait intéressant qui traite de Catulle avec beaucoup de sympathie pour la poésie — pas seulement latine — et surtout pour la poétique. T. Barbaud est précis ; son style, efficace et élégant, malgré un goût prononcé pour les adjectifs de définition et l'utilisation excessive d'un vocabulaire technique parfois un peu bar-

bare. La plupart des idées avancées me paraissent justes et souvent originales. T. Barbaud a le goût et le sens de la formule ; les titres de ses chapitres sont ainsi souvent excellents et même percutants. C'est un livre qu'il faut lire page par page en se posant des questions.

Je me crois cependant obligée d'ajouter quelques remarques qu'on pourra juger trop « doctorales » mais que T. Barbaud me pardonnera, je l'espère, à cause de leur utilité. Les voici en vrac : pourquoi donner du Madame Dangel ou du Madame Videau aux auteurs de sexe féminin ? C'est à mes yeux, non pas de la déférence, mais une forme de sexisme ; le prénom suffit, qui durera davantage. La bibliographie du poème 68 s'arrête à 1985 ; or la tendance concernant la division ou la non-division du poème a changé de direction depuis lors. Pour la page 175, note 49, je voudrais souligner qu'Aganippé, source de Béotie consacrée aux Muses, apparaît tout de même chez Virgile, *Bucoliques*, X, 12, avec un commentaire de Servius qui fait appel à l'époque hellénistique : *Callimachus Aganippen fontem esse dicit Permessi fluminis*, et chez Properce, II, 3, 20 dans la même fonction. À la page 224, je crois que le suicide de Laodamie est annoncé à la fin de l'*Héroïde* XIII, puisque l'épouse de Protésilas lui écrit que, s'il y a lieu, elle le suivra dans la mort. Enfin, au sujet de la page 85, je me sens devenir « cuistre », tout en soulignant que ce n'est pas mon habitude : T. Barbaud aurait pu s'épargner de parler à tort de leçon à propos de *Cycnae* (67, 32) en discutant H. Bardon alors qu'il s'agit d'une conjecture de Vossius ; au lieu de privilégier le vilain petit volume que les Belles Lettres se sont permis de publier en 1998 sans apparat critique, en se servant de mon nom sans me demander un aval que je n'aurais pas donné, T. B. aurait pu consulter le douzième tirage de l'édition G. Lafaye que j'ai revue le mieux possible, y compris l'apparat critique même s'il semble un peu bricolé.

Bref, je répète pour conclure qu'il s'agit ici d'un ouvrage qui doit durer et qui fait honneur à son auteur, en même temps qu'aux recherches sur la poétique.

Simone Viarre

E. Lefevre, *Panaitios und Ciceros Pflichtenlehre. Vom philosophischen Traktat zum politischen Lehrbuch* : Stuttgart, Franz Steiner Verlag, Historia Einzelschriften 150, 2001, 226 pages.

Ce livre est, d'une part, une présentation très claire du *De officiis*, qui met cette œuvre à la portée d'un public plus vaste que celui des seuls spécialistes de Cicéron, et, d'autre part, l'exposé d'une thèse, celle du caractère éminemment politique de cette œuvre. De ce fait, loin de voir dans ce traité une simple adaptation du *Peri tôn kathèkontôn* de Panétius, E.L. l'interprète comme le testament politique de Cicéron (p. 202). La construction même de l'ouvrage, qui procède systématiquement par dichotomie, permet de visualiser pour ainsi dire immédiatement le présupposé sur lequel est construit le livre. En effet, de longs développements sur le texte cicéronien précèdent quelques pages sur la position panétienne correspondant à cette réflexion : pour le livre I, p. 15-78 Cicéron et p. 79-82 Panétius ; livre II, p. 83-127 Cicéron et p. 128-134 Panétius ; livre III, p. 135-188 Cicéron et p. 128-134 Panétius. Accordons tout de suite à E.L. qu'une œuvre écrite par l'Arpinate tout de suite après la dictature de César ne pouvait qu'être, d'une manière ou d'une autre, intensément politique. Le problème se pose cependant de savoir si elle n'est que cela. En d'autres termes, s'agit-il simplement d'un texte réactif, d'une réponse à la disparition du tyran, ou le traité s'inscrit-il également dans le plan d'étude de la philosophie morale mis en œuvre par Cicéron ? Il nous semble que, parallèlement à

sa vocation politique, le *De officiis* a eu pour fonction de combler un vide philosophique. A ce titre, il est tout autant la pièce manquante de l'édifice de philosophie morale construit par Cicéron qu'une œuvre de « caractère éminemment pratique »(p. 196). En effet, si nous reprenons les différents moments de la réflexion cicéronienne, nous remarquons qu'après le *Lucullus* qui mettait en lumière le *dissensus* des moralistes, le *De finibus*, juxtaposant la défense et la réfutation de l'épicurisme, du stoïcisme et de la pensée académico-péripatéticienne, aboutissait à la conclusion qu'il était impossible de fonder l'éthique sur le principe de l'*oikeiôsis*, autrement dit sur l'idée que la nature est l'*alpha* et l'*omega* de l'éthique. Dans les *Tusculanes*, le recours à la transcendance platonicienne permettait d'échapper aux apories du naturalisme, mais une question restait en suspens : comment agir *hic et nunc* lorsque, sans prétendre parvenir à la sagesse, on cherche à vivre en homme responsable ? La politique y revêt certes une grande importance, puisque Cicéron n'a jamais réussi à s'en détacher durablement, mais l'essentiel, nous semble-t-il, se trouve être l'idée, commune au *kathèkon* stoïcien et à l'*eulogon* néoacadémicien, que la probabilité éthique est l'objectif concret que doit se fixer l'agent moral. A partir de là, on peut se demander s'il convenait de différencier aussi nettement Panétius et Cicéron. La *Quellenforschung* privilégiait le premier et, en règle générale, avait tendance à dévaloriser le second. E.L. fait l'inverse, alors même que nous connaissons l'essentiel de la pensée éthique panétienne par Cicéron. Il est fort probable que le traité panétien, écrit dans un environnement d'aristocrates romains, était déjà lui-même fortement politique, cela n'ôte rien à la gloire de Cicéron de le reconnaître. Nous avons été plus convaincu par la mise en évidence des structures rhétoriques du traité et, en particulier, p. 210, par la lecture du livre III, le plus authentiquement cicéronien, comme un discours, avec un exorde, une *narratio*, une *confirmatio*, une *peroratio*.

Carlos Lévy.

Elaine Fantham, *The Roman World of Cicero's* De oratore : Oxford University Press, 2004, X-354 pages.

E. Fantham, à qui l'on doit de nombreux travaux sur la littérature latine et la rhétorique, propose une étude d'ensemble sur le *De oratore*. Dans un premier chapitre, qui constitue une sorte d'introduction, l'auteur situe l'écrivain et l'œuvre dans le contexte historique de sa rédaction ; elle retrace les grandes lignes de la biographie cicéronienne et rappelle la situation historique et politique des années 50 av J.-C. ; puis décrit brièvement le traité. Le second chapitre présente les deux protagonistes du dialogue, L. Licinus Crassus et M. Antonius, caractérise leur éloquence et compare leur portrait avec celui qui figure dans d'autres traités cicéroniens. Le chapitre 3 porte sur Platon : il ne s'agit pas ici de reprendre la question des sources, ou l'histoire des écoles philosophiques : le contexte philosophique est indiqué très rapidement ; dans ces pages sont évoqués les dialogues platoniciens traitant de la rhétorique, le *Gorgias* et le *Phèdre* ; et l'auteur souligne le caractère romain de l'œuvre cicéronienne. Dans les chapitres suivants, l'auteur envisage diverses questions générales, en suivant à peu près l'ordre dans lequel elles apparaissent dans le *De oratore* : les chapitres 4 à 6 reprennent les thèmes du livre I : la formation de l'orateur, le droit, les genres littéraires ; les chapitres 7 à 9 ceux du livre II : l'*inuentio*, l'esprit et l'humour, l'éloquence politique et la persuasion ; les chapitres 10 à 12 le livre III : *elocutio*, figures de style, action oratoire. Un dernier chapitre en forme de conclusion concerne la place du dialogue dans l'œuvre

cicéronienne et aussi sa postérité, avec le *Dialogue des orateurs* de Tacite. Dans cet ensemble, le texte du *De oratore* ou les théories cicéroniennes ne sont pas véritablement étudiés de près ; peu de passages sont commentés ; il semble plutôt que les questions envisagées (formation de l'orateur, éloquence...) soient le point de départ d'un exposé général : des comparaisons sont menées avec les discours cicéroniens et avec le *Brutus* ou l'*Orator* ; le développement de l'art oratoire au temps de Crassus et d'Antoine est envisagé de façon intéressante. Le chapitre sur le droit montre clairement qu'il s'agit avant tout de situer le dialogue dans le contexte juridique de l'époque, puisque se trouve évoquée l'histoire du droit avant Cicéron, puis exposées brièvement l'organisation des *quaestiones* et celle de la procédure civile ; en revanche, le discours de Crassus et son caractère original semblent quelque peu délaissés. Ainsi l'auteur cherche surtout à expliquer ce que pouvait représenter telle ou telle question pour Cicéron et ses contemporains. Un tel ensemble reconstitue assez bien le contexte historique et politique, les problèmes littéraires et historiques ; il donne un cadre général, qui permet d'accéder au « monde romain » du *De oratore* pour reprendre le titre de l'ouvrage. Des études diverses diverses sont présentées ; en somme, cet ouvrage se présente comme un « companion », pour reprendre l'expression anglaise, introduisant à la lecture du traité. Il permettra sans aucun doute une meilleure approche de l'œuvre.

Michèle Ducos.

Robert Gorman, *The Socratic Method in the Dialogues of Cicero* : Stuttgart, Franz Steiner Verlag, Palingenesia, 86, 2005, 205 pages.

Cicéron s'est souvent lui-même réclamé dans ses ouvrages philosophiques de la méthode socratique et c'est à cet aspect de son entreprise philosophique que ce livre est consacré. Dans son introduction (chap. 1, p. 15), l'auteur part de ce qu'il considère comme un paradoxe, à savoir que l'Arpinate a adhéré à la dialectique socratique, tout en exposant selon le principe de l'*oratio continua* les opinions des différentes écoles. Une telle position du problème ne nous convainc pas totalement, car elle dissocie *a priori*, d'une part, l'*elenchos* socratique, et, d'autre part, la figure de Socrate. Or celle-ci ne se réduit pas chez Cicéron à cette forme d'expression. Elle y est d'autant plus difficile à cerner que le Socrate de ses œuvres philosophiques ne répond pas à un souci d'objectivité, il est le symbole d'une façon de philosopher dont la réalisation la plus parfaite est cependant censée se trouver dans la Nouvelle Académie. De surcroît, la question de la dialectique — concept qu'il aurait fallu suivre de Platon aux écoles hellénistiques — n'est pas vraiment posée, alors qu'elle offrait, nous semble-t-il, une perspective plus ample et plus juste que celle qui a été choisie. Si R.G. a raison de s'intéresser aux passages « of genuinely Socratic conversation » qui précèdent dans certains dialogues le corps même des discours philosophiques, il faut remarquer que la dialectique d'inspiration socratique peut prendre chez Cicéron d'autres formes que celle-là. En effet, dans le *Lucullus*, la critique minutieuse des positions de l'adversaire s'exprime par une dialectique qui, si elle ne procède pas formellement par questions-réponses, n'en résulte pas moins de la même inspiration. Il eût donc fallu déterminer si la réfutation par questions-réponses était la seule manifestation chez Cicéron de la dialectique socratique, ou si elle n'en constituait qu'un des aspects. L'introduction comporte également une mise au point bien documentée sur les études récentes relatives à la méthode socratique chez Platon. On n'en est que plus surpris de trouver, dans les dernières

lignes de la p. 33, une notion pour le moins difficile à accepter sans explication : la définition de Cicéron comme un *« Stoicizing » Academic*.

Le second chapitre, intitulé *Cicero Socraticus*, est consacré à trois passages considérés comme particulièrement caractéristiques de la mise en œuvre de la méthode socratique dans le corpus philosophique cicéronien : *Rep.*, I, 58-63 ; *Fin*, II, 3-17 ; les *Tusculanes*. En ce qui concerne le premier texte, l'analyse des arguments est précise, mais leur inclusion, p. 45, dans la catégorie de l'*epagogè* est problématique. Le fait de donner comme arguments en faveur du pouvoir monarchique l'autorité que Lélius exerce chez lui et le recours au dictateur par le peuple romain dans les périodes de grande difficulté peut difficilement être identifié à la méthode par laquelle Socrate s'efforce de démontrer que la rhétorique n'est pas une science. Le philosophe donne une foule d'exemples visant à suggérer l'universalité, alors que Scipion, lui, fonde son argumentation sur l'*auctoritas* du *pater familias* et sur celle de la *res publica*. Il y a, nous semble-t-il, une différence fondamentale. De surcroît, on peut s'interroger sur le bien fondé de l'utilisation du *De inuentione* comme source pour la définition du caractère socratique de l'induction. Outre le fait qu'il s'agit d'un traité dont on sait qu'il a été ultérieurement présenté par Cicéron comme un assemblage de notes d'étudiant, cet ouvrage n'évoque les philosophes que pour instituer un usage rhétorique de l'*inductio*. Or la relation entre rhétorique et philosophie est un aspect trop négligé de cette étude. Ainsi, à propos des *Tusculanes*, R.G. écrit, p. 79, que ce n'est pas le lieu de traiter la question, mais il conviendrait de préciser où il estime qu'elle doit être traitée. Pour ce qui est du second texte, il nous semble pour le moins difficile de dissocier la critique de la notion de plaisir dans le livre II du *De finibus* de celle qui est faite des préférables stoïciens dans le livre IV. Nous croyons avoir montré (« La dialectique de Cicéron dans les livres II et IV du *De finibus* », *REL*, 62, 1984, p. 111-127), que les deux livres sont construits selon une même méthode, inspirée de la dichotomie platonicienne. On regrettera en outre que soit négligé dans ces pages le rôle, si important, que joue la doxographie comme outil de dialectique, à partir de la *carneadia diuisio*. Il n'est pas du tout évident, par ailleurs, que *Fin.*, II, 9-17, puisse être lu comme un sorite, cela relève beaucoup plus du syllogisme et, au demeurant, R.G. nuance quelque peu sa pensée à la page suivante, p. 62, en évoquant le passage « as presenting at least the threat of a sorites ». En ce qui concerne les *Tusculanes*, on trouvera quelques bons passages sur la *schola* et sur le rôle que Cicéron s'attribue pour la première fois, celui de professeur de philosophie, alors que jusqu'alors il avait maintenu une certaine égalité dans la *dignitas* par rapport à ses interlocuteurs. Ce qui fait problème à notre sens, c'est qu'en cantonnant toujours la méthode socratique aux échanges par questions-réponses, R. G. ne permet pas de comprendre comment la *schola* tout entière relève de cette même inspiration.

Le troisième chapitre est consacré à la *ratio rogandi* et à la place de la philosophie à Rome. Il commence par une analyse de *Fin.* II, 1-3, dans laquelle R.G. met justement en évidence le rôle que Cicéron s'attribuait à lui-même : celui d'un innovateur au même titre que Socrate ou Arcésilas, avec cette différence que leur originalité s'inscrivait dans le monde déjà constitué de la culture grecque, alors que la sienne résidait dans la création d'une philosophie romaine. Ce que l'on peut regretter, c'est que ces développements laissent constamment de côté un problème fondamental, celui de la distinction entre *le contra omnia dicere* et le *in utramque partem dicere*, or le premier caractérisait la Nouvelle Académie, tandis que le second était commun à celle-ci et au Lycée. Sur l'*eironeia*, thème essentiel, on regrettera que deux passages des *Academica* (*Luc.*, 15 et 74) n'aient pas fait l'objet d'une étude plus détaillée, alors que ce thème était essentiel. P. 101, il aurait fallu

évoquer le problème de la concurrence entre le modèle philosophique et le modèle juridique. La métaphore du procès parasite souvent celle de la joute dialectique à l'intérieur d'une école philosophique, c'est là l'une des caractéristiques importantes de la mise en scène cicéronienne. P. 121, en ce qui concerne le rejet de l'*ostentatio*, nous avions déjà souligné, dans notre *Cicero Academicus*, l'importance du thème de l'humilité dans les justifications que donne l'Arpinate de sa préférence pour la Nouvelle Académie. La *pertinacia* et la *temeritas* sont à ses yeux caractéristiques des dogmatiques... et de César.

La quatrième partie, intitulée *non respondebo ad singula*, analyse les objections qui sont faites à la méthode socratique, en particulier de la part d'interlocuteurs stoïciens de Cicéron. Certes, Caton, en *Fin.* III, 14, se refuse à pratiquer la méthode de l'*elenchos* et déclare préférer faire un exposé suivi de la doctrine à laquelle il adhère. Cela suffit-il pour établir une différence de fond entre stoïcisme et socratisme, alors que Cicéron lui-même écrit à propos des paradoxes stoïciens qu'ils sont d'inspiration socratique ? En ce qui concerne la différence qui existerait entre ce livre et *N.D.*, III, 4-19, p. 34-142, il est exact que Balbus accepte, contrairement à Caton dans le *De finibus*, de répondre aux différentes questions qui lui seront posées, mais il le fait dans un livre dans lequel, de toute évidence, la parole revient à son adversaire académicien. Caton demande qu'on lui permette de pouvoir présenter sa doctrine, alors que Balbus l'a déjà exposée dans le livre II. Cette différence rend, nous semble-t-il, la comparaison entre les deux œuvres peu pertinente. L'étude de *ND*, II, 20, aurait pu permettre une étude en profondeur des relations chez Cicéron entre la dialectique stoïcienne et la méthode socratique, mais, sur ce point, l'attente du lecteur est déçue, l'analyse restant superficielle. A propos de *N.D.*, II, 153, p. 167, l'analyse stylistique ne nous paraît pas apporter d'élément nouveau par rapport au livre de G. Moretti. Par ailleurs, les rapprochements entre la manière d'argumenter de Balbus et les propos de Charmadas dans le *De oratore*, s'ils ne sont pas nécessairement inadéquats, ne conduisent pas pour autant à une conclusion ferme : est-ce un effet de l'adaptation cicéronienne, ou s'agirait-il d'une tendance différente à l'intérieur du stoïcisme, et, en définitive, quel est le rapport avec la méthode socratique ?

La dernière partie s'intitule « Tusculans I and the Failure of Dialectic ». Cet échec résiderait dans le fait que la méthode par questions-réponses serait incapable de réaliser ce qui est la véritable finalité de la philosophie, la psychagogie qui conduit vers la sagesse l'homme qui en est très éloigné. Le début de la première *Tusculane*, I, 9-17, nous est ainsi présenté comme étant à la fois le passage le plus nettement socratique du corpus cicéronien et celui où se révélerait le mieux l'échec de cette méthode. Il nous semble, au contraire, que le § 112 prouve la solidarité de toutes les parties de la *disputatio* et montre l'efficacité d'une *dispositio* dans laquelle la première partie, si peu satisfaisante qu'elle soit du point de vue de la rhétorique, a une fonction essentielle, celle de détruire les préjugés les plus tenaces, permettant ainsi l'accès à des positions proches de la sagesse.

Parmi les nombreux points qui prêtent à discussion dans ce livre, la note 10, de la p. 14, nous semble témoigner d'une étrange naïveté. A propos de *Fin.* II, 2-3, où Cicéron affirme que la méthode socratique était absente de l'Académie avant Arcésilas, R.G. prétend qu'une telle affirmation est historiquement critiquable, car Krämer a montré que les pratiques dialectiques étaient présentes dans l'Ancienne Académie. Il ajoute que la source cicéronienne est difficile à déterminer, car on ne voit pas pourquoi un Académicien aurait souligné la déviation de son école par rapport aux modèles d'Arcésilas et de Socrate. Une telle affirmation fait peu de cas de la réflexion de la Nouvelle Académie sur l'histoire de l'école platonicienne.

Cicéron montre en *Ac. post.* I, 43 qu'Arcésilas rattachait son scepticisme à Socrate et à Platon, sans mentionner l'Ancienne Académie, et confirme ainsi que celui qui fonda l'orientation sceptique académicienne voulait revenir à l'inspiration socratique, en amont de Speusippe, Xénocrate et Polémon. Ceux-ci avaient beaucoup écrit, alors qu'Arcésilas préféra, comme Socrate, une pratique orale de la philosophie.

Carlos Lévy.

Andreas Haltenhoff, Andreas Heil, Fritz-Heiner Mutschler *O tempora, o mores ! Römische Werte und römische Literatur in den letzen Jahrzehnten der Republik* (Beiträge zur Altertumskunde, Band 171) : München-Leipzig, K.G. Saur, 2003, XIV-414 pages.

Ce volume est le second d'une série de publications sur le *mos maiorum* réalisée par les participants à un programme de recherche de l'Université Technique de Dresde. Un premier ouvrage fut placé sous le patronage d'Ennius (*Moribus antiquis res stat Romana uirisque*, München 2000) ; celui-ci reprend dans son titre l'exclamation cicéronienne. Et de fait les auteurs soulignent dans leur introduction leur volonté de s'interroger sur les transformations du *mos maiorum* et des valeurs romaines à la fin de la république, question vaste mais dont l'importance n'échappera à personne. De fait l'enquête menée couvre bien des domaines : elle ne concerne pas seulement la littérature, mais s'étend à l'épigraphie ou aux questions de communication, comme dans le volume précédent. Les deux premiers articles portent sur la communication : A. Heil (p. 5-50) s'interroge sur le cadre de la communication en examinant successivement la lecture et les bibliothèques, le spectacle et le théâtre et, enfin, les discours, pour faire apparaître transformations et évolution dans ce domaine. J. Christes (p. 51- 68) entreprend une enquête délicate, mais stimulante en recherchant comment une formation morale pouvait être acquise par l'éducation élémentaire. La deuxième (et dernière) partie de l'ouvrage porte sur l'épigraphie et l'histoire ; les épitaphes des affranchis et le processus d'intégration dont elles témoignent sont examinées par P. Witzmann (p. 289-321) et prolongent en quelque sorte l'article de B. Borg traitant du même sujet dans le volume précédent. M. Spannagel (p. 324-354) analyse l'histoire des trophées de Marius, supprimés par Sylla, relevés par César, et en laisse voir les implications politiques. H. A. Weis (p. 355-400) s'attache à Verrès et à la question du marché de l'art. Mais la part la plus importante de ce recueil revient évidemment à la littérature ; trois articles concernent Cicéron, dont l'apport est fondamental sur cette question. : les discours au peuple étudiés par M. Braun (p. 71-91), le *De re publica* par C. Mueller-Goldingen (p. 119- 136), le *De officiis* par H.A. Gärtner (p. 245-258). Les historiens figurent en bonne place avec les commentaires de César dans lesquels F. H. Mutschler (p. 93-117) recherche l'alliance entre valeurs traditionnelles et intérêt personnel, puis avec Salluste et Cornélius Népos analysés par le même auteur (p. 259-285). A. Zierl étudie les valeurs anciennes et nouvelles chez Catulle (p. 199-218). A. Haltenoff (p. 219-244) traite de Lucrèce, l'épicurisme et la société romaine et étudie également les *sententiae* de Publilius Syrus (p. 187-197). Enfin Varron n'est pas oublié : M. Peglau (p. 136-164) s'attache aux *Antiquitates rerum humanarum et diuinarum* et U. Scholz aux *Satires Ménippées* (p. 164-185) dont il fait ressortir l'originalité. Dans leur diversité, avec des approches très précises ou à travers des thèmes généraux, ces artcicles révèlent

une remarquable continuité de la tradition : malgré les changements politiques, économiques et culturels, les valeurs traditionnelles conservent leur force et leur importance.

Michèle Ducos.

Robert Morstein-Marx, *Mass Oratory and Political Power in the Late Roman Republic* : Cambridge University Press, 2004, XIV-313 pages.

Des travaux nombreux parus ces dernières années ont cherché à préciser la structure du système politique romain et le fonctionnement de la démocratie romaine. Cet ouvrage les prolonge et les approfondit. R. Morstein-Marx se propose d'y étudier le fonctionnement de la *contio*, car elle constitue selon lui un moment central de l'action politique. Cette enquête le conduit à s'interroger sur la rhétorique politique, sur l'idéologie et sur la répartition des pouvoirs dans la cité romaine.

Après un chapitre d'introduction, où sont rappelées les interprétations récentes du système politique romain ainsi que les discussions contemporaines sur la démocratie et la persuasion et où sont examinés les témoignages qui nous parvenus, l'auteur étudie précisément le fonctionnement des *contiones* (« Setting the stage », p. 34-67), ces assemblées où le peuple écoute les discours des orateurs, mais ne vote pas ; il mentionne brièvement les conditions dans lesquelles elles sont réunies, le public qui les compose, leur localisation qui le plus souvent se situe au forum ; les orateurs intervenant dans les *contiones* s'adressent du haut des rostres à la foule réunie au *comitium*. Les deux chapitres suivants concernent plus précisément le public de ces *contiones* ; R. Morstein-Marx s'interroge d'abord sur la culture historique et politique de l'auditoire (« Civic knowledge », p. 68-118). Les allusions politiques ou historiques figurant dans les discours sont nombreuses, denses, voire elliptiques. Il faut ainsi supposer que les auditeurs étaient capables de les comprendre et que leur niveau de connaissances était élevé : il ne s'agit donc pas d'une *imperita multitudo*. L'auteur examine ensuite comment ce public, souvent agité — au moins à la fin de la république — pouvait exprimer ses sentiments favorables ou défavorables, son soutien ou son refus par des cris, des applaudissements ou même des silences (« The Voice of the People », p. 119-159). Par ces manifestations de la volonté populaire, la *contio* constitue « the main locus of legislative decision » (p. 126), ce qui explique son importance ; quelques *rogationes* furent d'ailleurs retirées après des réactions défavorables dans des *contiones*. Toutefois un examen plus précis du public et des orateurs conduit l'auteur à nuancer fortement ses conclusions. Le public des *contiones* n'est évidemment pas la totalité du peuple romain, mais un groupe favorable au magistrat qui a organisé cette réunion. Les hommes politiques savent utiliser en leur faveur les réactions de la foule. Plusieurs exemples fondés sur des analyses très précises du style et du rythme dans les discours laissent voir comment l'expression populaire peut être habilement orientée et dirigée de façon à donner l'impression d'un accord de tout le peuple. « La volonté populaire est façonnée artificiellement par les hommes politiques et reçoit le poids symbolique et la légitimité apparente nécessaire pour être utilisée dans la controverse politique » (p. 160). Ces considérations conduisent à une réflexion plus poussée sur les interventions des orateurs et le débat dans les *contiones*. Sont d'abord envisagés (dans le chapitre 5 « Debate », p. 160-202) les hommes politiques qui ont la parole, invités par le magistrat qui a convoqué l'assemblée : la plupart sont évidemment favorables au projet, mais l'usage semble aussi être de donner la parole à des opposants, au moins dans la *contio* qui précède la réunion des comices.

Selon l'auteur, ce choix ne traduit pas la volonté de permettre un véritable débat sur une question, mais il s'agit plutôt d'une forme d'intimidation : un adversaire politique est exposé aux réactions parfois violentes du public pour l'amener à retirer son opposition (p. 172). Mais ces adversaires ne semblent pas toujours avoir réuni des *contiones* pour exposer à leur tour leurs vues, comme le montrent plusieurs exemples (lois de Tiberius Gracchus, ou loi agraire de César). A l'opposé, les discours prononcés par Cicéron contre la loi agraire de Rullus font voir que ce procédé pouvait réussir et permettre un débat digne de ce nom. Selon R. Morstein-Marx, cet exemple toutefois révèle avant tout l'habileté cicéronienne et il l'utilise aussi pour insister sur l'absence de débat de fond dans les *contiones*. C'est ce thème qui est développé dans les deux chapitres suivants. La prédominance de l'idéologie des *populares* est longuement soulignée (« Contional ideology : the invisible 'optimate' », p. 204-240) ; il y a une espèce d'unité dans ces discours où se retrouvent des thèmes communs : défense de la *libertas*, souci des intérêts du peuple. Ainsi apparaît ce qui est appelé une « contional ideology », dont R. Morstein-Marx souligne la présence constante et la monotonie : Cicéron lui-même se présente comme un *consul popularis* face à Rullus, alors que ses idées politiques sont bien différentes. Comment le public des *contiones* pouvait-il dans ces conditions se déterminer et distinguer le flatteur de l'homme politique sincère, en l'absence d'autre source d'information ? Telle est la question posée dans le dernier chapitre (« Contional ideology : the political drama », p. 241-278). Le choix se fait entre des personnes et c'est l'autorité personnelle, la clairvoyance affirmée et la capacité à user de la parole pour persuader ou émouvoir qui permettent d'acquérir la confiance du public et de l'emporter (p. 264-265).

R. Morstein-Marx donne ainsi un ouvrage d'une très grande richesse, fondé sur une lecture attentive et minutieuse des textes, illustré de nombreux exemples et appuyé sur une importante bibliographie. Son analyse est également nourrie par les travaux de sociologie politique et les études contemporaines sur la démocratie ; il en résulte un livre d'une grande précision, clairement et fermement mené ; tout n'est sans doute pas également convaincant dans cet ensemble et le lecteur est souvent tenté de nuancer ou d'infléchir certaines conclusions. Mais il s'agit aussi d'un livre très stimulant, qui invite à une nouvelle réflexion sur la démocratie romaine.

Michèle Ducos.

Maria Wyke ed., *Julius Caesar in Western Culture* : Malden, Blackwell Publishing, 2006, xvii + 365 pages.

Y aurait-il une fatalité qui ferait coïncider la parution d'ouvrages sur la réception de César avec les grandes crises de l'Histoire ? Le célèbre ouvrage de F. Gundolf parut alors que montait à l'horizon de l'Europe le soleil noir des fascismes. Le colloque *Présence de César* se tint et fut édité par R. Chevallier sur fond de quatre guerres : « guerre des étoiles », première guerre du Golfe, guerre des Malouines, guerre civile yougoslave, l'ombre du turban noir de Khomeini se projetant là-dessus ; mais il est vrai que ce contexte n'avait guère eu d'influence sur les débats. En revanche, l'ouvrage produit par M. Wyke, à la suite d'un colloque tenu en 2003 à la veille de l'intervention américaine en Irak, se présente ouvertement comme un produit de l'après-11-Septembre : l'introduction commence par là et la Postface, par M. Wyke, a pour titre *A Twenty-First-Century Caesar*, à savoir... G.W. Bush. Ce serait cependant donner une fausse opinion de ce livre que de le réduire à

ces préoccupations immédiates. Par rapport à l'ouvrage français qui l'a précédé, celui-ci se démarque de lui par une grande indifférence aux données iconographiques autres que modernes (cinéma, journaux, internet), compensée par une attention plus grande à l'après-César dans l'Antiquité, de Nicolas de Damas à Julien, et au Moyen-Âge, et un recentrage sur le monde culturel anglo-saxon, de Shakespeare à B. Shaw en passant par la vie politique américaine.

L'ouvrage contient dix-sept contributions, réparties inégalement en six parties. La première se borne à l'article *Judging Julius Caesar*, où Chr. Pelling s'interroge sur les jugements portés sur César et ses meurtriers ; de manière un peu myope, l'auteur y voit surtout l'oscillation entre le reproche d'ingratitude adressé à ses assassins et la condamnation du tyran, alors que, des *Philippiques* à Lucain, se fait jour en outre, comme nous-même et d'autres avons essayé de le montrer ailleurs, une conscience plus ou moins diffuse que les Ides de mars sont une rupture définitive : fin d'un régime et menace (ou tentation) permanente sur le suivant. *Literary Characterization* (II^{ème} Partie) rassemble les communications sur César dans la littérature antique. Cette partie, riche et originale, commence par une intéressante étude sur le premier témoignage sur César, celui de Nicolas de Damas, quelque vingt ans après la mort du dictateur ; or M. Toher ne voit pas que, pour être le plus proche de l'événement, le jugement de Nicolas de Damas n'en est pas moins le plus suspect, car il reflète la propagande officielle d'Auguste en peignant un César victime innocente d'ennemis haineux et calculateurs. On préfèrera la riche étude de Chr. Walde sur le César de Lucain et sa réception, ainsi que la fine recherche de J. Long sur l'appropriation de la figure de César par l'empereur Julien. Avec la III^{ème} Partie *The City of Rome* commence une approche très originale de la manière dont les successeurs de César : empereurs (R. Santangeli Valenzani), cour pontificale médiévale (J. Osborne) et Jules II (N. Temple), se sont servis de l'empreinte qu'ils ont marquée dans l'architecture de Rome pour drainer vers eux l'aura césarienne ; ce sont trois contributions absolument passionnantes et beaucoup plus nouvelles qu'on pourrait le croire, y compris la première. Nous abordons la modernité avec la IV^{ème} Partie, qui commence par examiner la figure de César chez Montaigne (L. Mackenzie). Plus originale est l'étude de M. Malamud sur l'utilisation de la figure de César dans la guerre d'Indépendance américaine, où il symbolise l'odieux pouvoir colonial, et dans les débuts de la vie politique américaine, où son nom sert aussi bien à stigmatiser les agissements jugés dictatoriaux de certains présidents qu'à magnifier G. Washington, le « César américain ». M. Wyke, elle, propose une intéressante étude de l'interaction entre l'image de César dans le cinéma italien du début du XX^{ème} siècle et l'identité nationale italienne, mais aussi — chose moins connue — américaine, puisque l'adaptation américaine du film d'E. Guazzoni servit de fer de lance dans la bataille pour le maintien des langues anciennes dans l'enseignement secondaire aux U.S.A. Moins originale apparaît la communication de G. Pucci sur les avatars nationalistes français des figures de César et de Vercingétorix, de Napoléon au « nanar » de J. Dorfmann en 2000 : fondée essentiellement sur *Le Dossier Vercingétorix* de Chr. Goudineau, cette enquête n'apporte pas grand'chose que nous — et spécialement l'auteur de ce recensement — ne sachions déjà. On ne saurait faire ce reproche à la V^{ème} Partie *Theatrical Performance*. En effet, alors que le théâtre, sauf les tragédies humanistes, était le parent pauvre du livre édité par R. Chevallier, il se taille ici une place méritée. Si l'on excepte en effet le « derridisme » débridé de N. Royle, qui ne nous a guère convaincu, les autres contributions se lisent avec grand intérêt, qu'il s'agisse de l'étude, richement illustrée, sur les représentations des *Caesars* de B. Shaw (N.W. Slater) ou de celle sur les représentations de César dans le théâtre fasciste italien (J. Dunnett), qui vient compléter intelligemment l'étude de

M. Wyke mentionnée *supra*. Enfin, la VI[ème] Partie *Warfare and Revolution* commence par un travail de J. Wintjes sur la vision de César militaire : *« capitano »* ou *« Great commander »* ? L'auteur montre bien comment l'évolution des techniques et de l'art militaire ont fait passer, de Machiavel à Napoléon III, le jugement sur César du premier au second ; on regrettera seulement que l'enquête ne commence pas par les traités d'art militaire antiques, où l'on aurait vu que l'action militaire de César n'était pas sans susciter quelques réserves. C'est au franchissement de tous les Rubicons politiques, de Napoléon à De Gaulle que s'attache ensuite O.B. Hemmerle ; l'enquête, qui doit beaucoup à J. Tulard, se recommande par une approche délicieusement « politiquement incorrecte ». Pour conclure, la parole revient à M. Wyke : au-delà des caricatures de Bush en César parues dans la presse et disponibles sur la toile, dont elle fait la recension, le lecteur y trouvera une réflexion approfondie sur l'apparition — menace ? fatalité ? — d'un nouveau césarisme, qui pourrait se profiler depuis l'effondrement de l'empire soviétique : les U.S.A., devenus de ce fait unique puissance dominante mondiale, ne sont-ils pas condamnés à secréter, en la personne de leurs Présidents présents et à venir, de nouveaux Césars ? Il ne s'agirait plus alors d'un *Nachleben*, mis d'un véritable *Revival* de César. Pour le meilleur ou pour le pire ?

On voit que ce livre dépasse largement les préoccupations simplement littéraires et c'est aussi ce qui fait son intérêt. Certes, il n'est pas complet, mais quel ouvrage sur la réception de César oserait prétendre l'être ? Certes, il est un peu trop anglo-saxon, notamment dans sa bibliographie. Mais, tel quel, il mérite de figurer, aux côtés des livres de F. Gundolf et de R. Chevallier, sur le rayon « César » de nos bibliothèques.

Paul M. Martin.

Liv Mariah Yarrow, *Historiography at the End of the Republic. Provincial Perspectives on Roman Rule*, Oxford Classical Monographs : Oxford University Press, 2005, 396 pages.

C'était une idée originale — et une excellente idée — que de présenter au lecteur une étude concernant six auteurs d'œuvres historiques (auteurs appelés les « core authors », c'est-à-dire qui constituent le « noyau » de la recherche), tous « provinciaux » et originaires des extrémités (« peripheral authors », p. 344) de l'Empire romain à la fin de la République et au début de l'Empire — soit de 130 avant notre ère au début de celle-ci. Il s'agit de Posidonius (Apamée, Rhodes), de Nicolas de Damas (Syrie, cour du roi Hérode), de Memnon d'Héraclée du Pont, de l'auteur du livre I des *Macchabées* (Jérusalem), de Diodore de Sicile (Sicile et Rome) et de Trogue-Pompée (Gaule du sud, Rome). Les cinq premiers ne sont connus que par des fragments : donc, vu le nombre des excerpteurs et « transmetteurs », grand nombre, le cas échéant, de « filtres » ; il en résulte qu'une grande prudence doit être observée dans leur utilisation ; le sixième a été résumé, sans doute deux ou trois siècles après, par Justin, qui, lui-même le déclare, élimine beaucoup de choses. Il va de soi que tous, à des degrés divers, représentent l'idéologie locale et contemporaine. Une telle variété rendait particulièrement difficile la recherche entreprise par Liv Mariah Yarrow (L.M.Y.).

Celle-ci souligne le grand nombre de volumes historiques écrits par certains de ces « core authors » : 52 livres (perdus) pour Posidonius, 40 pour Diodore de Sicile (nous ne possédons plus que les 20 premiers, des fragments plus ou moins étendus pour les autres), 144 (perdus) pour Nicolas de Damas et 44 pour Trogue-Pompée.

La datation de ces ouvrages est très incertaine (L.M.Y. consacre un bref appendice à ce problème, sans proposer rien de sûr) : on peut envisager la période 134-63 pour le livre I des *Macchabées*, 133-51 pour Posidonius, le début du règne d'Auguste serait le terme pour Diodore ; suivant les dates, les lieux et les ouvrages, le système de datation est d'ailleurs différent.

Tous ces auteurs font certainement partie d'une élite cultivée et riche, la plupart voyagent beaucoup, ont des relations priviliégiées avec le haut personnel militaire, administratif et politique de Rome. On connaît les liens de Cicéron avec Posidonius (cf. le rôle considérable joué par Théophane de Mytilène auprès de Pompée), les ancêtres de Trogue-Pompée sont des officiers romains, Nicolas de Damas est ambassadeur d'Hérode auprès d'Auguste et semble avoir été très écouté. On sait aussi quelles relations culturelles étroites unissaient les classes aisées de Rome au monde intellectuel grec : le « Cercle des Scipions » comme le *Pro Archia* en attestent. Sauf pour Memnon et l'auteur du livre I des *Macchabées*, les institutions romaines sont bien connues des historiens ici étudiés. Aussi l'hégémonie de Rome n'est-elle nullement remise en cause dans les textes parvenus jusqu'à nous.

Pris dans son ensemble, l'ouvrage de L.M.Y. représente un travail très riche et d'un grand intérêt. Le lecteur est conduit par elle d'un bout à l'autre de la Méditerranée centrale et orientale. L'analyse des *Histoires philippiques* est particulièrement pertinente : écrivant en latin, Trogue-Pompée touchait surtout un public de l'Ouest, mais ce qu'il racontait concernait surtout les événements de l'Est (p. 347). Ces six auteurs sont certainement conscients de la décadence de la République romaine et des maux dont elle souffrait, mais (p. 203) ce « déclin », plus ou moins discrètement « évoqué », n'est pas nécessairement un thème anti- « romain ».

Le recenseur, tout en rendant hommage aux qualités de l'ouvrage de L.M.Y., tient à faire quelques réserves : 1) alors que l'auteur note à plusieurs reprises que certains de ces « core authors » prétendent écrire une « histoire universelle », on ne trouve nulle part dans son livre, sauf erreur, la moindre critique de cette prétention. N'aurait-il pas fallu dire non seulement que cette forme d'histoire est pure utopie, mais surtout qu'à l'opposé d'un Tite-Live qui écrivait à la même époque une immense monographie limitée à Rome, il était naturel que des historiens « périphériques » envisagent les événements de façon beaucoup plus globale, à l'échelle du monde connu d'eux ; à la limite, ne voit-on pas Trogue-Pompée exclure pratiquement Rome de son projet (cf. p. 149) ?

2) N'est-il pas curieux de constater le relatif silence des « core authors » sur les guerres civiles qui déchirent Rome depuis Marius et Sylla ? Les indications de Memnon relatives à la guerre contre Mithridate n'impliquaient-elles pas un commentaire plus approfondi sur cette discrétion ? La même remarque vaut, *a fortiori*, pour les grandes guerres civiles de 49 à 30, guerres dont il n'est presque jamais question (!).

3) L'auteur aurait pu être beaucoup plus bref, en revanche, lorsqu'il mentionne, un par un, des fragments insignifiants de Diodore, et cela, sans en tirer la moindre conclusion intéressant son sujet.

4) Le lecteur se demande ce que veut dire exactement la phrase de la p. 125 : « Ces auteurs (les six, moins I *Macc.* et Memnon) écrivent des variations sur l'histoire universelle ». On eût aimé un commentaire...

Paul JAL.

Antoinette Novara, *Auctor in Bibliotheca. Essai sur les textes préfaciels de Vitruve et une philosophie latine du Livre* : Louvain-Paris-Dudley, MA, Peeters, 2005, 187 pages.

A. Novara, dont plusieurs études antérieures avaient apporté une contribution déjà importante à l'exégèse vitruvienne, propose, dans cet *Auctor in Bibliotheca*, une analyse fondamentalement novatrice des préfaces du *De Architectura*.

En regard d'une définition de ces textes essentiellement axée sur leur spécificité formelle (linguistique, esthétique) et sur les marques y afférentes des constantes intellectuelles caractéristiques d'une époque, en regard communément aussi de leur traitement comme excursus littéraires, en relation lâche (à l'exception peut-être, aux yeux des critiques, de la première préface) avec le contenu du livre introduit, et, *a fortiori*, indépendants entre eux, A. Novara s'attache à dégager une logique interne, une signification et une orientation dynamique des préfaces qui composeraient un texte en réalité unique, à la fois segmenté et poursuivi.

Recréant l'image matérielle même du déroulement des *uolumina*, en présence d'un auditeur privilégié de la *recitatio*, l'*imperator Caesar*, appréhendant chacune des préfaces dans son identité propre et dans sa relation avec le livre qu'elle introduit, A. Novara dégage progressivement les lignes de force d'une ordonnance concertée des préfaces, ordonnance soutenue dans son dynamisme par les repères formels de « situation » au sein de l'œuvre et les annonces des développements prochains, nouant des transitions, de volume en volume, par des récurrences thématiques (*captatio beneuolentiae* du Prince et des lecteurs, mise en évidence de la cohésion d'une culture littéraire, scientifique et technique, création d'une unité d'atmosphère imprégnée de rigueur professionnelle et morale), mais construisant surtout, au long des préfaces, et dans un équilibre établi entre préfaces paires, personnelles ou spécifiques, et préfaces impaires, plus générales, la structure signifiante de l'œuvre.

C'est à la fois l'expérience de l'auteur, la définition de son projet et une réflexion, plus générale et ambitieuse, sur le livre qu'A. Novara retrouve ainsi transmis dans l'agencement élaboré des segments préfaciels : expérience de Vitruve, qui trace les lignes essentielles de son portrait personnel et professionnel, confie ses assurances, ses attentes ; projet d'auteur, soucieux de mettre sa compétence et son savoir au service de la Rome augustéenne et de la postérité, fier de présenter par l'écrit, de préférence aux documents proprement professionnels de l'architecte (plans, dessins), une description et une analyse raisonnée de son art ; réflexion générale surtout, développant une philosophie du livre appréhendé dans sa fonction d'apport vivifiant à l'« arbre du savoir humain », comme héritage et comme legs, comme mémoire conservée (dans le « cœur du lecteur » et le « cœur, ou sanctuaire de la bibliothèque ») et transmise, comme lien d'échange entre les générations.

L'ensemble de cette recomposition est inscrite dans l'actualité vivante, non seulement de la présentation directe du livre au *Princeps*, mais, plus largement aussi, dans le contexte édilitaire et politique des premières années du principat dont A. Novara identifie, dans le préfaces, différents échos significatifs : ainsi dans l'évocation par Vitruve de l'Olympieion (p. 72 sq.), du temple d'*Honos* et *Virtus* (p. 73 sq.), de la Bibliothèque de Pergame (p. 56 sq.), du Mausolée d'Halicarnasse (p. 67)... Situant le projet d'auteur défini par les préfaces dans une relation étroite avec la politique du Prince et comme « dessein national », ces échos étayent aussi les datations proposées pour diverses préfaces et pour la remise même au *Caesar Imperator* des *uolumina* du *De Architectura* (été 24).

Réaction attendue en présence d'une œuvre novatrice, quelques interrogations, sinon réserves proprement dites, pourront être émises, même si, comme le note

Pierre Gros dans sa préface, « le lecteur le moins bien disposé finit par se laisser prendre à la rigueur toute mathématique » de la démonstration d'A. Novara.

Une première interrogation touche l'authenticité de la *recitatio* évoquée : si la scène reconstituée par A. Novara et l'image donnée du vieil architecte déroulant ses *uolumina* communiquent au lecteur une compréhension vivante, et presque matérielle, de la recomposition intellectuelle des préfaces, s'il n'est nullement exclu, par ailleurs, que Vitruve ait personnellement remis son ouvrage au *Princeps*, on ne peut accueillir sans réserve la réalité de cette *recitatio* privée d'un texte très spécialisé, faite au *Caesar Imperator* par un *apparitor scriba*, de statut social modeste, bénéficiant peut-être d'une prébende exceptionnelle, mais n'appartenant apparemment pas à un cercle et n'ayant, de son aveu même, que peu de notoriété.

Le caractère marginal, d'autre part, de la préface du Livre VIII, seul livre où n'apparaît pas la dédicace au *Caesar Imperator* (corriger, à ce propos, le lapsus de la note 3, page 2. Lire : « L'absence de dédicace pour le livre VIII », non : « L'absence de préface »), pose, pour le suivi des préfaces, une difficulté d'autant plus marquée que, comme le met, au demeurant, parfaitement en lumière A. Novara, les préfaces 7 et 9 se révèlent intimement complémentaires. De préférence à une explication trop complexe, ou subtile, ne peut-on pas concevoir ici, comme cela a été envisagé, une introduction postérieure dans le recueil de cette préface, en relation plus étroite que toute autre avec le livre qu'elle introduit ?

On pourra hésiter par ailleurs à accepter sans nuances la conclusion d'un anti-platonisme de Vitruve, conclusion tirée de l'opposition socratique du « discours écrit » (celui exalté par Vitruve) et le « discours de l'âme » dont le discours écrit « n'est qu'un simulacre » : la divergence apparente relève, en réalité, de deux plans différents (transmission du savoir d'une part, perspective de moraliste d'autre part), non, proprement, d'une opposition. L'interprétation de l'anecdote du Ménon (p. 90 sq.) comme contre-emploi de Platon peut être également considérée comme exagérément subtile et insuffisante à fonder l'anti-platonisme de Vitruve. Notons encore, s'agissant du terme *commentarium*, dont A. Novara s'attache, dans une brillante analyse, à souligner la valorisation par Vitruve, et qu'elle met très pertinemment en relation avec *memoria*, que l'originalité de cet emploi aurait été précisée et confortée par sa confrontation avec l'utilisation faite de ce mot dans différents contextes d'auteurs latins. On n'oubliera pas enfin que les non-dits de Vitruve laissent une part d'incertitude dans les interprétations les plus séduisantes et les mieux étayées de la critique moderne.

Ces quelques interrogations n'enlèvent naturellement rien à l'exceptionnelle qualité de l'ouvrage, à sa richesse, à son intelligence et à sa finesse critiques, à son caractère authentiquement novateur. Nul doute que cet ouvrage sera désormais un livre fondamental de référence pour toute étude sur les préfaces, mais sur l'ensemble aussi, du *De Architectura*.

Louis Callebat.

S. P. Oakley, *A Commentary on Livy, Books VI-X, Volume III : Book IX* : Oxford, Clarendon Press, 2005, 758 pages, bibliographie, index.

Ce volume, consacré au commentaire du livre IX de Tite-Live, constitue une nouvelle étape, après les volumes consacrés aux livres VI et VII et VIII, qu'il avait donnés en 1997 et 1998, de l'œuvre monumentale entreprise par le professeur de l'Université de Reading, pour donner une suite au magistral *Commentary on Livy books 1-5* que R. M. Ogilvie avait publié en 1965. On sait assez les services que

rendent ces ouvrages qui, même s'ils ne remplacent pas une édition qui devra nécessairement les accompagner, ne serait-ce que pour donner un texte qui tienne compte des nombreuses conjectures ingénieuses et des choix éditoriaux nouveaux que propose l'auteur, n'en sont pas moins devenus des outils de travail indispensables, ne serait-ce que par la richesse des analyses historiques, littéraires, ou même des discussions sur la signification du texte qu'ils proposent. Le nouveau volume s'inscrit, de ce point de vue, dans la ligne des précédents et s'imposera comme eux. Il témoigne, comme eux, d'une conception du texte et de son édition qui ne se marque pas par un attachement de principe à garder les leçons de la tradition manuscrite, y compris dans des cas où d'autres extimeraient qu'il vaut mieux lui rester fidèle à partir du moment où elle offre un sens possible, sinon un style des plus agréables. On pourrait multiplier les exemples d'une telle attitude, où l'auteur propose de restituer un texte livien qui ne serait pas celui auquel aboutit la considération la plus directe de la tradition. On verra p. ex. la suppression d'un *tamen*, jugé stylistiquement heurté, en 12,6, de la mention *fasces*, *lictores*, considérée comme glosant la réference aux insignes du pouvoir des consuls qui précède, en 6, 6, de la précision *interiecta inter Romam et Arpos penuria*, avec un premier terme jugé incompréhensible, en 13, 8. À l'inverse, on trouve des exemples d'adjonctions textuelles : ainsi S. P. Oakley introduit un *sine* devant *modo* en 8, 13, ce qui donne une expression *laudibus sine modo prosequentes*, de signification bien sûr tout autre que le *laudibus modo prosequentes* que donnerait une vision plus conservatrice du texte. On ne saurait pour autant taxer l'auteur d'être un innovateur à tout prix. Outre qu'il reprend bien souvent des conjectures avancées avant lui, et les fonde de toute façon sur des argumentation raisonnées, on serait tenté dans d'autres cas de le ranger dans la catégorie opposée, et d'estimer qu'il pourrait pousser plus loin la critique. De tels cas se rencontrent plusieurs fois dans l'aspect historique du commentaire, où il donne parfois l'impression de vouloir à tout prix défendre la présentation des faits donnée par Tite-Live dans des cas où elle semble peu plausible. Ainsi, en opposition à la tendance dominante, il maintient l'historicité de beaucoup des faits rapportés par l'historien padouan dans la période qui suit immédiatement les Fourches Caudines, alors qu'on admet généralement que la paix a alors non seulement été bien conclue entre Rome et les Samnites, mais aussi respectée par les deux partenaires : occupation de Frégelles par les Samnites par une conquête militaire, et non par une cession entérinée par le traité en 12, 5-8 (voir p. 36), opérations militaires de Rome — et non seulement action diplomatique — sur le versant adriatique, conclusion d'une nouvelle paix avec les Samnites en 318 (20, 1-3). Ou bien il prend à son compte la présentation livienne d'un déclenchement de la guerre contre les Étrusques à la suite d'une agression de leur part, se traduisant en 32, 1, pour 311, par une attaque des peuples tyrrhéniens (à l'exception des seuls Arrétins) de Sutrium, *topos* s'il en est des guerres étrusques, alors que l'année précédente, alors qu'il est déjà dit que les Étrusques voulaient déclencher la guerre, ils seraient restés absurdement inactifs (29, 1-5). Certes, l'auteur se démarque bien de l'explication, avancée par E. T. Salmon, d'un mouvement combiné des Étrusques et des Samnites, qui aurait été concevable en 315, au moment de Lautulae (événement capital, malheureusement expédié en quelques mots à la p. 292, à propos de 23, 4-5, sans que la relation avec les événements ayant affecté Capoue et les mesures prises à l'égard des Aurunques soient clairement posées), mais plus à ce moment-là ; mais l'explication que les Étrusques auraient alors seulement pris conscience de la place que Rome était en train de prendre en Italie et auraient voulu réagir paraît beaucoup moins plausible que celle voyant dans ces nouveaux développements l'effet d'une initiative romaine, à un moment où la situation dans le sud semblait stabilisée et où la Ville pouvait se tourner vers

d'autres directions. S'agissant de l'appréciation historique des faits relatés par Tite-Live, S. P. Oakley exprime des choix personnels, et c'est bien normal. Il le fait parfois vigoureusement, comme pour la discussion sur la nature de l'accord conclu aux Fourches Caudines entre les consuls et C. Pontius. Il balaie l'affimation de Tite-Live voulant que ç'ait été une *sponsio*, non un *foedus*, parlant de « the bogus notion of a *sponsio* » (p. 31), « a concept which clearly belongs to the *ius ciuile* and makes it hard to believe that it had an authentice basis in early Roman law » (p. 33). Il peut avoir raison sur ce point — avec les nombreux savants qui ont partagé ces vues —, mais on peut regretter que cette opinion ne soit pas fondée sur une analyse suffissante de ce qu'est précisément la notion de *sponsio*. Le lecteur francophone regrettera que l'ouvrage de A. Magdelain, *Essai sur les origines de la sponsio*, avec ses importantes remarques sur le problème de l'existence, ou non, d'une forme ancienne de *sponsio* utilisée en droit international, soit totalement ignoré. Cette rapidité dans le traitement de la question se marque d'ailleurs dans le fait que des éléments textuels allant dans le sens de l'existence effective d'un document auquel Tite-Live se réfère (que celui-ci soit authentique ou non) ne sont pas relevés : emploi, à propos des noms des *sponsore*s, du terme *exstant*, qui est utilisé spécifiquement à propos de documents écrits, en 5, 4, dénomination du chef samnite par une formule onomastique le présentant comme *Herenni filius*, c'est-à-dire avec une filiation, usage dont M. Lejeune a montré qu'il était de règle, en osque, dans les documents officiels. Une information plus précise concernant les aspects indigènes aurait parfois été indiquée. Ainsi, on ne peut pas dire, pour appuyer le rejet de la présence d'un prénom osque Ofillius et le choix d'Aulus pour le Calauius de 7, 2, que ce nom est « disturbingly rare » (p. 107), alors que le dernier recueil d'épigraphie italique, celui de H. Rix, *Sabellische Texte*, de 2002, offre quatre exemples de *Upfals* et formes analogues (contre une du correspondant de Aulus). Mais la gêne principale qu'on ressent devant un tel ouvrage est que le choix du commentaire suivi, en soi parfaitement admissible, ne soit pas complété par la réflexion d'ensemble qui aurait été souhaitable. À aucun moment le livre IX ne semble être traité comme une unité qui mérite d'être étudiée en tant que telle. Si, fort heureusement, la cohésion que donne au début le désastre des Fourches Caudines et le progressif redressement de Rome, que vient couronner l'excursus sur Alexandre et la victoire fictive que l'*Vrbs* se targue d'être capable d'avoir remportée sur celui qui passait pour le plus grand général de tous les temps, est justement relevée et étudiée, on ne trouve plus guère de réflexion de ce type pour la suite — alors que les remarques de J. Dangel, dans son article de l'ouvrage *Le censeur et les Samnites : sur Tite-Live, livre IX*, sur le passage de guerres de siège à des victoires en rase campagne, plus éclatantes, montrent bien que le livre entier est composé comme une revanche sur les Samnites, après un début marqué par une défaite dont on aurait pu penser que Rome ne saurait se remettre (et dont il est remarquable que la première phrase, dérogeant à la sécheresse habituelle des formules de datation, évoque le désastre), revanche qui s'achève par la paix victorieuse imposée par Rome, contrastant avec celle, honteuse, qu'elle a su refuser. Or une telle perspective d'ensemble paraît seule susceptible de donner son véritable sens à bien des détails. Ainsi, malgré le scepticisme affiché sur ce point par S. P. Oakley et la critique qu'il adresse à J.-C. Richard (p. 212-213), on croira difficilement que ce soit sans intention particulière que, dans l'excursus, Tite-Live ne donne plus jamais à Alexandre l'épithète de *Magnus*, dont il a jusque-là toujours accompagné son nom, pour le réserver à un Romain, Pompée (en 17, 6). Il n'est pas fortuit non plus que le livre se close, en 46, 15, sur l'octroi du surnom non plus de *Magnus*, mais de *Maximus* à Fabius Rullianus, qui est, du côté romain, la figure de plus en plus dominante de la narration, alors que s'estompe celle de Papirius Cursor, à propos duquel la question

d'Alexandre avait pourtant été introduite — mais qui est présenté comme un pur guerrier, alors que Fabius Maximus fait preuve de qualités politiques et que c'est précisément à ces qualités politiques, et non à celles de chef militaire, comme on le voit dans d'autres sources, qu'il doit son surnom. Le commentaire aurait souvent gagné à s'élever au-dessus des remarques ponctuelles auxquelles mène la méthode suivie. C'est le seul moyen de rendre vraiment justice à un auteur comme Tite-Live — dont, par exemple, la complexité de l'attitude à l'égard de la politique d'expansion romaine et la théorie du *iustum bellum* dont elle affirme s'entourer apparaît à plein lorsqu'on relève la place qu'il donne, encadrant, en 1 et en 11, toute la partie sur les Fourches Caudines, aux deux discours de C. Pontius exprimant une distance par rapport à la ligne officielle qu'il a lui-même présentée en relatant cette affaire. Ainsi, on ne trouvera pas dans ce livre, à notre avis, tout ce qu'on aurait pu dire sur le livre IX. Mais il n'y a pas à s'en offusquer : nous l'avons déjà dit, il s'inscrit dans une ligne méthodologique qui empêchait sans doute d'autres types d'approche. Et tel qu'il est, il nous apporte déjà beaucoup. C'est là assurément l'essentiel et on doit être reconnaissant à S. P. Oakley d'ajouter cette nouvelle pierre à l'édifice qu'il construit depuis longtemps.

Dominique Briquel.

Bernard Mineo, *Tite-Live et l'histoire de Rome* : Paris, Klincksieck, 2006, 380 pages.

Un livre intéressant et original. L'auteur considère que l'œuvre de Tite-Live (« Histoire de Rome ») répond à une conception biologique, plus exactement « organiciste » (le mot revient comme un leit-motiv) de la vie de Rome. La cité est assimilée à un organisme vivant. B. Mineo s'efforce de démontrer l'existence de deux cycles successifs dans son histoire, chacun étant composé de deux phases opposées : croissance et décroissance. Le premier cycle s'étendrait de Romulus à Servius Tullius pour la phase ascendante, de Servius Tullius à Camille, pour la phase descendante ; le deuxième cycle irait de Camille à Scipion (l'Africain) pour la phase ascendante, de Scipion à Auguste, pour la phase descendante. Avec Auguste commencerait un nouveau cycle (phase ascendante).

Les cinquante premières pages soulignent l'influence de Platon sur Tite-Live [dualisme politique, prédominance de l'âme sur le corps, de la raison sur les passions (condamnables)] ; en cela Tite-Live se rapproche de Cicéron. L'auteur souligne « la correspondance idéologique entre la conception des *summi uiri* dont les statues se dressaient sur le forum d'Auguste et le rôle des grands hommes chez Tite-Live » (p. 139).

L'auteur fait une bonne analyse de la première « phase ascendante » (examen approfondi de la politique conduite par chacun des rois, nombreux rapprochements avec les réformes opérées par Auguste, auquel Tite-Live songerait sans cesse en multipliant les allusions plus ou moins nettes au *Princeps* dans les quatre premiers livres de l'*Ab Vrbe condita*).

À partir du chapitre IV (« Déclin et fin de la première Rome, de Servius à Camille »), Mineo montre comment la *discordia* (« conflit entre les ordres ») s'installe peu à peu dans la société : règne calamiteux des décemvirs, sécessions de la plèbe, accusations lancées contre Camille après la prise de Véies, bataille de l'Allia et prise de Rome par les Gaulois. Camille apparaît alors comme un sauveur providentiel : c'est un *fatalis dux* (p. 222). Comme dans les premiers chapitres du livre, Mineo souligne les analogies entre l'année 390 et l'année -27 où Auguste devient

princeps (suite de « préfigurations » plus ou moins « légendaires » de l'Empereur). Commence alors une nouvelle phase ascendante (retour de la *disciplina* et la *concordia*) qui aboutit à la victoire du Métaure (année 207, année « pivot », qui constitue un tournant et marque la fin du *metus hostilis*). Après 207, commence un nouveau déclin (cf. les pillages de Marcellus à Syracuse, le goût du luxe à Rome), en dépit des victoires de Scipion à Carthagène, puis à Zama. Fabius Cunctator avait d'ailleurs prédit ce déclin dans le grand discours qu'il prononce au sénat lorsqu'il s'oppose au projet de Scipion consistant à lancer une expédition en Afrique. La crise religieuse de 207 montre l'affaiblissement de la *pietas*. La chute ne fait que s'aggraver ensuite avec le développement de la *luxuria* et de l'*auaritia* des grands *imperatores* (cf. Manlius Vulso) ; même Scipion l'Africain fait preuve à la fin de sa vie d'un « individualisme dangereux ». Ce sont ensuite les désastreuses guerres civiles de Marius et Sylla et surtout celles de la période -49 à -31, guerres dont Tite-Live a connu les effets. D'où son adhésion aux réformes entamées par le *princeps*, avec lequel commence un nouveau cycle de phase ascendante (?).

Telle est, résumée grossièrement, la thèse de B. Mineo, thèse dont on ne saurait trop louer les grandes qualités : connaissance approfondie de la 1re et de la 3e décades, démonstration menée avec une grande rigueur et un luxe impressionnant d'*exempla*, information très récente et très riche exposé conduit dans un style d'une élégance remarquable et une langue claire (ce n'est pas là, aujourd'hui, un mince mérite).

D'importantes réserves cependant. D'abord, évidemment, l'étonnement du lecteur : Mineo juge l'œuvre de Tite-Live comme si nous n'en connaissions pas seulement le quart (et le premier quart !). L'auteur n'en semble nullement gêné lorsqu'il établit sa « construction » des deux cycles, alors que nous ne pouvons lire le texte de Tite-Live concernant les années 166 à -9, soit une période de 157 ans ! Sans doute les *Periochae* (d'ailleurs relativement peu utilisées) permettent-elles de combler par endroits les vides béants de l'œuvre. Mais les dernières *Periochae*, de -28 à -9, sont squelettiques (136 et 137 manquent), alors qu'elles concernent précisément les années essentielles pour la démonstration entreprise par l'auteur. Plus grave : les *Periochae* ne disent rien des préfaces (et conclusions) dans lesquelles l'historien (cf. pour les livres 1, 2, 6, 21, 31) exprimait son opinion sur son œuvre et en mesurait les étapes : nous restons donc aujourd'hui dans une ignorance complète.

La « sérénité » de B. Mineo n'a d'ailleurs rien d'exceptionnel : depuis deux siècles, *tous* les historiens de l'Antiquité, les auteurs de manuels de « littérature latine », les éditeurs (dans leur introduction), les critiques de tout poil jugent en toute tranquillité l'œuvre de Tite-Live comme s'ils la connaissaient intégralement, en exprimant sur elle des opinions assurées et définitives. Sans doute ne peut-on parler que de ce que l'on a sous les yeux : encore faudrait-il signaler fréquemment le caractère aléatoire et *partiel* (voire partial) des appréciations portées sur notre historien. Est-il pertinent et *objectif* de faire comme si la question ne se posait même pas ?

Nombreuses sont aussi les interrogations que soulève (quelles qu'en soient par ailleurs les qualités) la thèse de B. Mineo : 1) le « Scipion » dont parle l'auteur est-il bien l'Africain ? Après tout, la prise et la destruction de Carthage par l'Émilien n'est pas un événement anodin ; 2) le *metus hostilis* disparaît-il en 207 ? La réaction et l'émotion de la foule de Rome lors des bruits annonçant la victoire de Pydna, en 168, sont étrangement semblables à celles qui se manifestent lorsque la population pressent la victoire du Métaure. L'opinion des historiens antiques qui situaient, eux qui s'y connaissaient mieux que nous, en 202 (Zama), 168 (Pydna) ou 146 (destruction de Carthage) la fin du *metus hostilis* est-elle nulle et non avenue ? 3) Faire du Métaure un « pivot » (*cardo*, p. 308) est-il vraisemblable ? Scipion, avec

lequel s'achèverait la « phase ascendante » du « deuxième cycle » n'était pas au Métaure ; 4) Il peut paraître curieux d'inclure dans la « phase descendante » de ce même cycle (de 207 à -27) la longue période au cours de laquelle, précisément, se constitue l'Empire romain (en 207, l'Espagne n'en faisait même pas partie), Empire grâce auquel Auguste devient le *princeps* d'un immense territoire dont il doit l'existence à ses prédécesseurs, placés, eux, dans la période de « déclin »...

Bref, la construction imaginée par B. Mineo a sans doute le mérite de l'originalité. À examiner les faits, elle paraît à la fois fragile et artificielle.

P. 57, n. 214 : référence ? ; p. 165, n. 122 : *nulla* omis ; p. 166, n. 128 : lire 1,8,7 ; p. 177, n. 169 : *condere* ; p. 177, n. 173 : F 8 Huschke : sens ? ; p. 179, n. 184, l. 1 : « que » omis ; p. 180, n. 190 : *di dederunt* non traduit ; p. 182, n. 199 : *aliis* ; p. 183, n. 206 : *urbs* omis ; p. 195, n. 280 : du (règne) omis ; p. 202, n. 15 : I,49,3.

Paul Jal.

Anastasios D. Nikolopoulos, *Ovidius Polytropos. Metanarrative in Ovid's Metamorphoses*, Spoudasmata 98. Georg Olms Verlag : Hildesheim-Zürich-New York, 2004, 299 pages.

Ovide a été longtemps considéré avec une sorte de mépris ; et voici que les travaux érudits pleuvent sur lui dans toutes les langues et dans tous les pays, tandis que l'imagination des intellectuels essaie, ce qui me paraît un peu vain, de rivaliser avec la sienne. Mais, si nous avions son *ingenium*, à l'heure actuelle, nous écririons tous des romans de science-fiction.

Il faut donc qu'il y ait des dérives. Et le livre d'A.D. Nikolopoulos me semble en être un bon exemple.

A.D.N. a lu beaucoup de choses, même s'il n'a vraisemblablement pas une grande connaissance de la langue française, ce qui me gêne seulement dans le cas où il parle péremptoirement de Proust et de *La Recherche* par le truchement d'une lecture de Genette, qui plus est d'un Genette traduit en anglais.

L'éventail de ces lectures est très large et permet à l'auteur d'affronter Ovide avec la protection d'une armure très épaisse. A.D.N. aime présenter ce qu'il sait et disserte abondamment, avec de nombreuses références tout à fait pertinentes, de la narratologie et même de son avatar féministe, ainsi que d'autres théories comme celle de Bakthine.

L'ouvrage comporte beaucoup de tableaux qui donnent une représentation assez cohérente des diverses analyses de la narration et de la « narration-dans-la-narration » pour l'ensemble des *Métamorphoses* en laissant de côté (?) le discours de Pythagore. L'introduction sert de chapitre I. Viennent ensuite : II, le temps, III, distance et perspective, IV et V, la voix, etc. On croit entendre ici ou là le fredonnement agressif des lacaniennes américaines et d'autres chercheurs tout à fait respectables ; et je n'ai rien contre, d'autant plus que je connais bien toutes ces théories et que j'en tire profit à l'occasion. Mais je ne suis pas sûre que l'*Ouidius maior*, comme on disait au Moyen Âge, soit réellement au centre de tout ce travail. Ce qui concerne ici Ovide — et non la quête d'une méthode — aurait pu tenir en un article de quelques pages que j'aurais sans doute lu avec plaisir. Mais je n'oublie pas que A.D.N. en est à sa première publication et je lui souhaite bon courage dans l'étude des théories, et peut-être surtout, s'il a envie d'essayer d'en parler encore, dans la lecture des *Métamorphoses*.

Simone Viarre.

Fr. Bömer, P. Ovidius Naso, *Metamorphosen, Addenda. Corrigenda. Indices* : Heidelberg, 2006.

Je dépose un à un, depuis de longues années, sur les rayons de ma bibliothèque ovidienne, les volumes de Franz Bömer ; et je sais leur grande utilité. Mais que dire, si ce n'est participer avec conviction à cet hommage efficace que veut signifier ce volume, l'avant-dernier, si j'ai bien compris ? F. Bömer, qui vient de disparaître, a accumulé avec une minutie admirable, proche de la méticulosité quelquefois, les références bibliographiques concernant ce monument que sont les *Métamorphoses* d'Ovide. On se souviendra longtemps de tous ses efforts à ce sujet.

Simone Viarre.

Éric Coutelle, *Poétique et métapoésie chez Properce, De l'*Ars amandi *à l'*Ars scribendi : Louvain-Paris, 2005, 668 p.

J'ai assisté en juin 2004 à la soutenance de thèse de M. Éric Coutelle ; mais ce n'est pas ici le lieu de dire le malaise que j'ai alors ressenti. Je viens donc d'aborder l'ouvrage avec toute l'ouverture d'esprit possible. Le volume me semble construit d'une assez discutable façon : une édition sans indication d'origine (peut-être l'édition de Paolo Fedeli, si j'en crois une courte liste de différences) et surtout sans apparat critique, avec en face une traduction du livre I des *Élégies*. Vient ensuite un commentaire en partie inspiré de celui de Fedeli. Et l'ensemble est couronné par une « dissertation métapoétique ». Je me contenterai, dans la mesure où le reste me paraît développer des idées déjà connues, de présenter quelques remarques. L'introduction comporte des erreurs et des lacunes bibliographiques, parmi lesquelles la plus importante concerne la deuxième édition de Goold (1999). J'ai particulièrement regardé de près la traduction du livre I ; et voici, entre autres, quelques notations : p. 19, où Properce parle-t-il de « palper doucement son corps étendu » ? Cela réveillerait Cynthie et le personnage de l'amoureux ne le dit, ni même ne le veut. P. 21, en haut, est-ce une faute de français ou un contre-sens (« l'affront subi par cette autre ») ? P. 30 : comment imaginer, au prix d'un contresens, que Cynthie détache elle-même le câble du bateau ? P. 32-33, pourquoi traduire *erit* par « était » ? Cela signifie-t-il qu'on a juxtaposé un texte à la traduction d'un autre texte ? P. 43 : d'où sort « en brûlant » ? Je crois de plus que tout ce que dit l'auteur à propos de Cornélius Gallus relève du délire ; mais c'est la mode ! Il suffirait pourtant de relire le texte de près ! Et la dernière phrase de la conclusion me semble pour le moins incohérente. Je me sens un peu triste, parce que c'est un mauvais coup pour Properce.

Simone Viarre.

F. Cairns, *Sextus Propertius, The Augustan Elegist* : Cambridge, Cambridge University Press, 2006, 492 pages.

L'ouvrage de Francis Cairns, éditeur et chercheur bien connu, apparaît d'abord comme un travail d'historien. C'est pourquoi je présenterai ensemble les chapitres I et II puis IX et suivants, avant de considérer la partie centrale (III-VII, avec deux index), qui se veut proprement littéraire quoiqu'appuyée sur l'histoire.

Le premier chapitre rassemble minutieusement les éléments dispersés et assez rares de la biographie du poète élégiaque et les traces des Propertii. En ce qui concerne le chapitre II, on peut admettre que Tullus soit pour Properce un *patronus*, même si le ton sur lequel le poète s'adresse à Tullus relève bien plus de l'amitié que du rôle de client ; dans l'élégie III, 22, notamment, il me semble que les conseils sont plutôt ceux d'un ami, par exemple sur l'épouse à venir : *uenturae coniugis aptus amor* (vers 42). Le souci de l'histoire se manifeste encore à propos des « grands » du monde propertien, pour Mécène à qui est dédié le livre II et singulièrement l'élégie III, 9. Il est tout à fait vraisemblable que Mécène ait admiré Caius Cornelius Gallus (p. 255). De toute façon, l'élégie III, 9 est beaucoup plus ambiguë que toutes les déclarations d'Horace à propos de Mécène ; et j'avoue que je suis assez sensible aux réserves que faisait R.O.A.M. Lyne dans sa préface à la traduction de G. Lee sur la façon dont Mécène a influencé Properce. Et pour conclure sur le chapitre II, je dirais volontiers que je suis d'accord avec F. Cairns sur l'unité de II, 34 ; c'est ce que j'ai admis dans ma récente édition.

Que dire du chapitre IX sur Auguste ? Comme dans tout le livre, F. Cairns élimine les opinions avec lesquelles il n'est pas d'accord. Je suppose qu'il n'a pas pu ne pas lire l'excellent livre du regretté J.P. Sullivan, *Propertius, A Critical Introduction*, mais il n'en tient pas compte, ne serait-ce que pour discuter ses arguments. De même, lorsqu'il a feuilleté les *Hommages à Carl Deroux*, il a noté l'article de J.M. André qui lui a paru « apporter de l'eau à son moulin » ; mais il n'a pas voulu prêter attention aux voix divergentes ou interrogatives (dont la mienne dans le même recueil, quoique ce ne soit pas la question). Enfin, pauvre « supporter » du régime que cette Cornelia tellement imbue d'elle-même et fière d'une progéniture dont elle ignore l'avenir ; on aime mieux pour cette mère « exemplaire » qu'elle n'ait pas su le sort réservé par Auguste au plus jeune de ses fils ! Les autres critiques, évidemment, soutiennent ce que F. Cairns appelle des « fallacies » (p. 443).

Mais je n'oublie pas les 121 pages et l'index des mots et notions que l'auteur consacre à la soumission de Properce à Caius Cornelius Gallus, qu'il loue évidemment en II, 34. Tant de mots et de pages pour faire parler un mort dont nous savons si peu malgré la découverte de Quasr Ibrim ! C'est bien mieux que la « nekuya » d'Homère ou la descente virgilienne d'Énée aux Enfers ; et c'est vraiment pour le moins de l'ordre de ce « spoudogeloion » dont F. Cairns parle dans un autre contexte (p. 363). Ainsi Properce emploierait-il les mots et les rythmes qu'il aurait pris à Gallus. Certes, ce sont tous deux des poètes élégiaques de l'époque augustéenne ; et la gloire de l'un a précédé celle de l'autre. Mais Properce n'a pas eu besoin de jouer au « scrabble » avec des mots de Gallus ; *litora*, *nomen* ou *testor* étaient pour lui des mots de tous les jours ; et le distique élégiaque avec ses contraintes existait largement avant Gallus.

Deux petites remarques encore : p. 70-71, note 6, ce n'est pas R. Syme dans *History of Ovid* qui exige de Gallus de la *nobilitas*, mais c'est Gallus qui n'a ni le grand nom, ni la *nobilitas*, ni surtout les *priscae imagines* que Properce ne pourrait, dans la société augustéenne de son époque, prêter par fantaisie à son interlocuteur. De la même façon, p. 77, note 37, ce n'est pas parce que P. Fedeli admet à juste titre que Gallus a écrit un *Hylas*, qu'il se rangeait en 1980 à l'avis actuel de F. Cairns.

Francis Cairns, nous le savons depuis longtemps, a le goût des catégories, bref de la taxinomie. Et je reconnais volontiers sa science et son talent. Mais je crois qu'il va trop loin lorsqu'il se met au service d'une théorie actuellement à la mode. La critique littéraire doit à mes yeux se soucier en premier lieu de ce « souffle divin » auquel Filippo Beroaldo accordait tant de prix et qui anime les poètes de l'Anti-

quité, comme ceux des temps modernes. Mais il faut aussi, je le sais encore plus, une solide base d'information scientifique pour faire une critique littéraire digne de ce nom.

Simone Viarre.

Lucio Anneo Seneca, *Medea*, Introduzione, traduzione e commento di Annalisa Németi con un saggio di Guido Paduano : Pise, Edizioni ETS, 2003, 306 pages.

Médée est toujours à la mode. Elle demeure « tendance ». On ne voit pas qui s'en plaindrait. Voici donc, après tant de colloques, de synthèses et de publications consacrées à la magicienne sublime du Phase, une édition de plus de la *Médée* de Sénèque, le tragique et, sans doute, aussi le philosophe...

L'ouvrage se présente bien d'abord : G. Paduano le préface agréablement et savamment, dans son essai sur *la nouvelle Médée*, pages 9 à 34. La suite brille par ses longueurs et ses lourdeurs. L'introduction de la traductrice, A. Németi, paraît parfaitement réussie sur le plan scolaire mais diffuse un ennui profond, pages 35 à 59.

Suit le texte, pages 61 à 125, qui est une reprise de l'édition Zwierlein (Oxford, 1986), qu'accompagne la traduction sans numérotation correspondant aux vers du texte. Surgit alors le commentaire, pages 127-278, qui, sous forme de notes, refait la critique des études antérieures portant sur cette tragédie.

Inutile de dire que certains ouvrages, qui ont devancé l'intérêt porté à Médée dans la pensée ultramontaine, y sont particulièrement malmenés. Ils ont l'habitude de ces remarques à la fois pertinentes et impertinentes, depuis que de vieilles barbes, remarquablement incapables de comprendre la langue transalpine, en ont décidé ainsi, en commençant par ignorer Villon et son hommage « *aux Dames romaines du temps jadis* ».

En fait, ce qui manque à cette lecture réside précisément dans cette absence d'interrogation, sur la vérité de la présence féminine dans la société et la sociologie romaines, et encore dans la poésie latine, d'Ennius à Sénèque. Etrange attitude de la part de l'éditeur.

Mais bon, quoiqu'il en soit de ces bévues, l'essentiel est tout de même que *Medea supersit*. En dépit du résultat de cet essai d'approche d'un mythe, qui méritait une autre réflexion, plus transcendante, demeure cet excellent mémoire de recherches, du niveau de la maîtrise, publiable, sans plus, dans l'ombre des fantômes à l'encre rouge dont parlait Virgile, à propos des philologues, déjà virulents, de son temps. Mais la belle illustration de la couverture fera passer le reste, du moins on peut l'espérer...

André Arcellaschi.

Rosa Rita Marchese, *Figli benefattori, figli straordinari. Rappresentazioni senecane dell'"essere figlio"* : Palerme, Palumbo, 2005, 192 pages.

La problématique de cet ouvrage est détaillée dans le chapitre 1, « Padri ingombranti, officia e identità familiare : qualche considerazione sull' 'essere figlio' a Roma » (p. 7-28), qui sert en fait d'introduction au livre entier. Il s'agit d'examiner, à l'aide d'outils fournis par l'anthropologie et la psychologie modernes, diverses

représentations littéraires révélatrices de la façon dont, à Rome et plus spécifiquement pour Sénèque, le fils se définit comme sujet éthique et social ; bref, de dégager les traits identitaires de l'état de fils, l''être fils'. De l'étude préliminaire d'un certain nombre de textes — textes juridiques, comédie latine, textes de Cicéron, d'Aulu-Gelle — R.R.M. déduit que la société romaine tend à faire du fils le double de son père, sans lui reconnaître d'autonomie ni morale ni sociale. Ces bases une fois posées, le livre présente trois études successives de textes de Sénèque (mais on verra qu'il convoque à l'appui de sa démonstration bien d'autres auteurs), d'où se dégagent des représentations de l''être fils' qui s'éloignent de la simple coïncidence, concrète ou symbolique, avec l''être père' : ces représentations ont pour caractère commun de prêter au fils autonomie et spontanéité dans ses relations avec le père. La première de ces trois études (Chapitre 2, « Il beneficio della paternità. Padri e figli nel *De beneficiis* », p. 29-62), s'attache au livre III, 29-38 du traité de Sénèque sur les bienfaits. La question posée par Sénèque est : un fils peut-il être le bienfaiteur de son père ? Ou, pour formuler les choses autrement : le père ayant fait à son fils le plus grand des dons, celui de la vie, le fils en retour peut-il prétendre à autre chose qu'à des devoirs à l'égard du père ? Sénèque répond positivement : le bienfait du don de la vie n'est pas figé une fois pour toutes, mais il s'inscrit dans des relations interpersonnelles au sein desquelles le fils dispose d'une autonomie. R.R.M. montre que cette position s'éloigne de l'idéologie romaine ordinaire, et qu'elle s'accorde même de façon tout à fait étonnante avec un certain nombre de représentations actuelles de la filiation. Son commentaire de la démonstration dialectique de Sénèque fait ainsi appel à diverses analyses anthropologiques contemporaines de la pratique du don, sans anachronisme cependant, mais avec beaucoup de science et de finesse littéraire. Un regret seulement : le livre de F.-R. Chaumartin sur le *De beneficiis* est ignoré, et plus généralement le traité de Sénèque est examiné en lui-même, indépendamment de ses sources ou du moins de ce que nous pouvons savoir de ses sources.

Le chapitre 3 s'intitule « Patri deboli et figli magnanimi. Seneca e gli *argumenta ex poetis* » (p. 63-108). R.R.M. y analyse le *De prouidentia* V, 10-11. Pour y défendre l'idée que Dieu manifeste l'âme d'un père à l'égard des *uiri boni* et que les souffrances qu'il leur inflige visent à forger des 'fils' qui lui ressemblent, Sénèque cite le mythe de Phaéthon d'après le récit d'Ovide, *Met.* II. Il fait d'abord du trajet périlleux du soleil dans le ciel (Ov., *Met.* II, 63-69) l'allégorie des exigences de la vie vertueuse ; puis il présente le personnage de Phaéthon comme le symbole de l'homme magnanime à la recherche de la vertu, déformant par là l'image qu'Ovide après d'autres donne du jeune fils du Soleil, celle d'une impulsivité imprudente. L'analyse de R.R.M. est déjà intéressante sur le plan littéraire : elle montre habilement la façon dont Sénèque met en œuvre la citation et dont il l'arrache à son contexte ovidien pour l'inscrire dans le sien propre, superposant son écriture philosophique propre à l'écriture poétique d'Ovide. Mais surtout, elle analyse d'une manière subtile et convaincante la façon dont Sénèque dispose, dans l'interprétation originale qu'il donne de la légende, des paradigmes du père et du fils (interprétation qui diffère d'ailleurs de celles des *Tragédies*, où Sénèque s'en tient à l'image traditionnelle de Phaéthon) : dans le *De prouidentia*, le Soleil, en confiant à Phaéthon sa propre tâche, n'apparaît pas comme un père faible, mais comme un père éducateur, décidé à exalter les qualités de son fils et consentant aux risques qu'il prend. Le fils en retour reçoit la possibilité d'exprimer ses propres désirs et de les confronter à l'héritage paternel.

Le chapitre 4, « Egisto ovvero il vendicatore imperfetto » (p. 109-174), s'attache, après des préliminaires qui constituent en fait une grande partie de ces pages, au

personnage d'Égisthe dans l'*Agamemnon* de Sénèque. Égisthe est né de l'inceste entre Thyeste et sa fille Pelopia, et il a été désigné par l'oracle comme vengeur de son père. Mais le mythe est complexe et présente dans la tradition homérique, tragique et mythographique des variantes importantes que R.R.M. étudie longuement. Elle donne de l'inceste dont est né Égisthe une explication anthropologique tout à fait intéressante. L'inceste fonctionnerait comme une variante extrême de l'épiclérat : Thyeste, n'ayant plus que sa fille Pelopia (puisqu'il a dévoré ses fils), reconstitue sa race grâce à un inceste procréateur d'une descendance qui sera doublement de son sang et pourra porter son identité avec une force particulière. Mais l'inceste, fermement prohibé par la culture antique, introduit aussi dans la filiation un désordre, une régression à un état pré-culturel, qui perturbe l'exercice du devoir de vengeance. S'appuyant sur une analyse littéraire très perspicace, R.R.M. montre comment, dans l'*Agamemenon* de Sénèque, le personnage d'Égisthe passe à côté de son identité héroïque (il n'agit qu'à travers Clytemnestre qu'il a séduite et qu'il manipule, et son action vengeresse n'est reconnue comme telle par personne) ; né *per scelera*, il ne possède qu'une identité illisible qui compromet son rôle de fils vengeur.

Le livre de R.R.M. est extrêmement stimulant et propose des lectures originales, subtiles et probantes, de textes pourtant fort étudiés déjà. L'intérêt de ses interprétations tient à leur double ancrage : elle applique aux textes anciens les données de la psychologie et de l'anthropologie contemporaines, et cela sans anachronisme du fait de sa grande compétence littéraire. Son ouvrage a aussi le mérite d'être limpide ; les démonstrations sont conduites avec autant d'aisance que de patience, parfois même un peu lentement, avec des redites, mais comme cela va finalement dans le sens de la clarté, on n'en tiendra pas grief à l'auteur. Cela dit, si éclairant que soit déjà le livre de R.R.M., il n'épuise pas les conceptions sénéquiennes de l''essere figlio'. Il y aurait d'autres textes à exploiter ; et il serait intéressant aussi de voir comment le fils se construit par rapport à la mère (on pense bien évidemment, entre autres, à la *Consolation à Helvia*). Bref, ce qu'il reste à souhaiter, c'est que R.R.M. poursuive ses recherches avec la même méthode ; mais dès maintenant, son ouvrage jette un éclairage original et même captivant sur un aspect peu exploré de l'œuvre de Sénèque.

Mireille Armisen-Marchetti.

Antonio La Penna, *Eros dai cento volti. Modelli etici ed estetici nell'età dei Flavi* : Venezia, Marsilio, 2000, 221 pages, dont index.

Antonio La Penna réunit ici quatre études sur la poésie de l'époque flavienne pour la plupart déjà publiées séparément, qu'il fait suivre d'un appendice et précéder d'une introduction. Dans celle-ci il propose une synthèse sur l'éros dans la poésie depuis l'époque augustéenne jusqu'à l'époque flavienne dans ses rapports avec l'idéologie dominante et la tradition littéraire. Ovide y apparaît comme occupant une situation originale : avant lui le choix de l'éros extraconjugal comme éros unique se pose comme choix individuel ne remettant pas en cause la sphère de la normalité et cet amour extraconjugal ne coïncide pas avec l'amour libre, puisque la notion de fidélité fondée sur un *foedus* est importante pour un Properce ou un Tibulle, et, à l'inverse, le plaisir n'est pas banni de l'amour conjugal chez Catulle, Tibulle ou surtout Properce. Ovide, sans être un opposant, diverge fondamentalement des orientations morales officielles d'Auguste. À l'époque flavienne on assiste,

comme en témoignent aussi les *Préceptes de mariage* de Plutarque, à une conciliation entre la dignité et le plaisir dans le mariage, valorisation du mariage qui a influencé la poésie.

La première étude porte sur les types et modèles féminins chez Stace, Silius Italicus et Valérius Flaccus. Des *Silves* se dégagent divers modèles féminins qui reflètent les vertus domestiques (pudeur, sobriété, énergie) avec Priscilla, ou l'éclat de la vie mondaine avec Violentilla. Dans les épopées de Stace et de Silius Italicus, A. La Penna s'attache à des personnages féminins incarnant les grandes valeurs romaines de *fides*, de *pietas* donnant une énergie virile comme Argia, l'épouse de Polynice, ou l'épouse d'Hannibal Imilcè, ou Marcia l'épouse d'Attilius Regulus, et il met cette valorisation du modèle de la *coniux* en rapport avec la restauration morale de l'époque flavienne. Si Valérius Flaccus met l'accent sur l'amour d'Hypsipyle pour Jason, Stace privilégie sa *pietas* filiale.

La deuxième étude est consacrée aux cent visages de l'éros chez Martial, dont A. La Penna dresse une typologie. S'il célèbre l'amour conjugal et la fidélité en renouvelant ce thème conventionnel de la poésie funéraire, Martial traite dans ses épigrammes l'amour hétérosexuel et l'amour homosexuel, qu'il s'agisse de la dégradation de l'éros (thème de la laideur, de la vieille femme, des artifices, de la prétention intellectuelle féminine, de l'adultère, pratiques obscènes, cruauté, etc.), ou — moins fréquemment — de l'exaltation de la grâce féminine (sa protectrice Marcella, les *doctae puellae*, Erotion...), ou de la sublimation éthico-esthétique des *pueri delicati*, qui sont comparés à des modèles mythiques exaltant le *pius amor* en corrélation avec l'Éros de Praxitèle et la peinture pompéienne, sublimation qui prend un relief inédit dans la culture romaine et aboutira à la statuaire d'Antinoüs sous Hadrien sans que nous disposions, pour cette époque, de l'aspect littéraire du phénomène.

A. La Penna examine ensuite les modèles éphébiques dans la poésie de Stace souvent inspirés par le couple virgilien de Nisus et Euryale. Si la *pietas* envers leur chef remplace l'*amor pius* de Hopleus et Dymas dans la *Thébaïde*, l'*amor pudicus* de Dorceus pour Parthénopée est sur le modèle de Nisus et Euryale. L'originalité de l'*Achilléide* en son inachèvement réside en particulier dans le brouillage des sexes suscité par l'ambiguïté entre virilité héroïque et beauté féminine chez le fils de Thétis. Dans les *Silves*, Stace célèbre aussi bien les épouses pudiques que les *pueri delicati* et ces derniers ne répondent pas au modèle guerrier de Parthénopée ou d'Achille, mais à celui de Ganymède ou d'Endymion, la sublimation étant non pas éthique mais seulement esthétique.

C'est le personnage d'Hylas chez Valérius Flaccus qui est l'objet de la dernière étude, dans ses rapports intertextuels avec Apollonios de Rhodes et Virgile, Hylas faisant désormais figure moins de *puer delicatus* que de guerrier adolescent d'un couple héroïque.

Les appendices concernent « *Lycas* » et « *Argynnus* » dans deux passages de Martial (I, 71, 2 et VII, 15, 5), son utilisation, dans différents passages, de « *Galaesus* » en écho à Virgile ; le dernier appendice, plus développé, concerne la fortune du mythe d'Hylas, en Grèce, à Rome, dans le folklore, dans la littérature française (Ronsard, Chénier, Leconte de Lisle) et italienne (D'Annunzio).

Ce recueil présente avec clarté une typologie d'éros dans la poésie flavienne. La méthode consiste à s'intéresser au lien entre la littérature et les valeurs esthétiques et morales de la société, en établissant des rapports entre les textes des poètes du temps, les modèles éthiques et esthétiques de l'époque et la tradition littéraire. C'est une étude d'intertextualité et de sociopoétique, révélant une connaissance intime de la littérature grecque et romaine (et au-delà) avec des renvois intéressants, mais que l'on souhaiterait peut-être plus fréquents, à l'iconographie. De nombreux

passages sont cités, réalisant en partie cette anthologie des poèmes d'époque flavienne qu'A. La Penna appelle de ses vœux. Un index commode est fourni, mais une bibliographie ne serait pas inutile.

Rémy Poignault.

Modelli letterari e ideologia nell'età flavia, a cura di Fabio Gasti e Giancarlo Mazzoli, Atti della III giornata ghisleriana di filologia classica (Pavia, 30-31 ottobre 2003) : Pavia, Collegio Ghislieri, 2005, 203 pages.

Si la référence à Auguste est constante sous les Flaviens, tant dans le domaine politique que dans le domaine culturel, les productions de cette période se définissent par un double mouvement de continuité et de rupture avec les générations précédentes. C'est dans cette perspective que se situait la journée d'étude de l'université de Pavie qui a donné lieu au présent volume.

Les deux premières contributions posent le contexte général de la communication littéraire : le rapport avec les modèles et le rapport avec le destinataire. Mario Citroni aborde de front la question de la référence littéraire et culturelle à l'époque flavienne, avec un réexamen du chapitre X de l'*Institutio oratoria* de Quintilien. Après avoir montré que l'utilité pour l'orateur n'est pas le seul critère retenu dans l'établissement des listes d'auteurs recommandés, mais que la qualité littéraire y intervient, M. C. fait le point sur les listes et canons existants, depuis les *pinakes* alexandrins jusqu'à Suétone en passant par Varron et le *Brutus* de Cicéron. Il y a en fait, à l'époque de Quintilien, trois grands canons : un canon « archaïque », un canon « varro-cicéronien », un canon augustéen. La grande nouveauté est que désormais, du moins pour le domaine latin, ce canon est ouvert (ce qui semble pourtant contradictoire avec la notion même de canon), tant d'un point de vue chronologique que d'un point de vue axiologique : malgré l'infini respect qu'il a pour Cicéron, Quintilien pense qu'il peut être dépassé dans l'avenir. Sandra Citroni-Marchetti aborde la préface de la *Naturalis Historia* de Pline l'Ancien en envisageant le paradoxe d'une écriture qui « se soustrait » à la lecture, dans la mesure où Pline invite son destinataire, Titus, à ne pas le lire. Grâce à toute une série de rapprochements (le discours sur la royauté de Dion Chrysostome, Cicéron, avec le *Pro Ligario*, des lettres, les *Lois*, le *De natura deorum*, Polybe, Ovide, Aulu-Gelle, etc...), elle parvient à définir l'œuvre de Pline comme un trésor, tel que celui que mentionne Platon dans le *Phèdre*, un dépôt où sont consignées toutes les remarques qu'il aura plaisir à retrouver par la suite, indépendamment de toute perspective éditoriale.

Viennent ensuite trois contributions consacrées à l'épopée, dont le renouveau à l'époque flavienne est une donnée majeure de l'histoire littéraire. C'est là que l'intertextualité joue à plein, avec la prégnance du modèle virgilien. Marco Fucecchi étudie un passage de Valérius Flaccus, le duel entre deux prétendants à la main de Médée, Styrus et Anausis, durant la guerre de Colchide (livre VI). Alors que Virgile avait mis Turnus et Énée face à face au livre X de l'*Énéide*, c'est-à-dire avant le duel final, le combat entre Styrus et Anausis se substitue en quelque sorte au duel entre Styrus et Jason, qui n'aura pas lieu, Styrus étant emporté au livre VIII par une tempête. M. C. analyse la typologie du duel, le mettant en relation avec divers combats de l'*Iliade* (notamment entre Ménélas et Pâris au chant III) et de l'*Énéide* pour arriver à la conclusion que Styrus comme Anausis représentent un état « dépassé » de l'héroïsme épique, ainsi que Valérius le fait sentir par des procédés d'ironie. Giuseppe Aricò développe un intéressant parallèle entre l'Adraste de la

Thébaïde et le Pompée de la *Pharsale*. Tous deux quittent le champ de bataille avant la fin des combats, refusant de contempler le *nefas*. Un tel rapprochement s'ajoute au parallèle classique entre Adraste et Latinus, montrant que chez les épiques flaviens, héritiers à la fois de Virgile et de Lucain, l'intertextualité est toujours complexe. Maria-Assunta Vinchesi place face à face deux types de personnages féminins dans les *Puniques* de Silius Italicus : Imilce, épouse d'Hannibal, à la fois *fida* coniunx, héritière de la Cornélie de Lucain, et mère d'un jeune fils, comme Andromaque. M.-A. V. isole le « motif d'Aréthuse », par lequel la femme prétend suivre son époux à la guerre. L'africaine Absite, elle, est le type de la guerrière, semblable aux Amazones et héritière de la Camille virgilienne.

Avec la contribution d'Alberto Canobbio sur Martial, on revient à une perspective plus générale, à la fois littéraire et politique. Le livre VIII des *Épigrammes* marque une rupture : Martial n'y revendique plus une poésie du *lusus*, proche du mime, mais la dédicace à Domitien ainsi que le passage de la métaphore du théâtre à celle du temple orientent le lecteur vers une poésie courtisane, plus sérieuse. Pourtant Martial ne renonce pas à écrire des épigrammes et pour faire passer ce projet, il procède à une sorte de reconfiguration du système des genres littéraires, qui, au-delà de l'opposition bipolaire entre grands et petits genres, confère une certaine noblesse à l'épigramme en la contaminant avec l'élégie et la bucolique. Ce faisant, il se pose dans la lignée des poètes augustéens, ce que confirme le parallèle esquissé entre Domitien et Auguste. Par ses épigrammes, il donnera à l'empereur flavien la gloire qu'Horace et Virgile avaient conférée à Auguste.

Les deux dernières contributions sont clairement orientées vers la politique : Renato Giroldini étudie le motif encomiastique de la prouesse accomplie par un prince encore *puer*, tel qu'on le trouve à la fois chez Martial (au début du livre II) et chez Silius Italicus (dans l'éloge dynastique du livre III des *Puniques*, avec une référence à la rivalité entre les deux frères, Titus et Domitien). Il n'exclut pas que Martial se soit inspiré de Silius. Le motif se retrouve sous la plume de Pline le Jeune pour Trajan. Enfin Laura Buffaldi interroge la satire IV de Juvénal pour définir la nature du pouvoir de Domitien. Elle établit d'abord — en se référant à divers récits symboliques — un lien entre le poisson et le pouvoir, lien fondamentalement ambivalent. Puis, en attribuant le vers 130 à Veiento, elle arrive à présenter un Domitien totalement silencieux, créant par là-même la terreur autour de lui, selon un modèle nouveau du tyran.

Au total, un livre qui éclaire bien le contexte littéraire et culturel de ce qu'on ne veut plus appeler l'âge d'argent de la littérature latine, avec quelques contributions particulièrement riches.

Sylvie Franchet D'espèrey.

Sophia Georgacopoulou, *Aux frontières du récit épique : l'emploi de l'apostrophe dans la* Thébaïde *de Stace* : Bruxelles, coll. Latomus vol. 289, 2005, 296 pages.

Dans cette version remaniée de sa thèse de doctorat, soutenue en 1994 à l'Université de Paris-Sorbonne, S. Georgacopoulou s'attache à un problème de narratologie épique : il s'agit d'examiner les emplois et les fonctions d'un procédé rhétorique dont l'importance ne cesse de croître au fil des épopées antiques, l'apostrophe du narrateur. Les axes de l'enquête sont posés dans la brève introduction (p. 13) : cadre d'apparition de l'apostrophe dans la narration ; effet de la stratégie d'interpellation au plan narratif ; fonction dans le déroulement du récit ; contribu-

tion de l'apostrophe à la polyphonie du récit ; effets d'échos intertextuels avec les textes antérieurs ou avec d'autres sections de l'œuvre statienne. L'auteur examine ensuite de façon systématique les 115 apostrophes que comporte la *Thébaïde* suivant un plan de type « catalogue » : les apostrophes aux personnages intradiégétiques, les apostrophes au narrataire, les apostrophes aux divinités intradiégétiques, les apostrophes aux Muses, et les apostrophes à des inanimés (les concepts abstraits, les lieux géographiques et la *Thébaïde* elle-même). Les différentes apostrophes sont donc étudiées une par une sous leurs différents aspects : antécédents littéraires, fonction dans le récit, suggestions affectives, portée métalittéraire éventuelle. La conclusion dégage les lignes de forces générales qui se sont fait jour au fil des analyses particulières :

— l'apostrophe du narrateur peut servir à introniser de façon solennelle certaines innovations de la *Thébaïde* au regard de la tradition légendaire (notamment les personnages secondaires inventés par l'auteur, ou encore des développements sans antécédent mythique direct) ; son emploi est fréquent dans le cadre des épicèdes en l'honneur de figures mineures auxquelles elle confère une dignité épique en les faisant entrer dans la légendes ; dans un contexte de refus de sépulture, elle joue le rôle d'un « tombeau de paroles » pour le défunt ;

— du point de vue de la composition, elle structure de façon circulaire certains épisodes ;

— elle introduit une polyphonie qui vient nuancer l'impression produite par le seul point de vue des personnages intradiégétiques ; elle peut notamment produire des effets d'ironie tragique ;

— elle instaure entre narrateur et narrataire un rapport de type « interactif », invitant le second à entrer dans la fiction narrative tout en la désignant comme telle (*putes*, *credas*...) ;

— elle peut revêtir une fonction idéologique de commentaire moral ou philosophique.

L'ouvrage s'achève par une importante série d'annexes (tableaux statistiques, ample bibliographie, triple index : *locorum*, *nominum*, *rerum*).

François Ripoll.

Peter J. Heslin, *The transvestite Achilles. Gender and Genre in Statius' Achilleid :* Cambridge University Press, 2005, IX et 349 pages.

Ce livre se présente comme une interprétation d'ensemble de l'*Achilléide* de Stace. L'auteur pense en effet que le chant et demi que nous a laissé le poète (l'inachèvement est certainement le fait de sa mort) forme un tout cohérent, dans lequel deux intrigues sont menées à terme, celle de Thétis et celle d'Ulysse. Une réussite majeure de ce livre riche et stimulant est de pratiquer un va-et-vient permanent entre la littérature et l'anthropologie : « gender and genre », le genre littéraire et le « genre » comme construction de la différence sexuelle sont mis en relation tout au long de l'enquête. Il est vrai que la thématique sexuelle est au cœur de ce morceau d'épopée et que cela l'infléchit fatalement vers le genre érotique par excellence, l'élégie. Les rapprochements sont nombreux, en particulier avec Ovide.

Sept chapitres, selon un itinéraire qui part du XVII^e^ siècle pour aboutir au XX^e^ en passant par l'époque de Stace, mais aussi celles de ses modèles (d'Homère à Ovide) et de ses lecteurs antiques (Juvénal, Claudien, Tertullien...). Commencer par

l'opéra baroque (Italie, France, Angleterre et Autriche, de 1641 à 1744) est moins une coquetterie qu'un parti pris méthodologique, selon lequel la réception de l'*Achilléide* à l'époque des castrats offre un accès privilégié à ce texte. Le problème littéraire est abordé de front dans le second chapitre, à partir notamment de deux passages à vocation métapoétique : le proème et l'épisode d'Achille à la lyre. Stace s'inscrit dans les blancs de la tradition homérique : *plura uacant*. L'auteur insiste sur le caractère « secondaire » de son épopée, qui constitue un trait résolument alexandrin. Ainsi Stace est-il à Virgile ce qu'Apollonios de Rhodes est à Homère, et dans cette équivalence P. J. H. attribue à l'exégèse virgilienne le rôle qu'avait eu pour les Alexandrins l'exégèse homérique.

Les deux chapitres suivants mettent face à face Thétis et Achille, c'est-à-dire le féminin et le masculin. Mais justement dans cette épopée il y a maldonne et le jeu sur les sexes est extrêmement subtil. Thétis se caractérise par l'échec : elle ne peut ni empêcher la tempête ni protéger durablement son fils. Thétis se trompe de rôle, confondant la posture de la Junon du chant I de *l'Énéide* et celle de la Vénus du chant V. Sa rhétorique n'est pas persuasive : elle choisit pour convaincre Achille de se déguiser en femme des *exempla* mythologiques qui vont au rebours de ce qu'elle veut ; elle transgresse les lois du discours féminin en prenant la place du père. L'auteur analyse très justement la leçon de féminité donnée à Achille comme une inversion des codes de l'éducation romaine. Déidamie, elle, est en accord avec son rôle élégiaque et ressemble à une « héroïde ». Achille, de son côté, se caractérise par sa position « liminale ». Il est presque un dieu, puisqu'il aurait pu être le fils de Zeus ; il est proche de l'animalité à cause de l'éducation que lui a donnée Chiron ; enfin il est déguisé en femme. Ces trois « presque » sont désignés dans l'épopée par les adjectifs *semideus, semifer, semiuir*.

Viennent alors trois chapitres qui font intervenir la mythologie et la religion, mais sans jamais perdre de vue le texte de l'*Achilléide* ni ses référents ovidiens ou catulliens. Il y a dans l'histoire du travestissement d'Achille quelque chose qui est de l'ordre du rite de passage, puisque Achille passe à Scyros de l'état d'adolescent à celui d'homme. P. J. H. se livre à une enquête qui dépasse le cadre de l'Antiquité à la recherche de rites ou de cultes comportant un travestissement, mais il y en a peu. Ce qu'il retient finalement, ce sont les mystères bacchiques (à bien distinguer du « ménadisme », purement féminin) comportant un dévoilement du *liknon* et du phallus qu'il contient. Le viol de Déidamie est comme le dévoilement du phallus. Mais alors, pourquoi Achille continue-t-il après ce moment clef à jouer le rôle d'une femme ? C'est là que se manifeste la différence avec Ovide : pour Ovide le sexe (le « genre ») est « essentiel » ; pour Stace il est aussi « performatif », c'est-à-dire qu'il se construit. Achille doit encore attendre pour être un homme : il le devient grâce à Ulysse, qui lui permet, pour la première fois dans l'épopée, de nommer son véritable père, Pélée. Dans cette démonstration, assez complexe, L'auteur se réfère beaucoup à Lacan.

Le livre de P. J. H. est d'une grande virtuosité intellectuelle, qui se rapproche parfois de l'acrobatie, mais même dans ces cas-là on a généralement envie de le suivre. Il affectionne le phénomène des « mélectures », cher aux Anglo-saxons, c'est-à-dire les passages où une première interprétation est possible, différente de celle que va imposer le contexte de la suite : un *ille*, un *pater*, une *genetrix* etc... seraient d'abord rapportés à un autre que celui ou celle qu'ils désignent. On n'est pas toujours convaincu. Mais ce qui fait l'intérêt de ce livre, c'est l'interpénétration des niveaux, des domaines, des méthodes, à la recherche du sens de ce texte étrange. On ne quitte pas de vue le problème central : que signifie un Achille travesti dans une épopée ?

Sylvie Franchet d'Espèrey.

François Spaltenstein, *Commentaire des* Argonautica *de Valérius Flaccus (livres 3, 4 et 5)* : Bruxelles, coll. Latomus vol. 281, 2004, 561 pages.
— *Commentaire des* Argonautica *de Valérius Flaccus (livres 6, 7 et 8)* : Bruxelles, coll. Latomus vol. 291, 2005, 574 pages.

Avec ces deux volumes qui viennent s'ajouter au premier, paru en 2002 dans la même collection, le monumental commentaire des *Argonautiques* de F. Spaltenstein est désormais complet. Le lecteur de Valérius, qui il y a quelques années à peine devait se contenter du vieux commentaire de P. Langen de 1896, dispose à présent d'un appareil de commentaires et d'éditions critiques récentes supérieur à ceux de bien des œuvres plus renommées (on pense par exemple à la *Pharsale*). Les deux volumes que nous recensons ici (et que nous appellerons donc respectivement « vol. II » et « vol. III ») achèvent en effet de combler les lacunes qui demeuraient encore : si l'on met de côté l'édition commentée de J. Soubiran (trop récente pour que F. Spaltenstein ait pu l'utiliser), les chants III et VIII n'avaient encore fait l'objet d'aucun commentaire spécifique, et l'apport de l'Universitaire suisse est ici fondamental. Pour les chants V, VI et VII, on disposait déjà, en revanche, de commentaires de qualité (Wijsman, Stadler, Perutelli), que l'auteur a évidemment utilisés ; pour autant, son propre commentaire ne fait pas « double emploi » avec ceux de ses prédécesseurs. D'une part en effet, il se livre à un examen du texte beaucoup plus méticuleux et systématique que la plupart des commentaires de ce type : pas un vers, et pour ainsi dire, pas un mot qui ne soit examiné et décortiqué. D'autre part, il confronte et passe au crible de son esprit critique les suggestions de tous ses devanciers pour essayer de dégager l'interprétation la plus crédible, qui n'est pas forcément la dernière en date. Il en résulte un commentaire d'une richesse foisonnante (au reste, un peu touffu dans sa présentation) et très fortement marqué par la personnalité de son auteur.

Une bonne partie de la discussion est consacrée aux problèmes de texte et de sens, qui sont nombreux et épais dans le cas de Valérius. F. Spaltenstein suit la plupart du temps l'édition Teubner de Ehlers et/ou celle, plus ancienne, de Courtney, qu'il défend souvent contre les corrections plus audacieuses (et, il faut bien le dire, pas toujours nécessaires) de G. Liberman dans la *CUF* ; mais cela ne l'empêche pas d'accepter, plus d'une fois, les suggestions de ce dernier lorsqu'elles lui paraissent plausibles (cf., par ex., VII, 433). Dans le détail, l'examen des variantes et des corrections est mené de façon convaincante, même si le rejet de certaines leçons est parfois un peu rapide (par ex., le rejet de *sponte* en VII, 370, au profit de *monte* qui n'est pourtant guère satisfaisant, même avec *totos* corrigé en *toto* au v. précédent ; ou le refus de la correction *metuit* en VII, 53 en face d'un *uetuit* tout de même assez bizarre). En VII, 336 en revanche, on aimerait bien que l'auteur justifie et explique son choix de *quies* au lieu de *dies*. Pour ce qui est de l'élucidation du sens (l'expression de Valérius est souvent obscure et difficile), le commentaire de F. Spaltenstein est éminemment précieux en raison précisément de sa minutie et de sa rigueur ; aucun problème sérieux n'est esquivé, et la solution proposée emporte presque toujours l'adhésion (même si en VII, 83-85, l'interprétation adoptée paraît tout de même bien compliquée) ; on remarquera en particulier une lumineuse démonstration du caractère non pléonastique de *oculos et lumina* en VIII, 60.

On attend aussi d'un commentaire qui se veut « totalisant » un relevé aussi complet que possible des *loci similes*, mais il est vrai que l'exhaustivité en ce domaine est assez largement illusoire. On peut toujours, évidemment, avancer des similitudes auxquelles le commentateur n'a pas songé ; c'est ainsi qu'aux rapprochements signalés par F. Spaltenstein nous nous permettons d'ajouter les suivants

(relevés pour la plupart dans l'édition Soubiran) : *Arg.*, III, 173 et Virg. *Aen.*, XI, 843 sq. ; *Arg.*, III, 193 et *Aen.*, IX, 744 ; *Arg.*, III, 351 et *Aen.*, V, 1-4 ; *Arg.*, III, 622 et *Aen.*, X, 510 ; *Arg.*, IV, 627 et *Aen.*, XII, 699 ; *Arg.*, V, 276 et *Aen.*, III, 356 ; *Arg.*, V, 342 et *Aen.*, I, 497 ; *Arg.*, V, 508 et *Aen.*, VI, 66 ; *Arg.*, V, 535 et *Aen.*, XI, 304 ; *Arg.*, V, 578 et *Aen.*, VI, 808, 863 ; *Arg.*, VII, 420 et *Aen.*, XII, 874 ; *Arg.*, VII, 421 et *Aen.*, X, 669 ; *Arg.*, VII, 449 et Virg., *Buc.*, II, 17 ; *Arg.*, VII, 628 et *Aen.*, II, 803 ; *Arg.*, VIII, 432 et *Aen.*, IV, 657-658 ... En outre, il faudrait citer Hom., *Il.*, XVI, 384-392 parmi les antécédents de VF VI, 390-394. Les « oublis » sont de peu de conséquence lorsque les similitudes concernent des tours plus ou moins formulaires ou des micro-réminiscences très ponctuelles ; il sont plus gênants lorsqu'ils font passer à côté d'une source d'inspiration évidente de tout un passage, ce qui, heureusement, est assez rarement le cas. C'est ainsi que le combat de Jason contre les taureaux doit emprunter quelques traits à la lutte d'Hercule contre Cacus (cf. *Arg.*, VII, 566-572 et *Aen.*, VIII, 252-259 ; *Arg.*, VII, 576 et *Aen.*, VIII, 255-256), et que l'idée des incantations magiques comme source de l'amour de Jason pour Médée (VII, 488-489) vient manifestement d'Ovide, *Her.*, VI, 83-84. En outre, il n'est pas inintéressant de noter que le grief de Vénus contre la famille de Médée (VI, 468) transpose avec des échos verbaux évidents celui de la même déesse contre la lignée de Phèdre chez Sénèque (*Phaed.*, 124), et que la caractérisation de Médée comme criminelle en puissance en VI, 453 procède sans doute de l'influence directe de la Médée de Sénèque (cf. *Med.*, 465). D'une façon générale, il est évident que Valérius dessine sa propre Médée avec un œil sur celle d'Apollonios de Rhodes et un autre sur la tradition tragique (Euripide, Ovide, Sénèque) : un fait qui mériterait d'être mieux souligné (d'autant que F. Spaltenstein fait par ailleurs d'excellentes remarques sur l'imagination théâtrale de Valérius ; cf. vol. II, p. 506 et vol. III, p. 326). Inversement, F. Spaltenstein est trop tributaire de la tradition tragique lorsqu'il considère comme acquis que Médée devait tuer elle-même Absyrte dans la suite de l'épopée (cf. vol. II, p. 508, vol. III, p. 300 *et al.*) : ce n'est pas le cas chez Ap. Rhod. (IV, 450-481), où c'est Jason qui tue le fils d'Eétès, et le fratricide n'est nulle part annoncé chez Valérius, à la différence de l'infanticide. Enfin, l'oubli d'un antécédent peut amener à surévaluer l'originalité d'un passage : c'est ainsi que la comparaison de III, 101-102 n'est nullement de l'invention de Valérius, comme le suggère le commentateur, mais procède directement d'Homère, *Il.*, V, 597-599. Dans l'ensemble, on aurait aimé une attention plus soutenue à l'intertextualité et à son apport à la reconstitution de la genèse imaginative de l'œuvre (en évitant bien entendu les surinterprétations auxquelles peut donner lieu de type de démarche).

Le volume I du commentaire de F. Spaltenstein se signalait aussi par ses précieuses notes synthétiques, qui faisaient le point de façon claire sur tel ou tel thème ou problème, avec une série de renvois internes ; par la force des choses, les deux volumes suivants en comportent beaucoup moins, mais on peut signaler, dans le vol. II, de bonnes notices sur la question du *furor* (p. 32-33), sur les noms propres (p. 37-38), et sur les contradictions internes découlant d'interférences avec des souvenirs d'Ap. Rhod. (p. 193). Le commentaire du chant VII s'ouvre aussi sur une pertinente analyse du thème du conflit chez Valérius (p. 218-219) qui met bien en place un certain nombre de choses. F. Spaltenstein y relativise à juste titre l'intérêt du poète pour la psychologie, en montrant que celui-ci ne s'intéresse pas à l'analyse des sentiments pour elle-même dans un but de réalisme psychologique, mais seulement à l'impact affectif et pathétique de telle ou telle notation. Ce primat du *pathos* sur l'*ethos* est en effet un trait constant de la démarche de Valérius, et l'une de ses principales divergences avec Apollonios (un fait qui mériterait d'être davantage souligné encore). Cela a pour corollaire un autre fait (bien souligné, à plusieurs

reprises, par le commentateur) : le primat de l'effet suggestif ponctuel sur la logique discursive, source directe de la plupart de ces menues incohérences qui heurtent souvent les philologues pointilleux (cf. par ex. VIII, 461 sq.). L'exemple le plus frappant est celui d'Absyrte, que le poète présente tantôt comme un guerrier accompli (VI, 517-523 ; VIII, 261 sq.), tantôt comme un tout jeune garçon (VII, 340) selon les besoins du récit. Encore faudrait-il remarquer que les deux images ne sont pas à égalité : c'est l'image d'un Absyrte adulte qui s'impose de la façon la plus constante, et celle du faible enfant qui constitue une touche de *pathos* ponctuelle ; la contradiction n'est donc pas si forte qu'il y paraît. Il en va de même pour Jason, que Valérius représente généralement comme un brave, et dont les manifestations ponctuelles de frayeur relèvent de l'effet pathétique momentané (cf. V, 302-303) ; s'agissant de ce personnage, les remarques de Spaltenstein sont tout à fait pertinentes, et on lui sait gré de « tordre le cou » (cf. VIII, 41 sq.) à l'idée d'un Jason hypocrite et méprisable, que l'on peut lire dans certaines analyses subjectivistes et superficielles, fondées précisément sur un psychologisme maladroit. Globalement, les jugements de F. Spaltenstein sont marqués au sceau du bon sens et du réalisme ; même si cela ne va pas sans un minimalisme interprétatif qui peut paraître réducteur, on préfèrera cette attitude prudente et réservée aux constructions exégétiques arbitraires qui nous renseignent davantage sur l'imagination du commentateur que sur les intentions de l'auteur. Quant aux appréciations négatives que F. Spaltenstein porte de façon récurrente sur le talent du poète (l'adjectif « conventionnel », avec une valeur péjorative, revient sous sa plume un nombre incalculable de fois), elles découlent sans doute en partie d'une appréhension essentiellement « pointilliste » de l'œuvre, attachée prioritairement à l'originalité de l'*inuentio* dans le détail ; une approche plus globale, plus attentive à la construction dramatique et à la suggestion d'une ambiance affective, conduirait sans doute à une réévaluation au moins partielle du jugement d'ensemble ; il faudrait sans doute aussi rattacher à un parti pris esthétique délibéré des traits que le commentateur attribue parfois un peu rapidement à un défaut d'imagination du poète.

Le commentaire s'achève par une série d'index très utiles (termes latins / objets-idées-motifs / poétique-grammaire), à laquelle il manque cependant un index des auteurs cités, toujours bienvenu dans un commentaire linéaire. On pourrait aussi regretter l'absence de bibliographie, mais il s'agit d'un choix délibéré, découlant sans doute de la faible estime que F. Spaltenstein affichait, dans l'introduction du vol. I, vis-à-vis des travaux de la plupart de ses confrères ; il est vrai aussi que cela est moins indispensable dans un commentaire. Tel qu'il est, cet ouvrage est donc un outil de travail de tout premier ordre pour l'étude du poème de Valérius.

François Ripoll.

Sciences historiques

Ruses, secrets et mensonges chez les historiens grecs et latins : Lyon, CEROR, 2006. Actes du colloque tenu à Lyon les 18 et 19 septembre 2003, 263 pages.

1 Ruse, tromperie et mensonge chez les historiens grecs : δόλος, ἀπάτη, ψεῦδος (Sandrine Coin-Longeray)

2 De la plaine de Troie au champ de bataille hoplitique : la tradition d'une guerre sans ruse en Grèce ancienne (David Bouvier)